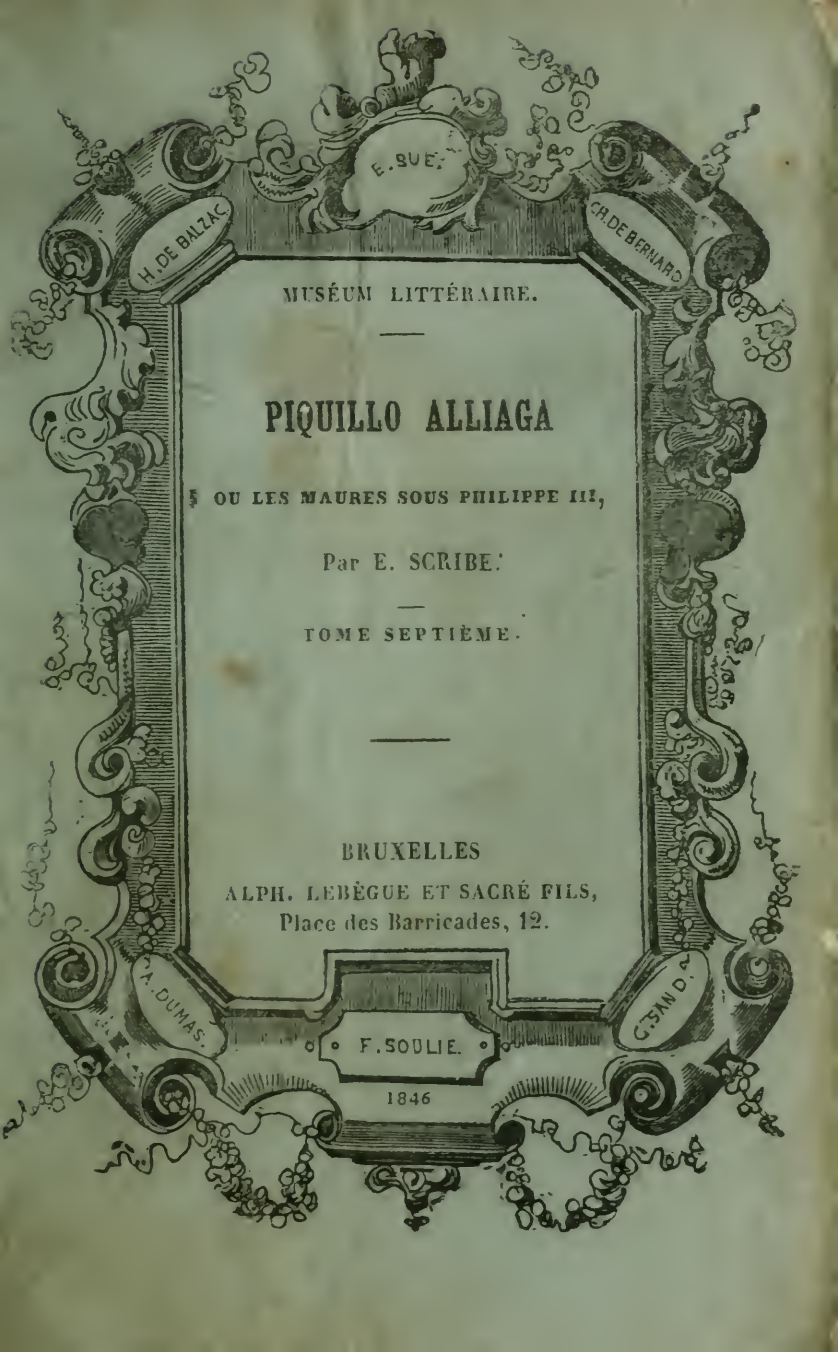

MUSÉUM LITTÉRAIRE.

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par E. SCRIBE.

TOME SEPTIÈME.

BRUXELLES
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
Place des Barricades, 12.

F. SOULIE.

1846

Lebegue
049g
Sablé

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/piquilloalliagao07scri

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par EUGÈNE SCRIBE.

TOME SEPTIÈME.

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
IMPRIMEURS-ÉDITEURS.

1846

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

L'enlèvement.

—

— Grâce!... grâce! s'écria Aïxa d'une voix étouffée en étendant ses mains suppliantes.

— Que vois-je!... une femme ici... à mes pieds! dit une voix bien connue.

Aïxa leva les yeux.

La porte qui venait de s'ouvrir n'était pas la porte qui donnait sur le cabinet du roi, mais celle du corridor par où elle-même venait d'entrer.

— Piquillo! s'écria-t-elle en poussant un cri horrible, et succombant à la violence des émotions qu'elle venait coup sur coup d'éprouver, elle chancela, ferma les yeux et s'évanouit.

Alliaga courut à elle plus pâle que la mort; et la relevant, la soutenant dans ses bras :

— Aïxa, lui disait-il, toi, ma sœur... ici... à une pareille heure! qui t'amène?

La jeune fille ne pouvait répondre; elle était toujours sans connaissance, la tête appuyée sur l'épaule de son frère... et celui-ci, éprouvé déjà par tant de tourments, en subissait un nouveau, inconnu jusqu'ici. Un soupçon horrible venait, comme un éclair, de luire à sa pensée; un serpent s'était glissé jusqu'à son cœur et le déchirant de sa morsure, une sueur froide coulait de son front... et il cherchait vainement à s'expliquer le sentiment qui l'agitait.

— Il y a ici une trahison que je déjouerai, et malheur à ceux qui l'auront tramée! Car c'est mon sang... c'est ma sœur!... C'est à moi de défendre sa réputation et son honneur!

Voilà ce qu'il croyait se dire, une autre voix lui criait:

— Ce n'est pas seulement ta sœur que tu veux défendre, c'est une autre qui t'est plus chère encore; la fureur que tu éprouves... c'est de l'amour... c'est de la jalousie!...

— Eh bien! oui, s'écria-t-il avec rage!... jaloux... jaloux... je le suis! Aïxa, réponds-moi, dis-moi que c'est par force, par violence que l'on t'a attirée dans ces lieux... Me voilà pour te protéger... pour te soustraire à tes ennemis; mais ce n'est pas de ton consentement, c'est malgré toi, n'est-ce pas, que tu étais en leur pouvoir?... sinon, s'écria-t-il avec rage, et fût-ce le roi lui-même...

En ce moment il entendit la voix du roi. Celui-ci sortait de son cabinet et traversait le vaste salon qui le séparait de sa chambre.

Le roi causait avec Latorre, et lui disait à voix haute avec impatience :

— Pourquoi ne pas dire à l'instant et devant eux que la personne que j'attendais était arrivée? M'exposer à la faire attendre!

Plus de doute, Aïxa venait d'elle-même et pour le roi.

Dire ce qu'éprouva Piquillo est impossible. Dans l'espace de quelques secondes deux ou trois projets s'offrirent à sa pensée ; il n'est pas bien sûr que l'un d'eux ne fût pas de tuer le roi; mais avant tout il fallait lui enlever Aïxa, et sans calculer, sans réfléchir, sans se demander si ce qu'il voulait faire était exécutable, il saisit la jeune fille dans ses bras.

La colère et la jalousie doublèrent ses forces, il s'élança dans le corridor qu'il venait de parcourir, s'arrêta un instant, referma la porte derrière lui, poussa le verrou, et reprit sa marche, emportant avec lui sa proie.

Une seconde après, la porte en face venait de s'ouvrir; le roi s'était retourné, et de la main avait fait signe à Latorre de s'éloigner.

Le cœur palpitant de trouble et d'amour, il s'élança dans l'appartement où le bonheur l'attendait.

Cet appartement était désert, il n'y avait plus personne. Il regarda autour de lui et ne pouvait en croire ses yeux.

Nous n'essayerons point de peindre sa surprise, son inquiétude et son désespoir.

Pendant qu'il sonnait à briser toutes les sonnettes, pendant qu'il appelait et interrogeait Latorre, aussi étonné que Sa Majesté elle-même, Alliaga, la mort dans l'âme, le front couvert de sueur, n'avait point

abandonné son fardeau; il traversa dans l'obscurité le corridor, puis l'oratoire de la reine. Tout était silencieux et désert. La prudence du roi et les soins de Latorre avaient éloigné tout le monde. Ces appartements n'étaient pas même éclairés; mais Alliaga les connaissait si bien qu'il pouvait s'y aventurer sans crainte.

Arrivé à l'oratoire, il entra dans l'appartement que lui-même avait longtemps occupé, et descendit par l'escalier dérobé qui conduisait hors du palais. C'était celui-là qu'Aïxa avait pris en arrivant.

Epuisé par la fatigue et plus encore par les émotions qu'il venait d'éprouver, Alliaga s'arrêta un instant et chercha à rassembler ses idées. Il fallait à tout prix sortir du palais. C'était là que le danger était le plus menaçant.

Par malheur Aïxa était toujours évanouie. Il avait bien pu la porter jusque-là; mais à supposer qu'il eût la force d'arriver ainsi jusqu'à l'hôtel de Santarem, que ne dirait-on pas en voyant un moine, un dominicain traverser les rues de Madrid emportant dans ses bras une jeune femme!... Il est vrai que la nuit était sombre et qu'il était tard. D'ailleurs il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

On pouvait venir au palais, lui enlever Aïxa, la ramener dans l'appartement du roi. Tout autre danger lui paraissait moins terrible que celui-là; il n'hésita plus : il ouvrit la porte secrète qui donnait sur la rue, la referma, et fit quelques pas en avant.

Il se trouvait dans une petite place peu fréquentée le jour et ordinairement déserte à une pareille heure. Il regarda autour de lui et aperçut avec autant de surprise que d'effroi deux hommes enveloppés de

manteaux noirs, qui avaient l'air de veiller et d'attendre. Ils étaient placés aux deux extrémités de la place et leur yeux semblaient fixés sur la petite porte du palais. C'étaient sans doute les deux hommes qui avaient suivi Aïxa.

A la vue de Piquillo, ils s'avancèrent rapidement vers lui.

— Tout est perdu, se dit Alliaga ; je n'ai plus d'espoir!

Les deux hommes jetèrent un coup d'œil rapide sur Aïxa et sur le jeune moine, qu'ils semblèrent reconnaître. Ils tressaillirent. Puis l'un d'eux s'approchant, dit à voix basse :

— Dieu soit loué, frère! c'est vous qui nous aurez tous sauvés.

Alliaga, interdit, n'osait interroger le protecteur inconnu que le ciel lui envoyait. Celui-ci continua rapidement et à demi-voix :

— Que faut-il faire? Disposez de nous.

— M'aider à porter cette jeune dame, dit Alliaga.

L'inconnu donna un coup de sifflet, et plusieurs spadassins également couverts de manteaux noirs et qui se tenaient cachés aux environs accoururent à l'instant.

— Où faut-il la conduire? dit l'inconnu.

Alliaga, de plus en plus étonné, hésita un instant.

De tous les endroits où Aïxa pouvait se réfugier, l'hôtel de Santarem lui paraissait le plus dangereux.

— Il faut sortir de Madrid, dit-il.

— Très-bien.

— A l'instant même.

— C'est encore mieux.

— Mais comment?

— Pendant que nous sommes en sentinelle, j'ai aperçu le long des mure du palais... à deux pas d'ici, au détour de cette place, une voiture attelée de deux bonnes mules et dont le conducteur semblait attendre ses maîtres. Allez, dit l'homme au manteau noir à ses gens, qu'on s'en empare. Au nom que vous prononcerez, tout doit obéir.

L'étonnement d'Alliaga redoubla, et l'inconnu continua toujours à voix basse :

— A cette heure les portes de Madrid seront fermées. Par laquelle voulez-vous sortir?

— Par celle d'Alcala, dit Piquillo.

L'inconnu fit un geste à un de ses compagnons qui s'éloigna rapidement. En ce moment on entendit le roulement de la voiture qui s'avançait. Le conducteur ou le maître de cette voiture se débattait entouré par les spadassins, qui lui disaient : — Silence! silence!

— Je ne me tairai pas! cria à haute voix le jeune homme qu'on entraînait, j'aurai justice d'un attentat pareil.

Alliaga stupéfait reconnut la voix d'Yézid. Il s'avança à sa rencontre, lui prit la main, qu'il serra fortement, et lui dit :

— Non, vous ne réclamerez pas; vous obéirez en silence, vous m'aiderez à l'instant même à emmener cette jeune fille hors de Madrid, et vous en serez, je puis vous le promettre, largement récompensé.

Yézid, interdit, venait de reconnaître Piquillo et Aïxa. Il s'inclina et répondit brusquement :

— C'est différent; quand on s'y prend bien et qu'on donne de bonnes paroles! Ce n'est pas comme ceux-ci qui m'entraînaient de force. Je suis à vos ordres, mon père.

Un instant après, Aïxa, transportée dans la voiture, se trouvait en sûreté entre ses deux frères.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écria Yézid.

— Silence! tu le sauras. Dirige-toi vers la porte d'Alcala.

Les gardiens de la porte, qui déjà étaient prévenus, attendaient avec respect. La voiture roula sur la route, sortit de la ville et se trouva en pleine campagne.

Tout ce que nous venons de raconter depuis la sortie d'Alliaga de la chambre du roi s'était passé en moins d'un quart d'heure, et le mouvement de la voiture, la fraîcheur de la nuit et l'air plus vif de la campagne firent enfin revenir la jeune fille de ce long et effrayant évanouissement, qui eût ressemblé à la mort si les battements de son cœur n'eussent rassuré les deux frères.

— Où suis-je? s'écria-t-elle en revenant enfin à la vie et en regardant autour d'elle avec effroi.

— Près de nous, près de tes frères, dit Yézid en la serrant dans ses bras.

— Vous! c'est bien vous! dit-elle en poussant un cri de joie. Puis, se rappelant tout ce qui était arrivé, elle s'écria :

— Vous et le ciel m'avez sauvée, mais vous êtes perdus!

Alors, et pendant que la voiture roulait rapidement, elle leur dit la scène qui avait eu lieu deux jours auparavant dans le cabinet du roi. Elle leur apprit cet édit qui allait leur enlever leur famille, leur patrie, leur existence, cet édit qui proscrivait toute une nation et qu'on voulait obliger le souverain à signer. Elle leur avoua la condition que le roi avait mise à son refus, et Yézid poussa un cri d'indignation en pensant

de quel prix on avait osé faire dépendre leur salut.

— Oui! s'écria la jeune fille en leur racontant ses tourments, son désespoir et ses combats, oui, pour sauver mon père et vous tous, j'acceptais la honte et l'opprobre! Mais rassurez-vous, leur dit-elle en leur montrant ce flacon qu'Alliaga connaissait si bien, je n'y aurais pas survécu, je l'avais juré. Je faisais mal, sans doute, puisque notre Dieu en a décidé autrement; que sa volonte soit bénie. Mais que faire, et maintenant, surtout qu'allons-nous devenir? Toi qui gardes le silence, parle donc, Piquillo.

Au lieu de répondre, celui-ci, baissant la tête et joignant les mains, se mit à fondre en larmes en lui disant :

— Pardon... pardon, ma sœur!

— Et de quoi?

— D'infâmes soupçons... d'horribles idées dont mon cœur est brisé, et que moi je ne me pardonnerai jamais! Sais-tu qu'en te voyant dans la chambre du roi j'ai eu une pensée qu'il m'a fallu repousser et combattre?

— Et laquelle?

— Celle de te tuer!

— Merci, frère! lui dit-elle en lui tendant la main; si le ciel me réduisait à la même extrémité, n'oublie pas ta promesse.

— Non, non, dit Yézid, il est impossible, quelles que soient sa passion et sa colère, que le roi consente à une mesure aussi injuste, aussi atroce, aussi impolitique! Il ne voudra pas consommer la perte de l'Espagne. C'est à nous, du reste, à lui faire connaître la vérité. Nous aurons pour nous tous les barons de Valence, que notre départ ruinerait à jamais, et qui,

nous viendront en aide. Rassurez-vous, rassurez-vous; j'ai encore de l'espoir, et quoi qu'il arrive, nous aurons du moins sauvé notre sœur.

Ils s'arrêtèrent au point du jour à Alcala, et pendant qu'ils faisaient rafraîchir leurs mules, ils aperçurent à la porte de l'hôtellerie Pedralvi, qui, en zélé serviteur, plaçait avec soin un coffre pesant sur une voiture de voyage.

— Toi! Pedralvi! s'écria Alliaga; comment te trouves-tu ici?

— Avec le seigneur Delascar d'Albérique, votre père qui se rend à Madrid.

— Mon père! mon père! répétèrent les trois jeunes gens.

Yézid et Piquillo s'élancèrent de la voiture, aidèrent Aïxa à descendre, et un instant après le vieillard se voyait entouré des caresses de ses enfants.

— Ah! s'écria le Maure en levant les yeux au ciel; quels que soient les dangers qui nous menaçent, quelles que soient les rigueurs que le sort nous réserve, je te remercie, ô mon Dieu, de la joie que tu m'envoies en ce moment! Nous voici donc tous réunis, dit-il en les regardant avec tendresse; je vous vois tous les trois près de moi, je vous presse tous les trois sur mon cœur. C'était là mon seul vœu, et maintenant qu'il est comblé, que le dieu d'Ismaël rappelle à lui son serviteur.

Il les embrassa de nouveau et leur demanda :

— Où alliez-vous ainsi?

— Près de vous... à Valence.

— C'est maintenant mon seul refuge, dit Aïxa.

Les deux frères racontèrent au vieillard les dangers d'Aïxa et son dévouement. A mesure qu'ils parlaient,

d'Albérique, tremblait d'étonnement et d'effroi...

— Est-il possible! s'écria-t-il avec une sainte indignation. T'immoler pour moi et pour nous! Qui t'en avait donné le droit? qui te l'avait permis?

— Vous mon père! vous! dit-elle en retirant de son sein sa lettre, qu'elle lui montra.

— Oui, répondit le vieillard, j'ai dit qu'il fallait sacrifier pour ses frères les biens les plus précieux, la fortune et la vie, et je suis prêt à le faire. Mais l'honneur de ma fille, mais notre honneur à nous, est un bien dont nous ne pouvons disposer. Nous devons le rendre intact comme nous l'avons reçu. Oui, continua-t-il avec chaleur et en levant les yeux au ciel, nos existences et nos biens sont au roi, mais notre honneur est à Dieu!...

Aïxa était tombée à ses genoux, qu'elle embrassait.

— Lève-toi, lui dit-il, lève-toi, mon enfant bien-aimée, j'espère qu'il ne nous en coûtera pas si cher. A moins qu'un esprit d'erreur et de vertige n'ait frappé notre souverain et ses ministres, ils accepteront les offres que je vais leur faire.

— Et s'ils refusent? s'écria Yézid.

— Il faudra bien, répondit le vieillard, abandonner notre patrie, partir pour l'exil, et aller mourir sur le sol étranger.

— Il y a encore un autre parti, dit Yézid d'un air sombre.

— Et lequel?

— Défendre cette patrie les armes à la main, et y mourir, si l'on n'y peut vivre.

— Non, non, s'écria le vieillard, espérons encore... mais hâtons-nous, les moments sont précieux. Si ce fatal édit était signé, tous mes efforts seraient inutiles.

Aïxa tressaillit, et Yézid secoua la tête d'un air de doute; Piquillo seul partageait les espérances du vieillard.

— Je vous accompagnerai, s'écria-t-il, il faudra bien que le duc de Lerma vous entende!

— C'est là le plus difficile, dit d'Albérique; on prétend qu'il est presque impossible d'arriver jusqu'à lui, pour nous autres du moins.

— Je vous conduirai moi-même, et il vous recevra je vous en réponds.

Il fut donc convenu qu'Aïxa et Yézid continueraient leur route pour Valence et que Piquillo reviendrait le matin même à Madrid avec le vieillard.

Quelques heures après, Delascar et Piquillo descendaient à l'hôtel de Santarem, qu'Aïxa avait mis à la disposition de son père; et à peine celui-ci eut-il pris le temps de se reposer, qu'il s'achemina avec son fils vers le palais du duc de Lerma.

Delascar d'Albérique.

Jamais foule plus nombreuse n'avait encombré les appartements du ministre. Le duc était parvenu au plus haut point de fortune et de grandeur où puisse s'élever un sujet.

Le roi n'était plus rien dans l'Etat; le ministre était roi! Depuis les plus importantes fonctions jusqu'aux plus petits emplois, tout était dans sa main. Les titres, les honneurs, la faveur ou la disgrâce, tout dépendait de lui; aussi ce n'était plus chez le roi, c'était chez le duc de Lerma que se tenait la cour. Les rangs

des courtisans et des solliciteurs étaient serrés, et jamais, comme il le disait bien, Delascar d'Albérique n'eût pu se frayer un passage. Mais à la vue de frey Luis Alliaga, confesseur du roi, la foule s'ouvrit, les huissiers s'inclinèrent et ils parvinrent jusqu'à la porte même du duc.

— Faut-il que j'entre avec vous, mon père?

— Non... il y a quelques-unes de mes paroles qui ne doivent être entendues que de lui seul. La présence d'un tiers en empêcherait l'effet. Au sortir de l'audience, je te dirai ce qui se sera passé.

— Bien; je vous attendrai à l'hôtel de Santarem.

Puis s'adressant à l'huissier, il lui dit :

— Annoncez à Son Excellence le seigneur don Albérique Delascar.

A ce nom, à ce titre surtout, qui rappelait l'ancienne protection de la reine, le ministre se leva surpris d'une visite aussi imprévue, visite qui, dans les circonstances actuelles, l'embarrassait beaucoup, et qu'il ne pouvait s'expliquer.

— Vous à Madrid, seigneur Albérique!

— J'arrive à l'instant même, Excellence.

Sachant que les instants d'un ministre sont comptés, surtout quand il reçoit malgré lui, d'Albérique se hâta d'arriver au fait.

— Je viens, monseigneur, au nom des Maures d'Espagne, vous parler...

— De leurs intérêts, dit le duc.

— Non, monseigneur, des vôtres.

Le duc le regarda d'un air étonné, et en même temps ne put s'empêcher d'admirer les beaux cheveux blancs et la tête noble et calme du vieillard. Celui-ci continua :

— Votre Excellence est accablée de tant d'occupations ou entourée de tant de gens qui ont intérêt à lui cacher la vérité, qu'il lui semblera peut-être nouveau et utile de la connaître; je veux lui rendre ce service si elle veut bien me le permettre.

Déroulant alors une petite note qui ne contenait que des faits et des chiffres, il lui démontra que l'agriculture, l'industrie et tout le commerce du royaume étaient entre les mains des Maures; que l'Espagne s'était affaiblie par la guerre et surtout par ses colonies d'Amérique, qui lui avaient enlevé le tiers de la population; que les Maures au contraire ne suivaient point la carrière des armes et n'émigraient jamais; qu'il n'y avait parmi eux ni moines ni monastères; qu'aussi leur population doublait-elle tous les dix ans; qu'elle s'élevait en ce moment à plus de deux millions de fidèles sujets du roi d'Espagne, lesquels cultivaient les trois quarts des terres de l'Andalousie, des deux Castilles, des royaumes de Grenade, de Murcie et même de la Catalogne; que les Maures avaient construit des routes, creusé des canaux, améliioré le lit des fleuves et uni toutes les villes de l'Espagne par des relations commerciales; que Valence, Malaga, Barcelone et Cadix, ports de mer par où s'écoulaient les riches produits de l'industrie musulmane, rapportaient au roi d'immenses impôts, auxquels il faudrait renoncer que les villes manufacturières allaient être dépeuplées les campagnes les plus fertiles désertes et incultes; et qu'enfin l'expulsion des Maures allait tarir toutes les sources de la prospérité nationale.

D'Albérique termina ce simple exposé par ces mots : Voilà ce que rapportait l'Espagne.

Le duc le savait bien.

— Et voici ce qu'elle rapportera. Il lui remit alors une série de chiffres, que le duc parcourut d'un œil effrayé.

Jusque-là Sandoval et Ribeira ne lui avaient parlé que du triomphe de la foi, de la volonté du ciel, des bénédictions de la chrétienté. D'Albérique lui présentait la question sous une autre face, et il faut dire, à la honte du ministre, qu'il ne lui était jamais arrivé de l'envisager ainsi. Lui, si prodigue et si fastueux; lui, qui trouvait que les revenus de l'Espagne suffisaient à peine à ses caprices, ne pouvait penser sans frémir que ces revenus allaient être diminués de plus d'un tiers. Il faut dire aussi, et d'Albérique le savait bien, que chez le duc l'amour des richesses égalait son ambition. Ce n'était pas qu'il fût avare, ses coffres étaient toujours vides; il aimait l'or, non pour l'amasser, mais pour le jeter à pleines mains.

Il restait donc pensif et silencieux devant la perspective effrayante que d'Albérique avait eu l'habileté de mettre sous ses yeux. Celui-ci le laissa quelque temps livré à ses réflexions, puis continua d'une voix calme :

— On assure que les conseillers de la couronne sont tous d'avis de signer l'édit de bannissement, mais Votre Excellence ne voudra pas que sous son administration, je dirai plus, sous son règne, on prenne une mesure qui doit à jamais ruiner le royaume vous ne voudrez pas que ce soit du duc de Lerma que date la décadence de l'Espagne!

Le duc tressaillit, et d'Albérique, dont les yeux étaient fixés sur les siens, poursuivit avec chaleur :

— Au contraire, vous voudrez que, par vous, elle devienne plus florissante que jamais; que par vous elle

augmente ses finances, ses armées et ses flottes; et cela dépend d'un seul mot.

—Vous connaissez ce secret? dit le duc en souriant.

— Je viens l'offrir à Votre Excellence, sans qu'il lui en coûte rien.

— Et que faut-il faire pour cela? continua le ministre du même ton.

— Ne rien faire, monseigneur, absolument rien! Laisser les choses comme elles sont.

Le duc rapprocha involontairement son fauteuil de celui de d'Albérique. Le vieillard ne perdant point de vue le ministre, dont les yeux restaient baissés, continua d'une voix calme et lente :

— Si l'on renonce à l'édit que l'on médite, les Maures, dont les premières familles et les principaux chefs m'ont chargé de venir trouver Votre Excellence, les Maures consentent à ce que l'on augmente d'un quart les impôts de toutes sortes qu'ils payent déjà.

Le duc leva la tête et redoubla d'attention.

— Comme on les accuse de n'être point sujets du roi, ils demandent à le servir et s'engagent à tenir toujours au complet douze régiments qui, sur tous les champs de bataille, verseront leur sang pour l'Espagne. Comme on les accuse d'entretenir des intelligences secrètes avec les puissances barbaresques, ils promettent d'équiper une flotte qui protégera continuellement le commerce et les côtes du royaume. Comme on les accuse de haïr les catholiques et d'être leurs ennemis, ils offrent de racheter tous les chrétiens captifs en Barbarie *.

* Toutes ces propositions furent faites par les Maures. — Lettres manuscrites de Cottington en possession de lord d'Hardwick. — Et Mémoires du temps.

Le duc étonné fit un mouvement pour parler.

— Attendez, dit d'Albérique, des vaisseaux et des soldats ne suffisent pas quand les coffres d'Etat sont vides, pour les remplir, nous proposons d'y verser immédiatement douze millions de réaux*.

— En vérité! dit le duc, étourdi de tout ce qu'il entendait. Vous êtes donc bien riches! vous autres Maures?

— J'ai tant de confiance en Votre Excellence, répondit froidement d'Albérique, que je lui avouerai franchement la vérité. Nous pourrions réunir d'immenses capitaux; et si nous les retirions de l'Espagne, pour les emporter avec nous en France, en Angleterre et en Hollande...

— J'entends! j'entends! dit vivement le duc; des nations rivales ou ennemies qui s'enrichiraient de tous les trésors...

— Dont s'appauvrirait l'Espagne!... dit d'Albérique en achevant sa phrase. Mesure tellement impolitique, qu'elle suffirait pour ternir à jamais le gouvernement le plus glorieux et le plus habile jusqu'alors.

— C'est vrai, se dit le duc en lui-même en se mordant les lèvres. Et il se leva avec agitation.

— Que Votre Excellence veuille bien attendre encore un instant, s'écria d'Albérique, je n'ai pas fini.

— Qu'est-ce donc? dit le duc avec un vif sentiment de curiosité.

— Je n'ai parlé jusqu'ici qu'au nom de mes frères, poursuivit le vieillard; mais moi, qui suis plus riche qu'eux tous, je n'entends point me laisser surpaser par eux. Je suis né sur le sol de l'Espagne, je tiens

* Fonseca.

à y mourir. A mon âge, monseigneur, on doit s'occuper de son tombeau, et je veux que le mien soit à ma guise, dût-il m'en coûter cher.

— Ce sera donc, dit le duc avec intérêt, un monument magnifique?

— Une simple pierre, mais cette pierre sera placée à Valence, au milieu de tous les miens, et portera cette seule inscription : *Et ego in Hispania!* (Et moi aussi je suis resté en Espagne!) Je tiens tant à cette inscription que, pour laisser à mes héritiers le droit de la graver sur ma tombe (et cela dépend de vous, monseigneur), je n'hésiterai pas à acheter ce droit de mon vivant et à le payer, s'il le fallait, un million de réaux.

— Y pensez-vous? dit le duc en se récriant; une pareille somme!...

— Est trop faible, sans doute, répondit le vieillard en feignant de se méprendre sur l'étonnement du ministre, et vous avez raison, elle doit être digne de celui à qui j'ose l'offrir, digne surtout du puissant ministre qui va sauver l'Espagne, et Votre Excellence me permettra bien d'élever cette somme jusqu'à deux millions de réaux. La reconnaissance sera encore au-dessous du bienfait!

— Mais ce n'est pas possible! seigneur Albérique, c'est de la folie!

— Que voulez-vous, répondit froidement le vieillard, j'ai des goûts sédentaires, et je tiens à ne pas me déplacer.

Ils étaient seuls, personne ne les entendait. D'Albérique, en réservant cet argument pour le dernier, savait bien ce qu'il faisait, il avait frappé juste. Les raisonnements qui avaient précédé celui-ci revenaient

alors avec bien plus de puissance et de clarté à l'esprit du duc; aussi, convaincu en lui-même, mais n'osant pas le paraître, il répétait avec embarras :

— Quoi!... vraiment, seigneur Albérique, vous voulez...

— Supplier Votre Excellence de faire mon bonheur et celui de l'Espagne par-dessus le marché; oui, monseigneur, vous n'enlèverez point au roi ses fidèles sujets, au royaume les bras qui le nourrissent.

— Certainement! dit le duc en hésitant, je n'avais point encore étudié la question sous ce point de vue; j'ai, grâce au ciel, l'habitude de saisir assez promptement les affaires, et aux premiers mots que vous m'avez dits de celle-ci, j'ai embrassé d'un coup d'œil ses inconvénients et ses avantages. Je vous déclare, avec la franchise d'un homme d'Etat, que, pour ma part, mes idées se sont complétement modifiées, et s'il ne tenait qu'à moi...

— Quels que soient nos adversaires et leurs instances, il sera facile à Votre Excellence d'en triompher.

Tout doit céder devant l'intérêt et le salut de l'Etat, et si quelqu'un osait résister à une raison pareille, ce ne serait plus nous, ce serait lui qui serait un ennemi du roi et du pays; ce serait celui-là qu'il faudrait condamner et bannir!

— C'est possible, mais ce sont des personnages si puissants et si haut placés.

— J'ai beau regarder, je ne les vois point, répondit d'Albérique.

— Vous ne les voyez point! s'écria vivement le ministre.

— Celui à qui je parle m'empêche de les voir. Son

élévation est telle qu'elle domine tous les autres; sa volonté suffit pour emporter la balance, et si j'étais de lui...

— Que feriez-vous?

— Je serais charmé d'être seul de mon avis, pour avoir seul la gloire de sauver et d'enrichir l'Espagne.

— C'est une idée, dit le duc, et j'y songerai. Mais continua-t-il lentement et en pesant sur chaque parole, si je prenais sur moi une pareille responsabilité, et si je me décidais enfin...

Albérique tressaillit de joie.

— Qui me répondrait de l'exécution des promesses que vous venez de me faire, car je stipule ici pour l'Etat; c'est à moi de veiller à ses intérêts, et je ne puis m'engager sans garantie.

— D'abord, répondit froidement le vieillard, les deux millions de réaux dont je parlais tout à l'heure à Votre Excellence lui seront remis comptant, dès demain, par une personne de confiance.

— Quelle personne? dit le ministre avec inquiétude.

— Frey Luis d'Alliaga, confesseur du roi, seul admis dans cette confidence, et par qui seul je désire correspondre avec vous.

— Très-bien, répondit le duc.

Et il se dit, en lui-même, avec joie et confiance.

— Alliaga est mêlé dans cette affaire! C'est étonnant! toutes les chances heureuses qui m'arrivent depuis quelque temps me viennent de lui. Et après? continua-t-il à voix haute, en se retournant vers Albérique.

Celui-ci répondit :

— Les douze millions de réaux que nous devons

verser dans les caisses de l'Etat, seront payés avant huit jours par moi, et sans que vous ayez besoin d'aucun autre percepteur. Je pars ce soir; je vais trouver mes frères; je leur annonce les bienveillantes intentions de Votre Excellence! Tous s'empresseront d'acquitter la dette contractée en leur nom, et dont je suis responsable.

— Ah! c'est vous qui en répondez? dit le ministre étonné.

— Oui, Excellence... chacun vous dira que je le puis.

— Quoi! vos biens suffiraient?

— Et au delà, répondit froidement le vieillard; j'ai soixante-dix ans, monseigneur, et il y en a soixante que je travaille. Quant à la flotte et aux soldats que nous nous engageons à équiper, et pour l'exécution de toutes nos autres promesses, moi, mon fils Yézid et quatre de nos frères, les chefs de nos plus riches familles, nous viendrons nous remettre, comme ôtages, entre vos mains, prêts à payer de nos têtes le premier manque de foi ou la première révolte.

Il y avait dans la parole du vieillard, dans ses yeux, dans son attitude, tant de dignité, de courage et de véritable dévouement, que le duc, entraîné par un ascendant irrésistible, peut-être aussi par un sentiment d'amour national, par une lueur de patriotisme qu'il n'est pas impossible de rencontrer chez un homme d'Etat, le duc s'écria avec chaleur :

— Je vous crois! je vous crois! seigneur d'Albérique!

— Votre Excellence accepte mes propositions et celles de mes frères?

— C'est convenu.

— Vous le jurez, monseigneur!

— Je vous le jure!

Le vieillard serra la main du ministre, et lui dit :

— Dieu vous a entendu, et bientôt l'Espagne va vous bénir.

Demain frey Alliaga sera chez Votre Excellence, et moi dès ce soir, je pars.

Albérique courut à l'hôtel Santarem, où son fils l'attendait avec impatience. Il lui raconta dans les plus grands détails, et presque mot pour mot, la conversation qu'il venait d'avoir avec le duc de Lerma. Piquillo, qui ignorait les immenses ressources dont son père pouvait disposer, s'effraya d'abord des engagements que le généreux vieillard venait de prendre. Celui-ci lui prouva qu'il lui était facile de les acquitter; qu'il venait, au prix d'une partie de son trésor, d'acheter le repos, l'avenir de ses frères, et de leur donner à jamais une patrie. On ne pouvait payer trop cher de pareils résultats.

D'ailleurs le Maure était lui-même un financier trop habile, pour ne pas comprendre, ainsi que ses frères, que les nouveaux impôts dont ils offraient de se charger seraient chaque année couverts et au delà par l'extension immense qu'allaient prendre en Espagne l'industrie, le commerce et l'agriculture, dont ils avaient presque le monopole. Jamais spéculation n'avait été ni meilleure, ni plus noble. En échange de son adoption, ils forçaient leur nouvelle patrie à devenir riche, puissante et heureuse.

Aussi, certain désormais du succès de sa cause, Albérique partit le soir même, pour aller porter lui-même, à Valence, à Murcie et à Grenade ces heureuses nouvelles, tandis que Pedralvi allait parcourir

par son ordre les deux Castilles, l'Aragon et la Catalogne.

C'étaient les provinces habitées spécialement par les Maures, et d'Albérique connaissait si bien la population et les ressources de chaque ville, de chaque village, de chaque campagne, que la répartition faite par lui fut sur-le-champ adoptée. Dès les premiers jours chacun accourait avec empressement apporter sa part de l'impôt pour son rachat et celui de ses frères, et jamais contribution aussi énorme ne fut acquittée avec plus de facilité et plus de joie.

Albérique, avant son départ, avait remis à Alliaga les deux millions de réaux promis au duc de Lerma. Il les lui avait donnés en traites, non-seulement sur Barcelone et Cadix, mais sur Venise et Constantinople, sur Londres, Marseille et Amsterdam.

Muni de ces valeurs, Alliaga se rendit le lendemain chez le duc de Lerma. Toutes les portes lui furent ouvertes, et le domestique de confiance le conduisit, non pas dans le cabinet, mais dans la chambre même du duc, en le priant de vouloir bien attendre.

Le ministre était en conférence secrète au palais du saint-office avec son frère Bernard de Sandoval.

— J'attendrai, dit Alliaga.

Il venait de s'asseoir, et se releva tout à coup à la vue d'un riche tableau placé en face de lui; c'était le portrait d'un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans qui lui fit jeter un cri de surprise.

Ce portrait était celui d'un moine, et ce moine ressemblait exactement à Piquillo. Il détourna un instant les yeux de cette peinture et se rencontra encore face à face avec elle dans une grande glace de Venise, devant laquelle il se regardait.

Etonné d'un pareil hasard, il rappela le domestique au moment où celui-ci allait s'éloigner.

— Quel est ce portrait? lui dit-il.

— Celui du fils de monseigneur.

— Comment! c'est là le duc d'Uzède?

— Oui, mon révérend; peint à vingt-cinq ans par le peintre du roi, Pontoja de la Cruz.

— Pourquoi est-il en moine?

— Comment, mon révérend, vous ne savez pas cela?

— Eh non! puisque je vous le demande.

— C'est l'usage à Madrid et dans toute l'Espagne : chaque enfant de grande maison est, au moment de sa naissance, affilié à quelque confrérie. Le duc d'Uzède l'a été à celle des dominicains, et il s'était fait peindre sous leur costume pour faire plaisir à son oncle Sandoval, à qui ce portrait était destiné; mais le duc de Lerma a voulu le garder chez lui, dans sa chambre à coucher.

— Je comprends alors, dit Alliaga, pourquoi le duc d'Uzède est habillé comme moi.

— C'est vrai, dit le domestique en levant les yeux sur Alliaga, c'est exactement le même costume...

Il poussa tout à coup un cri, s'arrêta et dit en tremblant :

— Ah! mon Dieu! et la même figure... On dirait que c'est le portrait qui marche... et qui parle. Qu'est-ce que cela veut dire?

—Rien, dit Alliaga en s'efforçant de sourire, un jeu de hasard... tous les moines se ressemblent... laissez-moi.

Le valet se retira tout interdit, regardant plusieurs fois encore le moine et le portrait.

Cet incident avait jeté Alliaga dans un trouble inexprimable.

— Cette ressemblance est donc bien réelle, se disait-il, je ne suis pas le seul qui l'ait rêvée, puisque ce valet l'a remarquée ainsi que moi. Alors ses anciens doutes se réveillèrent dans sa pensée, et un affreux désespoir s'empara de lui. Les yeux fixés sur ce portrait, il se disait avec rage :

— Si je dois la vie à cet homme que je déteste, si ce sang odieux est le mien, il m'était donc permis d'aimer Aïxa. Je pouvais donc sans crime réclamer son amour!

En parlant ainsi, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine où tant d'amour brûlait encore, où le feu couvait toujours caché sous la cendre; il aperçut alors sa robe de moine, cet autre signe d'esclavage, cet obstacle éternel élevé entre lui et Aïxa, et il maudit de nouveau les auteurs de sa perte. En ce moment parut le duc de Lerma.

L'édit.

Alliaga s'empressa de cacher son trouble; mais le duc l'avait remarqué et lui en demanda la cause.

— Je pensais, répondit-il en balbutiant, à nos ennemis communs, au père Jérôme, à Escobar.

— A merveille, dit le duc; nous nous en occuperons bientôt, et c'est par la main de leur complice, c'est par d'Uzède lui-même que je veux les punir et me venger.

— Moi, monseigneur, je n'en demande pas tant.

— Et nous, nous vous devons bien cela, frère Luis Alliaga; nous le disions tout à l'heure encore avec mon frère Sandoval : aucun de ceux que nous avons gorgés d'or ou comblés de bienfaits ne nous a rendu autant de services que vous.

— En quoi donc, monseigneur?

— N'est-ce pas vous qui m'avez prévenu de la trahison de d'Uzède mon fils et de ses complots avec Altamira et les pères de Jésus? N'est-ce pas vous qui nous avez appris le premier la ligue du roi Henri et de la France contre l'Espagne? N'est-ce pas vous enfin qui dernièrement nous avez sauvés du plus grand de tous les dangers?

— Vous vous exagérez mes services, monseigneur.

— Non, nous ne savions pas à quel moyen avoir recours. Le roi était sourd aux observations du grand inquisiteur et aux miennes. Il était évident qu'Aïxa déciderait, seule désormais, des destinées du royaume, car Philippe ne voulait plus se guider que par les avis de la favorite; c'est, comme je vous le dis, mon frère, notre roi en perd la tête.

— En vérité? répondit Piquillo en essayant de sourire.

— Et comme nous insistions, il nous avait quittés sans daigner nous répondre. Il nous avait laissés dans son cabinet et venait de s'élancer dans sa chambre, où la duchesse de Santarem l'attendait! C'en était fait de nous, lorsque par une résolution audacieuse, par un coup de main intrépide et que je ne puis m'expliquer encore, vous l'avez enlevée.

— Qui vous l'a dit?

— Nos affidés... ceux mêmes que j'avais chargés de surveiller toutes les démarches de la duchesse et qui

l'avaient suivie depuis l'hôtel de Santarem jusqu'à la porte du palais, sans oser tenter tout ce que vous avez si hardiment et si heureusement exécuté.

— J'avais, en agissant ainsi, monseigneur, dit Piquillo avec embarras, mon projet, mes idées, dont je n'ai pas cru devoir vous prévenir.

— Nous ne vous en faisons pas un reproche, s'écria vivement le duc; dans cette affaire, comme dans les autres, vous ne dites rien, je le sais, mais vous agissez, cela vaut mieux. C'est comme dans celle pour laquelle vous venez aujourd'hui.

— Je vous apporte les deux millions de réaux...

— Je le sais.

— Que Delascar d'Albérique m'a dit de vous remettre.

— Je le sais, répéta le duc à demi-voix, et vous êtes trop notre ami, vous nous êtes trop dévoué pour vous rien cacher de cette affaire, dont vous devez partager toutes les chances avec nous.

— Je ne veux rien... je ne demande rien! s'écria vivement Alliaga. A vous seul la gloire et la récompense d'une si noble entreprise.

— C'est ce que nous n'entendons point!... d'autant que chaque jour, à chaque instant, et par votre position auprès du roi, nous aurons besoin de vous. Nous ne pouvons rien sans votre concours.

— Il vous est acquis.

— Je le sais.

—Je suis prêt à vous seconder de tout mon pouvoir dans la tâche que vous avez entreprise... et qui maintenant, je l'espère, n'offre plus de difficultés.

— Au contraire! de très-grandes. Cela devient plus compliqué que jamais.

— Comment cela?

— Je vous dis tout à vous, parce que vous êtes non-seulement un homme d'exécution, mais un homme de bon conseil... J'ai promis à ce Delascar d'Albérique...

— Vous lui avez juré! monseigneur.

— Je le sais bien.

— Il y compte.

— Et c'est bien ce qui m'embarrasse.

— En quoi donc? le traité qu'il propose est moins avantageux encore pour lui... que pour vous... et pour le pays!

— Certainement! Aussi je ne demanderais pas mieux que de l'exécuter... je le voulais même; mais j'en ai parlé... à mon frère Sandoval, tout à l'heure, au palais de l'inquisition.

— Eh bien! qu'est-il arrivé?

— Ce qui est arrivé... dit le duc à demi-voix... le chapeau de cardinal pour moi!

— Pour vous, monseigneur!

— Oui, sans doute, la cour de Rome, qui me l'avait promis, me l'envoie... et quand le Vatican tient ses promesses, comment ne pas tenir les miennes?

— Et celles que vous avez faites au Maure Delascar d'Albérique?

— C'est vrai!... mais vous comprenez, mon frère, qu'entre un Maure et le pape... on ne peut pas hésiter. C'est ce que m'a dit Sandoval; c'est ce que le conseil suprême de l'inquisiteur n'a cessé de me répéter... C'est tromper Sa Sainteté, c'est manquer au serment que je lui ai fait; c'est extorquer un chapeau de cardinal; il y a de quoi me faire mettre au banc de la chrétienté... Il y va de mon avenir et de mon salut!

— Et l'avenir et le salut de l'Espagne, que l'expulsion des Maures doit ruiner à jamais! et la prospérité que vous lui enlevez, et les richesses qui étaient promises!... que dis-je! assurées au pays et à vous!

— Et voilà justement, s'écria le duc, le point de la question. Il faudrait concilier tout cela, et Sandoval a trouvé un moyen.

— Et lequel?

— C'est là-dessus que je veux vous consulter, mon frère; d'abord pour avoir votre avis, ensuite pour que vous déterminiez le roi à l'adopter, dans le cas où il y aurait de sa part des indécisions, des hésitations qu'il n'avait jamais autrefois, et qui maintenant ne sont que trop fréquentes.

— Quel est ce moyen! dit Alliaga.

— Le voici : les Maures nous font des propositions incroyables, fabuleuses!

— Je les connais.

— Ils nous offrent des sommes énormes.

— Et vous les refusez.

— Non pas! nous ne consentirons jamais à ce que des capitaux aussi considérables sortent du royaume.

— A la bonne heure!

— Suivez alors le raisonnement de Sandoval; puisqu'ils nous offrent une part dans ces immenses richesses, c'est qu'ils les ont, c'est qu'ils les possèdent.

— Sans contredit.

— Eh bien! en insérant dans l'édit de bannissement un article ainsi conçu : « Les Maures seront expulsés du royaume, et leurs biens confisqués au profit de l'Etat... »

— Que dites-vous! s'écria Alliaga avec indignation.

— Je dis qu'on leur défendra sous peine de mort de rien emporter avec eux. C'est la rédaction que propose Sandoval, et qui concilie tout. Les Maures sont chassés, mais leurs trésors nous restent. Qu'en dites-vous?

— Je dis, monseigneur, s'écria Piquillo d'une voix tonnante, que c'est une infamie... et que l'auteur d'une telle proposition doit être voué à l'exécration de l'Europe et de la postérité!

La foudre serait tombée en ce moment, que le duc eût été moins effrayé et moins surpris de ce qu'il venait d'entendre.

— Quoi! balbutia-t-il d'une voix tremblante, c'est vous, frey Alliaga, qui parlez ainsi... vous! que nous avons placé près de Sa Majesté!... vous, sur lequel nous comptions!

— Vous pouvez y compter encore, monseigneur, si vous le voulez! cela dépend de vous! Repoussez les infâmes suggestions de votre frère... Renoncez à votre chapeau de cardinal, plutôt qu'à votre honneur, exécutez vos promesses! déclarez dans un édit que nous allons faire signer au roi que les Maures seront traités désormais comme les autres sujets de l'Espagne, et je redeviens à l'instant ce que j'étais tout à l'heure, fidèle à Votre Excellence, dévoué à vos projets... et prêt à les seconder.

— Je ne le puis, je ne le puis! j'ai accepté, j'ai promis. Le légat du pape a reçu mes serments.

— Le pape lui-même, reprit Alliaga avec sa brutale franchise, ne peut ordonner le parjure, et vous avez promis hier à Albérique! Le pape lui-même ne peut approuver ce que flétriraient toutes les lois divines et humaines.

— Que voulez-vous dire?

— L'exil qu'on vous propose est une injustice! et la confiscation un vol...

— Mon frère, mon frère, s'écria le duc alarmé, je ne reconnais là ni votre rectitude de jugement ni votre raison ordinaire; ce qui serait mal pour un particulier ne l'est pas pour un ministre! la politique excuse et permet bien des choses, et quand vous aurez réfléchi...

— Mes réflexions sont faites, je cours chez le roi...

— Quel est votre projet?

— De lui dire la vérité, de l'éclairer sur ses vrais intérêts, sur ceux de l'Espagne.

— Telle n'est pas votre mission; je ne vous ai placé près de Sa Majesté que comme directeur de sa conscience.

— Et vous croyez qu'il n'y a aucun rapport entre le malheur d'un peuple et la conscience d'un roi! Je désire, monseigneur, que la vôtre ne vous reproche rien; cela vous regarde; je n'en suis pas chargé; mais si vous préparez des remords au roi, mon devoir, à moi, est de les lui épargner, et j'y cours de ce pas.

— Vous n'irez pas! dit le ministre en se plaçant devant lui; il est en ce moment avec le grand inquisiteur et le légat du pape.

— J'irai. Je puis entrer à toute heure... je connais mes droits, et j'en userai.

— Eh bien! s'écria le ministre, si vous parlez contre nous, si vous faites obstacle à nos projets, rappelez-vous que la main qui vous a élevé saura bien vous renverser.

— Monseigneur, répondit Alliaga, je n'ai point de-

mandé le poste où vous m'avez placé; mais, en l'acceptant, j'ai promis d'en remplir tous les devoirs, et je le fais. Votre Excellence en peut-elle dire autant? Je le lui demande.

— Pour m'interroger ainsi, s'écria le duc avec hauteur, oubliez-vous que vous me devez tout?

— Et j'ai payé mes dettes, répondit Alliaga, vous en êtes convenu vous-même. Oui, poursuivit-il avec chaleur, j'ai pris parti pour vous contre l'étranger : c'était le devoir d'un Espagnol. J'ai pris parti pour vous contre un fils qui trahissait son père : c'était le devoir d'un honnête homme. Mais ici, monseigneur, cesse notre alliance. Je n'en veux plus avoir avec celui qui trahit son pays et son roi!

— Cette parole vous coûtera cher, s'écria le duc!

— Je sais que votre colère est redoutable, monseigneur. Tout vous cède, tout vous obéit. Vous avez le droit de tout tenter, de tout oser, même la tyrannie et l'injustice! En un mot, vous êtes au faîte de la puissance; mais n'oubliez pas que les arbres les plus élevés sont les premiers frappés de la foudre!

— Est-ce là votre espoir?

— Vous l'avez dit. Vous m'avez reproché souvent d'ignorer l'ambition. Eh bien! puisque vous m'y forcez, je ferai connaissance avec elle non pour m'élever, mais pour vous abattre.

Et il sortit.

Le duc le suivit quelque temps des yeux avec inquiétude et se dit :

— Il est confesseur du roi! par moi! par ma faute!

Puis un sourire de satisfaction et de sécurité vint éclaircir sa physionomie.

— Oui, mais je suis cardinal! on pouvait renverser

le duc de Lerma, on ne renverse pas un cardinal, on ne se brouille pas avec la cour de Rome, avec l'inquisition, avec un homme qui tient dans sa main toutes les destinées du royaume! Le roi le voudrait maintenant qu'il ne l'oserait pas, et quant à frey Luis Alliaga, que peut-il faire? s'allier avec mes ennemis, le père Jérôme, Escobar, la compagnie de Jésus et même avec mon fils! Tant mieux! qu'ils se réunissent, je les atteindrai tous ensemble et d'un même coup.

Alliaga, cependant, s'était rendu en toute hâte au palais du roi.

Depuis le départ d'Aïxa, celui-ci n'avait pas dormi. Il était en proie à une incertitude et à des tourments d'autant plus grands qu'il n'osait se confier à personne. Quelque désir qu'il eût d'expliquer cette mystérieuse aventure, pour lui si fatale et si douloureuse, il sentait bien qu'elle avait un côté ridicule dont il désirait qu'on n'eût pas connaissance. Aussi avait-il recommandé la plus grande discrétion à Latorre, qui s'empressa de tout raconter à la comtesse.

Le roi, n'osant hasarder aucune démarche qui pût compromettre la duchesse de Santarem, attendait toujours d'elle une visite ou une lettre, et il ne pouvait se rendre compte de son silence; car enfin elle était venue d'elle-même au palais; elle y était venue seule; elle avait attendu le roi dans sa chambre, et le roi avait laissé échapper une pareille occasion, il n'avait pas su s'emparer du bonheur qui lui était offert et pour lequel il aurait donné sa vie.

Pour un amant, il y avait de quoi se pendre, fût-il simple particulier, à plus forte raison pour un roi qui, d'ordinaire, n'a pas l'habitude d'être contrarié.

Aussi le second jour il fut impossible au souverain

d'attendre plus longtemps. Il envoya Latorre, sans livrée, porter une lettre à la duchesse, et Dieu sait avec quelle impatience il attendit la réponse.

On rapporta la royale missive non décachetée : la duchesse de Santarem n'était plus à son hôtel. Elle avait disparu de Madrid, sans qu'on la vît partir, et l'on ne savait pas où elle était allée.

Pour le coup, le roi pensa en devenir fou. Il y avait dans sa figure, dans ses manières un tel changement, que ses plus fidèles serviteurs en étaient effrayés. Lui d'ordinaire si bon et si doux, était dans un état continuel d'irritation et de dépit.

C'était une crise nerveuse dont les effets retombaient sur tous ceux qui l'entouraient; il ne savait à qui s'en prendre de son malheur, mais il semblait cependant réserver une antipathie particulière et spéciale pour le duc de Lerma et Sandoval, qu'il accusait en lui-même d'être la cause première de son échec. C'étaient eux dont la visite importune et les instances réitérées avaient donné à la duchesse le temps de se dérober à sa vue.

Aussi ne prononçait-il leurs noms qu'avec des signes visibles de mécontentement et de dépit.

Un matin, au lieu de s'apaiser, l'accès redoubla. Latorre entendit sonner avec tant de violence qu'il accourut épouvanté. Le roi, dans un état difficile à décrire, pâle, hors de lui-même, les traits décomposés et la voix si émue qu'il pouvait à peine parler, le roi lui ordonna de courir à l'instant même à l'hôtel de don Fernand d'Albayda, et de lui dire de se rendre au palais.

Pendant que le fidèle serviteur s'acquittait de ce message, le roi rehsait de temps en temps et froissait

avec rage un petit papier qu'il avait encore trouvé sur son bureau et qui était ainsi conçu :

« On s'est joué indignement de Votre Majesté. La nuit même où le roi attendait la duchesse de Santarem, celle-ci partait, en voiture de poste, en tête à tête avec don Fernand d'Albayda. Tous deux se rendaient en secret à Valence, où, dans ce moment, ils doivent être mariés! »

Le pauvre roi aurait fait pitié, même à ses plus cruels ennemis. La colère, la jalousie, le mépris, bouleversaient toutes ses facultés. Il était à moitié fou, et cependant il ne pouvait croire à tant de perfidie, et quand Latorre revint :

— Eh bien! lui dit-il en l'interrogeant du regard plus encore que de la voix, Fernand d'Albayda est sur tes pas, il te suit ?

— Non pas, sire; il n'est pas à Madrid.

— Et où est-il donc? dit le roi, dont tous les traits étaient contractés par une agitation convulsive.

— Il est, dit-on, parti pour Valence!

— Et depuis quand?

— Depuis trois jours.

Le roi poussa un cri de douleur. Puis il dit au valet de chambre :

— Laisse-moi! laisse-moi!

Il se livra alors à tout son désespoir, à toute sa rage. Il jura de se venger sur Fernand, mais surtout sur Aïxa et sur les siens. Il rêvait, il cherchait dans sa tête les moyens de l'humilier, de lui prouver son indifférence et son mépris, tout ce qu'il désirait alors c'est qu'elle fût bien convaincue de cette haine.

C'est dans ce moment, et pendant qu'Alliaga s'était rendu au palais du duc de Lerma et avait avec le mi-

nistre l'entretien que nous avons raconté plus haut, c'est dans ce moment qu'on annonça chez le roi le grand inquisiteur Sandoval et le légat du pape.

Ils apprirent au roi que Sa Sainteté le pape Paul V venait d'élever son premier ministre, le duc de Lerma, à la dignité de cardinal; que la cour de Rome, en donnant à celle d'Espagne cette nouvelle marque de sincère alliance, espérait bien que le roi accorderait enfin à l'Eglise catholique la satisfaction qu'elle réclamait depuis si longtemps : l'expulsion des hérétiques.

Le roi poussa un cri de joie, et interrompant l'inquisiteur, qui croyait devoir appuyer cette proposition par de nouveaux arguments :

— C'est bien, c'est bien ! s'écria-t-il, avez-vous là cet édit?

— Toujours, sire, il ne me quitte pas.

— Lisez-le-moi.

Sandoval, transporté de joie, jeta au légat un regard de triomphe et lut à haute voix et lentement l'édit, qui contenait sept articles *. Le premier était l'expulsion immédiate de tous les Maures qui habitaient l'Espagne.

On leur enjoignait expressément, sous peine de mort, de se tenir prêts, hommes, femmes et enfants, à partir dans trois jours, pour les ports désignés comme lieux de l'embarquement : là ils devaient se rendre à bord des vaisseaux destinés à les transporter en pays étranger.

Le second article prononçait la confiscation de tous leurs biens au profit de l'Etat et des seigneurs dont ils étaient vassaux, et peine de mort pour ceux qui tenteraient d'en cacher ou d'en détruire quelques-uns.

* Fonseca, liv. IV.

Le troisième article avait rapport aux enfants au-dessous de quatre ans, qui pouvaient rester en Espagne, à condition que...

— Donnez! dit le roi, qui n'avait pas écouté et qui croyait que l'inquisiteur avait achevé sa lecture; donnez, donnez! je suis ravi que monseigneur le légat puisse dire à la cour de Rome tout ce que nous faisons en considération de Sa Sainteté.

— Sa Sainteté le saura, dit le légat en s'inclinant; elle n'attendait par moins du fils aîné de l'Eglise, du roi très-catholique. Je vais aujourd'hui même envoyer un courrier pour que le *Te Deum* retentisse sous les voûtes de Saint-Pierre.

— Et dans toutes les églises d'Espagne, dit le grand inquisiteur.

Le roi prit la plume, et d'une main qu'affermissait le dépit, il signa sans hésiter, et presque sans le savoir, la condamnation de deux millions de ses sujets.

— Maintenant, sire, s'écria Sandoval, à nous l'exécution de cette glorieuse ordonnance, et si Votre Majesté veut m'en croire, elle se dérobera à toutes les sollicitations et réclamations qui vont l'assaillir.

— Comment cela? dit le roi.

— Cette nation mauresque a, parmi nous, tant de protecteurs et d'amis...

— Je n'en écouterai aucun! je refuserai.

— Votre Majesté est si bonne qu'elle en sera désolée; et si j'étais d'elle, je partirais à l'instant pour Valladolid.

— Quitter Madrid! quitter ce palais! s'écria vivement le roi, c'est tout ce que je demande! l'air! le grand air... c'est ce qu'il me faut; je suis oppressé, j'étouffe! dit-il en portant la main à son cœur.

Sans lui donner le temps de réfléchir, en quelques minutes, tout fut prêt par les soins du grand inquisiteur. Sous prétexte d'une promenade à une lieue de Madrid, le roi partit, sans que les gens mêmes de sa suite fussent instruits du but de son voyage.

Un quart d'heure après, les courriers s'élançaient dans toutes les directions, annonçant à tous les évêques du royaume le triomphe de la foi sur l'hérésie, et l'importante mesure que le roi venait de prendre; prescrivant, en même temps, à tous les vice-rois de province et à tous les gouverneurs des villes, de mettre, à l'instant même, à exécution la présente ordonnance.

Sandoval et le saint-office étaient dans la jubilation; Ribeira versait des larmes de joie, et le duc de Lerma se disait à part lui en souriant : Pour un futur ambitieux, Alliaga commence mal; il n'a pas su choisir son temps pour se brouiller avec nous, et il lui sera aussi difficile maintenant de me renverser que de sauver d'Albérique et les siens.

En effet, quand arriva Alliaga, tout était fini : l'acte d'iniquité était consommé!

Les barons de Valence.

En quittant le duc de Lerma, Alliaga s'était rendu sur-le-champ au palais du roi.

On lui avait dit que Sa Majesté venait de partir pour une promenade. Il avait attendu; les heures s'étaient écoulées, le roi n'était pas revenu.

Alliaga, décidé à voir le monarque, n'avait pas

quitté le palais; il y était resté jusque bien avant dans la nuit. Alors, épuisé de fatigue, accablé d'inquiétudes, craignant quelque nouveau complot contre le roi lui-même, il sortit, rentra quelques instants à l'hôtel de Santarem, et y trouva ces mots que le roi lui avait adressés avant son départ :

« Je pars pour Valladolid. Je suis le plus malheureux des hommes; venez me rejoindre, mon cher Alliaga, je n'attends plus de consolations que de vous seul. »

Que s'était-il donc passé? qui avait pu déterminer ce départ, cette fuite du roi? Ce n'était ni au ministre ni à son frère qu'Alliaga pouvait maintenant le demander. Le plus terrible, c'est qu'il y avait déjà plus de douze heures de perdues, et qu'il en fallait autant pour franchir les quarante lieues qui séparent Madrid de Valladolid.

Piquillo n'hésita pas; quoique brisé de fatigue, et n'ayant rien pris depuis le matin, il se jeta dans une voiture, roula toute la nuit, et arriva le lendemain à Valadolid. Le roi avait défendu de laisser personne pénétrer jusqu'à lui; mais cette défense ne regardait point le révérend père Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

Toutes les portes lui furent ouvertes.

A peine s'il reconnut le roi, tant ces vingt-quatre heures de souffrances avaient changé ses traits. Sa première colère s'était calmée, la douleur seule était restée, et à l'aspect de Piquillo, les larmes vinrent à son aide.

— Mon frère!... mon frère, s'écria-t-il, venez à mon secours, venez sauver mon âme! Tout est fini

pour moi, et il me semble que je ne crois plus à rien.

La douleur rapproche les distances, car Piquillo se sentit pressé dans les bras du roi.

— Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il avec effroi. Quel malheur menace l'Etat ou Votre Majesté?

— Elle est partie! s'écria le roi... elle a épousé Fernand d'Albayda!

— Et qui donc?

— La duchesse de Santarem...

Cette idée seule fit pâlir Alliaga, qui se hâta de se remettre et répondit :

— On a abusé Votre Majesté : ma sœur n'est pas mariée.

— Mais elle a quitté Madrid avec lui, avec Fernand, la nuit, dans la même voiture!

— Ce n'est pas, ce n'est pas! s'écria Alliaga; Fernand était appelé par les barons de Valence pour s'entendre sur leurs plus chers intérêts, et il est parti, mais seul.

— C'est lui, vous dis-je, qui a enlevé la duchesse de Santarem.

— Je puis prouver le contraire à Votre Majesté.

— Et comment cela?

— D'un seul mot : c'est moi, sire, qui ai enlevé la duchesse.

— Vous, mon frère! s'écria le roi stupéfait : et pourquoi?

— Parce qu'en se donnant à Votre Majesté, elle avait juré de se donner la mort; et vous, sire, qui tout à l'heure encore me conjuriez de sauver votre âme, je n'ai pas voulu que vous puissiez paraître devant Dieu chargé d'un double crime.

Le roi pâlit.

— Celui d'avoir ravi l'honneur et la vie à une jeune fille.

— Ne m'accusez pas, ne m'accusez pas, mon père! je vous le dis, et Dieu le sait, je voulais l'épouser.

Piquillo tressaillit et dit froidement :

— Qui donc en a empêché Votre Majesté?

— Le duc de Lerma et l'inquisiteur. Ils m'ont affirmé qu'il n'était pas permis d'épouser une Maure, et maintenant je le voudrais que je ne le pourrais pas, car en présence de l'inquisiteur et du légat du pape on m'a dit, on m'a prouvé...

— Quoi donc? reprit Piquillo en frémissant de terreur.

— Que les Maures étaient des hérétiques qui causeraient la perte du royaume.

— Ils font sa force et sa prospérité! s'écria Piquillo, et avec éloquence, il lui déroula en peu de mots le tableau exact et fidèle que l'on avait jusque-là caché à ses yeux. Il lui montra la vraie situation et les vrais intérêts de l'Espagne, lui peignit à grands traits les projets du grand inquisiteur, l'orgueil de Ribeira et l'ambition du duc de Lerma, qui tous trois entraînaient le royaume vers sa perte.

A chaque mot, le roi, effrayé, étourdi, le contemplait d'un œil hagard et désespéré; puis tout à coup il l'interrompit en s'écriant : — Assez! assez! il n'est plus temps, tout est fini, j'ai signé!

Piquillo poussa un cri de douleur.

— Signé!... signé!... répéta-t-il comme anéanti. Votre Majesté a signé?

— Oui... oui... j'étais hors de moi... j'étais furieux, et tu n'étais pas là!

Il lui raconta alors ce qui s'était passé, et en voyant le profond désespoir et la morne douleur d'Alliaga, il s'arrêta lui-même et se prit à regarder avec épouvante et remords l'acte coupable arraché à sa faiblesse.

— N'y a-t-il donc point un moyen de révoquer un pareil édit? s'écria Alliaga.

— Et comment? répondit le roi; c'était en présence du légat, qui déjà en a prévenu la cour de Rome... Déjà sans doute il est publié en Espagne; et peut-être même, dit-il à voix basse, a-t-on commencé à l'exécuter.

En ce moment on vint annoncer à Alliaga qu'on le demandait. Il sortit un instant et vint redire au roi que Fernand d'Albayda et les principaux barons du royaume de Valence, redoutant le coup fatal dont on les menaçait, s'étaient rendus à Madrid et de là à Valadolid, pour supplier Sa Majesté de ne point réduire d'anciens chrétiens et de fidèles sujets du roi au désespoir et à la misère, en leur enlevant les bras qui faisaient valoir leurs champs, les ouvriers qui exploitaient leurs manufactures.

— Ils sont là, poursuivit Alliaga; ne pouvant arriver jusqu'à Votre Majesté, c'est à moi qu'ils se sont adressés. Ils ignorent encore que l'arrêt est porté. Voulez-vous les recevoir?

— Que leur dirais-je! s'écria le roi avec désespoir; le mal est irréparable.

— Peut-être, dit Alliaga; et s'il y avait moyen d'adoucir leurs maux et de les rendre moins cruels, Votre Majesté n'y serait-elle pas disposée?

— Qu'ils entrent, qu'ils entrent! s'écria le roi.

Nous n'essayerons point de dépeindre la désolation

de tous ces nobles seigneurs, qui aimaient leurs vassaux, et qui tenaient encore plus à eux qu'à leurs richesses. L'histoire a conservé le souvenir des démarches ardentes qu'ils firent en faveur des Maures, du dévouement paternel et des soins généreux qu'ils leur prodigaèrent jusqu'au dernier moment. L'histoire a même gardé les noms de ces nobles Espagnols, dont l'humanité exceptionnelle défendit l'honneur du pays et protesta hautement contre les cruautés de l'inquisition, de Ribeira et du duc de Lerma.

C'était Fernand d'Albayda, le duc de Gandia, dont l'immense fortune était entièrement détruite par l'expulsion des Maures; c'étaient les comtes d'Allagnas, de Bunol, d'Anna, de Sinarcas, et le duc de Magneda *.

Lorsqu'ils furent en présence du roi, Piquillo, pour défendre l'honneur de son souverain, déclara que le roi d'Espagne, obligé, dans l'intérêt de la foi, à une mesure dont lui-même déplorait la rigueur, ne demandait pas mieux que de chercher les moyens de l'adoucir.

Alliaga proposa alors, pour que les campagnes et les travaux ne fussent pas en même temps et complétement abandonnés, qu'il fût permis à une certaine partie de la population proscrite de rester en Espagne; que l'on choisît dix familles sur cent pour enseigner aux chrétiens les procédés que les Maures avaient portés à un si haut degré de perfection, la culture des mûriers, les manufactures de soieries, le raffinage des sucres, la conservation des magasins à riz, l'entretien des canaux et des aqueducs, et tous

* Watson, tome, II, liv. IV.

les arts enfin dont eux seuls étaient alors possesseurs.

Les barons de Valence, Fernand et le roi lui-même avaient trop d'intérêt à ce que certaines personnes ne fussent pas exilées et restassent en Espagne, pour que cette mesure ne fût pas adoptée sur-le-champ.

Fernand d'Albayda, nous n'avons pas besoin de le dire, avait revu à Valence la duchesse de Santarem; il avait appris par elle les scènes que nous avons décrites plus haut, et heureux de l'idée qu'Aïxa et Yézid lui seraient conservés, il repartit le soir même pour Valence.

Dans l'égoïsme naturel aux amants, le plus grand de tous les malheurs, pour lui, était la perte ou l'éloignement de celle qu'il aimait. Rassuré sur ce point, le reste n'était plus rien, et tout en franchissant la distance, il se répétait en lui-même : Maintenant pour moi plus de craintes, plus d'obstacles; Aïxa ne peut plus m'empêcher de lui offrir ma main et ma fortune... Le malheur même dont les siens sont menacés va, grâce au ciel, me donner le droit de la défendre et de la protéger.

L'embarquement.

Ainsi que nous l'avons dit, le grand inquisiteur et Ribeira n'avaient point perdu de temps pour la publication de l'ordonnance. Le jour même où l'édit venait d'être signé, il avait été expédié et répandu dans toute l'Espagne, et quand la nouvelle en arriva à Valence, toutes les mesures étaient déjà prises depuis longtemps pour son exécution.

On avait ordonné secrètement à tous les commandants des forces navales dans tous les ports d'Espagne, de Portugal et d'Italie, de recevoir à bord de leurs vaisseaux un certain nombre de troupes, et de se rendre tous à la même époque à Alicante, à Denia et dans tous les ports situés sur la côte du royaume de Valence.

En même temps, don Augustin Mexia, homme dur et inflexible, officier d'une grande expérience, et gouverneur de la ville d'Anvers, se rendit à Valence auprès du vice-roi, le marquis de Cazarena, neveu du duc de Lerma, pour s'entendre avec lui, et prendre, en cas de révolte, les mesures nécessaires.

Toutes les forces dont nous venons de parler étaient arrivées depuis une semaine en vue de Valence; et le matin même du jour où l'ordonnance devait se publier, les troupes de débarquement et les régiments venus de Castille et de l'Andalousie entrèrent en même temps dans la ville.

D'Abérique Delascar, qui était à Grenade, avait reçu un exprès envoyé par Piquillo. Celui-ci lui racontait son entrevue avec le duc de Lerma, et le vieillard épouvanté, comprenant qu'il n'y avait ni foi ni honneur chez leurs ennemis, s'était hâté de revenir à Valence où régnaient déjà la consternation et le deuil. Les boutiques et les croisées étaient closes, et tous les travaux abandonnés. Des groupes se formaient dans les rues; des ouvriers aux mains noircies, des laboureurs au front basané, regardaient le ciel avec indignation, et semblaient lui demander la justice et l'appui que la terre leur refusait. Des femmes et des enfants pleuraient ensemble, et les soldats, chargés de dissiper les rassemblements,

les dispersaient le sabre à la main, ou les foulaient sous les pieds des chevaux.

— Nous n'avons plus de patrie! s'écriait cette multitude éplorée; nous n'avons plus d'asile! on nous bannit de la terre que nous avons cultivée et enrichie; on ne nous laisse rien, pas même le fruit de nos travaux! C'est là la reconnaissance et la justice des chrétiens!

Telle était la situation de la ville lorsque d'Albérique entra dans le vaste et somptueux hôtel qu'il habitait vis-à-vis celui du gouverneur.

Yézid et Aïxa vinrent au-devant du vieillard. La douleur était empreinte sur leurs traits. Les principaux chefs des familles maures s'étaient déjà réunis chez celui qu'ils regardaient comme leur protecteur et leur père. A chaque instant la foule augmentait, et quand Delascar parut, tous étendirent les bras vers lui. Les femmes se mettaient à genoux et lui présentaient leurs enfants en lui disant :

— Sauvez-les.

— Mes frères, mes frères, s'écriait le vieillard, si notre malheur est grand, que notre courage soit plus grand encore!

— Comment nous soustraire à ce désastre?

— Je l'ignore; mais je viens le partager.

Ces mots, et plus encore la vue du vieillard, avaient ramené un peu de calme dans l'assemblée.

— Partons! s'écriaient les principaux chefs; ne demandons à nos ennemis ni grâce ni délai! Emportons avec nous la prospérité qu'ils nous devaient! que ce soit là notre vengeance!

Mais à cette idée les femmes s'abandonnaient au désespoir et versaient des torrents de larmes en pen-

sant à tous les maux qui les menaçaient dans l'exil et dans la traversée.

Non-seulement il fallait renoncer aux riches et belles campagnes de Valence et dire un éternel adieu à leur pays natal, mais elles ignoraient ce qu'on voulait faire d'elles; elles tremblaient d'être égorgées, elles et leurs enfants, dès qu'elles seraient à bord des vaisseaux préparés pour les transporter en pays étranger.

— Oui, s'écria Yézid, on doit s'attendre à tout de la part des chrétiens, et mieux vaut courir aux armes que de livrer entre leurs mains ce que nous avons de plus cher; mieux vaut mourir comme des hommes en combattant pour nos biens et nos familles, que de nous laisser lâchement dépouiller du fruit de nos travaux, ou égorger sans défense. Il est encore dans l'Espagne des montagnes et des rochers, remparts de la liberté, où nous pourrons, comme nos ancêtres, résister à la tyrannie. Les sommets des Alpujarras et les gorges de l'Albaracin vous diront comment on peut vivre et mourir indépendants; et ces montagnes arrosées de notre sang, comme les champs de Valence l'ont été de nos sueurs, produiront quelque jour peut-être des frères et des vengeurs.

— Oui! oui! aux armes! crièrent tous les jeunes gens.

— Hélas! s'écria d'Albérique en réclamant de la main le silence, vous voulez courir aux armes, et vous n'en avez même pas! surpris à l'improviste, sans soldats, sans munitions, comment lutter contre les troupes nombreuses et aguerries qui nous entourent? Qu'opposerez-vous à leurs cuirasses et à leur artillerie? Pauvres ouvriers, bons laboureurs, vous n'avez que le fer de vos outils et le soc de vos charrues; habitués

au travail, et non au combat, ignorant la tactique et la discipline militaires, comment résisterez-vous à ces vieilles bandes espagnoles, déjà répandues dans tout le royaume sous le commandement d'officiers expérimentés? Craignez plutôt, par votre courage imprudent, de fournir aux Espagnols ce qu'ils n'ont pu trouver jusqu'ici, un prétexte pour justifier leur cruauté. Ne légitimez pas leur fureur, et ne diminuez pas leur infamie. Que leur honte reste pleine et entière aux yeux de l'Europe. Partons... allons demander asile à nos frères, les enfants d'Ismaël; nous trouverons chez ceux de notre croyance appui et protection. Pauvres et sans biens, il faudra, il est vrai, recommencer nos labeurs; mais le travail et la peine en Afrique valent mieux que l'esclavage en Espagne!

— Il a raison! s'écrièrent les vieillards.

— Quant à vos craintes, continua d'Albérique en s'adressant aux femmes, pourquoi Philippe aurait-il rassemblé tous ces vaisseaux sur nos côtes? pourquoi tous ces préparatifs immenses, s'il avait la pensée de nous faire périr dans la traversée? N'a-t-il pas d'autres moyens d'exécuter, à moins de frais, un si exécrable dessein? Ne nous tient-il pas ici en son pouvoir? Et s'il veut donner l'ordre de nous égorger tous, manquera-t-il de bras pour exécuter le crime, d'archevêques pour le bénir et de pape pour le justifier? Non! non! il ne voudrait point par une trahison si dispendieuse et si inutile ajouter à la honte qu'il vient d'acquérir et qui suffit à l'opprobre de tout un règne; de plus ambitieux encore s'en contenteraient; ne craignez donc rien et partons.

— Partons donc, dirent-ils, partons tous!

— Non pas tous! s'écrièrent plusieurs étrangers qui

arrivaient en ce moment et qui se précipitèrent dans la salle.

C'étaient Fernand d'Albayda et les barons de Valence.

Fernand, au milieu de cette foule compacte, avait du premier coup d'œil distingué et reconnu Aïxa, et ses yeux rayonnants de joie lui avaient déjà dit : Rassurez-vous, je viens vous protéger.

— Oui, mes amis, s'écria-t-il en se retournant vers l'assemblée, nous aurions voulu vous sauver tous, mais nos efforts ont été inutiles, et nous avons du moins tenté d'arracher une partie de vous à l'exil qui les menaçait. Oui, noble et généreux Albérique, continua-t-il, vous et les vôtres, et vous aussi, principaux chefs de cette assemblée, vous conserverez votre patrie et vos richesses, et vous pourrez de loin encore protéger et secourir vos frères.

Il leur expliqua alors que dix familles sur cent restaient en Espagne; que le roi y consentait; que c'était la seule faveur qu'ils eussent pu obtenir, et qu'ils venaient leur apporter dans leur malheur cette dernière consolation.

Des cris de joie et des bénédictions accueilliren don Fernand. Mais bientôt tous les membres de l'assemblée, s'interrogeant du regard avec inquiétude, semblaient se demander : qui de nous jouira de cet avantage? qui sera assez heureux pour être choisi?

Alors ils se tournèrent tous vers d'Albérique, Yézid et Aïxa, et leur dirent : Vous qui êtes de la famille de nos rois, et nos vrais souverains; vous, les derniers des Abencerages, restez, restez, dans notre patrie pour nous en rouvrir un jour les chemins; mais désignez vous-mêmes ceux qui doivent demeurer avec vous.

— Oui, oui, choisissez, cria toute l'assemblée, nous nous en rapportons à vous!

Albérique se leva, et le plus profond silence succéda au tumulte.

— Mes frères, s'écria-t-il, je remercie d'abord en votre nom et au mien don Fernand d'Albayda et les nobles barons, nos généreux protecteurs, qui ont cherché à adoucir nos maux et à alléger nos misères. Ce qui m'étonne, c'est qu'ils aient pu obtenir une pareille concession; ce qui m'effraye, c'est que le roi l'ait accordée, c'est que l'inquisition ne l'ait pas encore fait révoquer. Il faut, alors, qu'une pareille clémence cache un piége. C'est pour eux et non pour nous, c'est dans leur intérêt et non dans le nôtre qu'ils se sont faits miséricordieux. S'ils nous retiennent, c'est qu'ils ont besoin encore de nos bras et de l'industrie du Maure pour diriger et instruire les chrétiens; et cela seul suffirait pour nous faire rejeter la grâce qu'ils nous offrent, si d'autres motifs, plus impérieux encore ne nous ordonnaient de la repousser. Qui de nous voudra séparer son sort de celui de ses frères? qui voudrait rester dans des contrées dont ils sont bannis, et conserver une patrie quand ils n'en ont plus?... Quant à moi, la mienne sera désormais où vous serez! je pars avec vous!

A ces mots, un cri d'admiration retentit dans l'assemblée.

— Oui, continua le vieillard en tendant la main à Yézid et en posant l'autre sur l'épaule d'Aïxa, mes enfants ne me désavouerons pas.

— Oui, mon père, s'écria la jeune fille, nous vous suivrons.

— Nous vous suivrons tous! répéta l'assemblée.

— Partons donc! s'écria-t-on tout d'une voix.

Fernand jeta un regard de désespoir sur Aïxa, et celle-ci, les yeux pleins de larmes, lui montra le ciel et son père.

Bientôt, la résolution des Maures se répandit dans la province de Valence, dans celle de Grenade et dans toute l'Espagne. Les Maures de l'Aragon, des deux Castilles et de la Catalogne abandonnèrent d'un commun accord leurs champs et leurs foyers, et se rendirent au rivage pour s'embarquer avec leurs frères et pour vivre et mourir avec eux. Quant à l'article de l'édit qui permettait de laisser en Espagne les enfants au-dessous de quatre ans, pas une mère ne voulut en profiter : quel que fût le sort qui les attendît sur les bords inconnus, quels que fussent les dangers de la traversée et l'air contagieux des vaisseaux, elles préféraient voir périr leurs enfants sous leurs yeux que de les livrer aux chrétiens et de les abandonner à des dieux qui conseillaient des actes aussi barbares.

On vit donc accourir sur les côtes et dans les ports de l'Espagne, toute la population mauresque du royaume. Les vaisseaux préparés par les ministres de Philippe devinrent insuffisants, et dans beaucoup d'endroits, on manqua de moyens de transport.

Profitant de ce prétexte, Fernand d'Albayda et les barons de Valence essayèrent de retarder de quelques jours l'exécution de l'édit; mais le vice-roi Cazarena et surtout l'archevêque Ribeira se montrèrent impitoyables; tout ce que Fernand et ses amis purent obtenir par leurs pressantes sollicitations, fut qu'il serait permis aux Maures qui le pourraient de fréter des bâtiments à leurs frais pour eux et leur famille. Pedralvi fut chargé de ce soin par Yézid, et il s'enten-

dit avec un capitaine napolitain, Giampietri, qui, plus d'une fois, avait transporté dans sa tartane, pour le compte de la maison d'Albérique, des marchandises de Cadix à Naples et à Marseille. Par malheur, et pressé par le temps, il ne savait comment former son équipage.

Les marins étaient si rares que le capitaine Giampietri craignait de n'en pas trouver, lorsque le soir, sur le port, à la posada de *la Sirène*, rendez-vous ordinaire des matelots, une espèce de contrebandier, au teint basané, aux épaules larges et carrées, lui dit :

— Combien vous faut-il d'hommes pour faire manœuvrer votre tartane?

— Douze, au moins.

— Vous en aurez quinze.

— Où les trouverez-vous?

— Cela me regarde.

— Il n'y a plus de matelots.

— J'en ferai, s'il le faut; il ne s'agit que de les payer. Que leur donnerez-vous?

— Vingt piastres à chacun pour aller d'ici à Alger.

— C'est bien, on nous payera comptant?

— Soyez tranquille : ma tartane est frétée pour le compte de la famille Delascar d'Albérique.

A ce nom, les yeux du matelot brillèrent d'une joie sinistre.

— Le Maure Delascar? s'écria-t-il vivement.

— Lui-même.

— C'est différent; nous ne demandons point de garantie, et au lieu de vingt piastres, nous nous contenterons de la moitié.

— Ah! dit le capitaine Giampietri avec émotion, je comprends; vous le connaissez, vous avez fait comme

moi des affaires avec d'Albérique ou avec les siens, et vous avez envers eux quelques dettes de reconnaissance à acquitter?

— Oui, dit le matelot avec un sourire équivoque, nous avons des comptes à régler ensemble.

— Qu'à cela ne tienne, reprit Giampietri, je vais en parler dès ce soir à son fils Yézid.

— Non, non... dit le matelot en le retenant, nous réglerons cela à bord. Marché conclu.

— Touchez-là!

Tous deux se donnèrent la main et se séparèrent.

Fernand cependant avait couru chez Aïxa.

— Ah! lui dit celle-ci avec tristesse, vous venez me faire vos adieux?

— Moi, senora, au contraire!

— Que voulez-vous dire?

— Que je ne vous quitte plus! Vous partez, je pars.

— Fernand, lui dit-elle avec émotion, votre rang, vos titres, le nom même que vous portez, tout vous retient en Espagne. Abandonner pour moi votre patrie et la terre où reposent vos aïeux, ce serait mal... je ne consentirais pas à un pareil sacrifice!

— Vous perdre, n'en serait-il pas un plus grand encore?

— Et puis, continua la jeune fille avec crainte et en même temps avec amour et reconnaissance, oser suivre une exilée, une proscrite, une Maure; n'est-ce pas vous exposer vous-même à voir aussi vos biens confisqués et vos jours proscrits!

— Peu m'importe, si vous m'aimez!

Cette demande parut sans doute inutile à Aïxa, car elle n'y répondit pas, et continua en baissant les yeux :

— Mais chrétien, mais sujet du roi Philippe et soldat de l'Espagne, n'avez-vous pas des serments et des devoirs à remplir? vous est-il permis d'y manquer, sans entacher votre honneur de Castillan et de gentilhomme!

— Ecoutez, lui répondit froidement le jeune homme j'ai pensé à tout ce que vous dites là; mais il y a un mot qui a renversé tous mes calculs et mes raisonnements, ce mot, Aïxa c'est que je vous aime! non pas que j'entende faire bon marché de mon nom ni de mon honneur; tous deux vous appartiennent et je dois les défendre, ne fût-ce que pour avoir le droit de vous les offrir purs et intacts. Aussi croyez le bien, si l'Espagne était en guerre, si le roi avait besoin de mon bras, si comme officier, il m'appelait sous ses drapeaux, je ne songerais même pas à résigner mon grade et mes emplois; ce serait, comme vous le dites entacher mon blason, ce serait donner à la noblesse de Valence et à la grandesse de Castille le droit de m'appeler lâche, et je crois que j'aimerais mieux mourir que de subir un tel affront; mais, grâce au ciel, le roi Philippe est, en ce moment, en paix avec toute l'Europe; je puis envoyer ma démission d'officier de ses armées et lui demander la permission de quitter l'Espagne. Alors...

— Alors? dit Aïxa en tressaillant.

— Je vous suivrai sur la terre étrangère; le pays où vous vivrez sera ma patrie, et votre sort sera le mien.

Aïxa, attendrie, lui tendit la main.

— En attendant, poursuivit Fernand, vous ne vous exposerez pas sans moi aux dangers de la traversée; je pars demain avec vous.

—Non, Fernand, dit Aïxa en baissant les yeux, cela ne se peut pas.

— Qui m'en empêcherait? Duchesse de Santarem, aux jours de votre prospérité, vous m'avez donné votre amour; vous n'avez plus le droit de le retirer quand vous êtes proscrite et malheureuse, car votre malheur m'appartient, et je le réclame ainsi que votre amour, ainsi que vous-même. Oui, continua-t-il avec chaleur, vous ne pouvez refuser ma main, vous devez l'accepter!

— Je ne puis cependant pas.

Fernand la regarda avec désespoir.

— Pas encore, se hâta d'ajouter Aïxa.

— Et pourquoi?

— Parce que... pour ce mariage, dit-elle avec quelque hésitation, il faut obtenir un autre consentement que le mien.

— Celui de votre père?

— Non, il le donnera.

— Vous lui en avez donc parlé?

— Oui, dit la jeune fille en rougissant, à lui, à lui seul! Mais il est un autre aveu aussi nécessaire, aussi sacré que le sien.

— Et lequel?

— Celui de Carmen, votre fiancée.

— Elle s'est consacrée à Dieu, elle a renoncé au monde, elle m'a dégagé de ma foi.

— Mais elle ne m'a pas dégagée de ma foi, moi! s'écria Aïxa, moi je suis sa sœur et son amie. Elle ne m'a pas donné le droit de lui enlever celui qui fut son fiancé, celui qu'elle a aimé; et tant qu'elle n'aura pas elle-même permis et approuvé cette union, je la regarderai comme une trahison envers don Juan d'Aguilar et sa fille.

Elle tendit la main au jeune homme, qui semblait consterné.

— Vous devez me comprendre, Fernand.

— Oui, oui, répondit celui-ci en baissant la tête.

— Eh bien, au lieu de quitter l'Espagne et de me suivre, ce que je vous défends, vous partirez demain pour Pampelune; vous irez au couvent des Annonciades, trouver Carmen, dont l'année de noviciat doit être près d'expirer, et vous lui direz... toute la vérité.

— Je lui dirai donc que je vous aime et que vous me l'avez permis.

— Non... c'est elle au contraire, qui vous en donnera la permission.

— Et si elle me l'accorde...

— Vous viendrez me demander ma réponse... à moi.

— Où cela?

— Sur la terre étrangère, où je vous attendrai.

A cet espoir, à ces doux rêves d'avenir qui leur faisaient oublier le présent, les deux amants sentirent leur courage renaître. Eux seuls échappaient à l'exil; ce n'était plus être banni que de l'être ensemble... C'était le temps seul de la séparation qui désolait Fernand. Les journées allaient lui paraître si longues!

— Hâtez donc le départ, lui dit-elle, pour hâter le retour!

Fernand, éperdu, la pressa contre son cœur.

— Partez, lui dit-elle; obéissez à votre devoir, et moi au mien. Encore quelques jours d'absence, et puis réunis pour toujours!

Le délai fatal était expiré; l'édit allait être exécuté. Le quatrième jour, de grand matin, toutes les cloches

des églises sonnaient à pleine volée, l'encens fumait dans les temples chrétiens; l'archevêque de Valence, revêtu de ses plus riches habits pontificaux, entonnait dans la cathédrale un *Te Deum* solennel, et rendait grâce au ciel de la richesse, de la population et de la prospérité de l'Espagne, détruites par ses soins.

En ce moment s'accomplissait cet acte immense, impolitique, cruel, qui causa dans toute l'Europe un frémissement d'horreur ; cet acte que Richelieu lui-même appelle « le plus hardi et le plus barbare conseil dont l'histoire de tous les siècles précédents fasse mention *. »

On voyait arriver des familles entières, de longues files de femmes, de vieillards et d'enfants, abandonnant leurs richesses et leurs foyers; tous, les yeux pleins de larmes et le désespoir dans le cœur, saluaient d'un dernier adieu le beau ciel et les champs de Valence, où ils étaient nés, où ils avaient espéré mourir. Bientôt une foule immense et compacte s'entassa sur le rivage. Plus de cent cinquante mille Maures venant du royaume de Valence étaient rassemblés seulement sur ce point; à droite et à gauche du rivage, les régiments de Castille étaient sous les armes, et une nombreuse artillerie, à laquelle aurait répondu celle des vaisseaux, était prête à foudroyer cette foule inoffensive, au premier mouvement de résistance ou au premier cri de révolte. On n'entendit rien que des pleurs et les sanglots des mères qui pressaient leurs enfants contre leur sein.

Un historien espagnol contemporain fait un portrait sublime de la jeunesse et de la beauté des femmes

* Mémoires du cardinal de Richelieu, t. X, page 231.

maures, se réjouissant, dans l'excès de leur fanatisme, des mauvais traitements auxquels elles étaient en proie. De farouches soldats les arrachaient du rivage et les poussaient vers les embarcations, qui presque toutes étaient des bâtiments de guerre et non de transport, et mal disposées pour cet usage; des vieillards, des femmes et des enfants étaient entassés par milliers dans l'entre-pont des vaisseaux, au risque d'être suffoqués par le manque d'air. Toute réclamation était repoussée, toute plainte était punie. Le frère ou le mari qui osait défendre les siens ou menacer un soldat était sur-le-champ jeté à la mer. Cependant, et pour l'honneur du nom espagnol, hâtons-nous de dire que bien des cœurs généreux désavouèrent et flétrirent ces cruautés, que jusqu'au dernier moment les barons de Valence prodiguèrent leurs consolations et leurs soins à leurs vassaux persécutés. L'édit leur abandonnait une partie des biens de ces malheureux; loin d'user de ce droit barbare, ils permirent aux Maures, non-seulement d'emporter avec eux leurs trésors, mais tous les effets qu'ils pourraient convertir en argent, et de transporter à bord des bâtiments équipés par eux leurs meubles les plus précieux et leurs manufactures. Non contents de cet acte de bonté, ou plutôt de justice, presque tous les barons accompagnèrent leurs infortunés vassaux jusqu'au rivage *. On se doute bien que Fernand était à leur tête.

Aïxa cependant guidait les pas de son père, qui s'appuyait sur elle, et ses regards bienveillants, sa voix consolante, ranimaient le courage de ses jeunes

* Watson, t. II, liv. III, page 231.

compagnes et de ses serviteurs. Arrivés au rivage, où le capitaine Giampietri et son équipage les attendaient, ils regardèrent autour d'eux et furent surpris de ne pas voir Yézid.

— Mon fils!... mon fils!... dit le vieillard, où est-il?

Pedralvi s'avança et lui dit à demi-voix :

— Ne le demandez pas, maître, ces chrétiens pourraient vous entendre.

Puis, faisant quelques pas en avant et se trouvant seul avec le vieillard et Aïxa, il leur dit :

— Cette nuit, Yézid a reçu un message de la sierra de l'Albaracin. Tous les Maures de la montagne y sont rassemblés. Ils n'ont pas voulu fuir, ils restent; ils prétendent que, retranchés dans ces défilés et ces rochers, ils peuvent défier leurs persécuteurs et venger leurs frères; ils ont écrit à Yézid : Nous sommes vingt mille, mais il nous faut un chef. Nous t'attendons!

— Il est parti! dit le vieillard en tressaillant.

— Il a bien fait, mon père! s'écria Aïxa; que Dieu le guide et le protége!

— Je voulais l'accompagner, continua Pedralvi; mais il m'a fait promettre que je vous conduirais jusqu'en Afrique, vous, mon maître, la senora Aïxa et Juanita, et puis après je reviendrai.

— Toi?

— Oui, dès que vous serez en sûreté, je reviendrai près d'Yézid pour me battre à ses côtés, et qui sait? pour le sauver, peut-être!

D'Albérique et Aïxa pressèrent dans leurs mains celle du fidèle serviteur, puis le vieillard essuyant une larme, la dernière qu'il devait verser sur le sol d'Espagne, il leva les yeux au ciel et s'écria :

— Que la volonté d'Allah soit faite!

— Allah! allah! répétèrent ses serviteurs en s'élan-
avec lui sur le vaisseau, qui, à l'instant même, déploya ses voiles.

Debout sur le pont du navire et agitant son écharpe légère, Aïxa tant qu'elle put l'apercevoir, salua de loin Fernand d'Albayda, qui, immobile sur le rivage, contemplait, les yeux pleins de larmes, le vaisseau qui emportait son bonheur. Longtemps le lourd bâtiment resta en vue, puis, peu à peu, on le vit blanchir, décroître et disparaître.

Toute l'escadre s'était mise en mouvement. Ce rivage tout à l'heure si peuplé, si animé, était maintenant désert et aride... Triste coup d'œil! sinistre emblème! image de l'avenir de l'Espagne!

Pour obéir aux volontés de sa bien-aimée, Fernand quitta le jour même Valence afin de se rendre à Pampelune; mais arrivé à Cuença, au moment où il se disposait à franchir l'Albaracin, il fut rejoint par un courrier venant de Madrid et porteur pour lui de dépêches du roi et du ministre.

Que devint-il en les lisant!

On lui donnait le commandement de trois régiments destinés à réduire les Maures qui, sous les ordres de Yézid, venaient de se révolter dans la sierra de l'Albaracin.

La compagnie de Jésus.

Le roi, après avoir reçu à Valladolid la visite des barons de Valence, était revenu à Madrid avec Pi-

quillo, dont il ne pouvait plus se passer. Chaque jour le crédit du jeune confesseur s'augmentait par un double motif. Le premier, c'est qu'il ne parlait presque jamais au roi d'affaires politiques, et le second, c'est que le roi pouvait toute la journée lui parler d'Aïxa.

Un grand changement s'était opéré dans Piquillo; jusqu'alors sans ambition, il en avait une maintenant, c'était de réparer les désastres du fatal édit qu'il n'avait pu empêcher. Il comprenait que le retour de ses frères dépendrait de son crédit et de sa puissance; c'était donc pour eux et non pour lui qu'il fallait en acquérir.

Rendre à son roi le repos, à l'Espagne sa prospérité, aux Maures leur patrie, telle fut désormais l'unique pensée de sa vie. Jamais ambitieux ne conçut un plus noble et plus généreux complot.

Quant au roi, il ne rêvait qu'à la seule Aïxa. Il était persuadé qu'elle ne quitterait point l'Espagne; il venait d'accorder aux principales familles maures la permission de rester dans le royaume, et nul doute que la famille d'Albérique ne profitât la première de ce privilége. Ce qui inquiétait seulement Philippe, c'était le moyen de rappeler de Valence la duchesse de Santarem et de la faire revenir à Madrid ; c'était, pendant le retour de Valladolid à Buen-Retiro, la seule question dont se préoccupât le roi. Il avait voulu que Piquillo montât près de lui dans sa voiture de voyage, et chacun d'eux, plongé dans ses réflexions, gardait depuis longtemps un profond silence, lorsque le roi, sortant de sa rêverie, demanda brusquement à son confesseur :

—Croyez-vous, mon père, qu'Aïxa aime quelqu'un?

Piquillo, étonné, leva la tête et répondit vivement:

— Non, sire, personne!

— On m'a cependant assuré le contraire.

— On a trompé Votre Majesté.

— Ah! dit le roi avec un sentiment de satisfaction, vous croyez qu'on m'a trompé? On m'avait parlé de Fernand d'Albayda.

— C'est une indigne fausseté! s'écria Alliaga avec conviction; et cependant, à ce nom, à cette idée qui jamais ne lui était venue, il se sentit saisi d'un froid mortel.

— Vous en êtes bien sûr, mon père?

— Oui, sire; le prétendu amour ressemble au prétendu mariage dont on a parlé à Votre Majesté; je l'atteste et je le prouverai.

— Comment cela?

— Par un seul mot : c'est qu'Aïxa, ma sœur, qui me dit tout, qui me confie ses plus secrètes pensées, qui m'a avoué même l'amour de Votre Majesté et le dessein où elle était d'attenter à ses jours, Aïxa ne m'a jamais parlé de don Fernand d'Albayda, à moi, son frère!

— C'est juste, c'est une preuve. Et cependant, le jour où je la pressais de céder à mes désirs, elle n'a pas nié, elle m'a presque avoué, à moi, le roi, qu'elle avait au fond du cœur un sentiment, une affection cachée.

— En vérité! s'écria Piquillo en pâlissant; c'est qu'alors elle espérait par ce mensonge se soustraire aux vœux de Votre Majesté, car pour elle l'honneur est le premier des biens; elle l'estime plus que la vie et le place au-dessus de tout, au-dessus même de l'amour d'un roi.

— C'est vrai! c'est vrai! dit le monarque avec joie, je n'avais jamais pensé à ce que vous me dites là, mon père.

Il serra affectueusement les mains de son compagnon de voyage et se replongea dans ses réflexions, qui, cette fois, devaient être d'une nature agréable, à en juger par la physionomie gracieuse du monarque.

Celle de Piquillo, au contraire, s'était rembrunie et assombrie. Ce qu'il avait attesté tout à l'heure être une insigne fausseté ne lui paraissait plus aussi impossible. Cependant le silence d'Aïxa eût été, selon lui, une telle trahison, qu'il ne pouvait y croire, et décidément il n'ajoutait aucune confiance à cette idée.

Il se le disait, il se le répétait, et maigré lui son cœur battait avec violence, sa tête était en feu, et la vive affection qu'il avait portée jusqu'alors à don Fernand venait tout à coup, et sans qu'il s'en aperçût, de se changer en indifférence, pour ne pas dire plus.

Un brusque mouvement du roi le tira encore une fois de sa rêverie.

— Mon père, est-il permis à un chrétien d'épouser une Maure?

— Cela vaut mieux que de la déshonorer! répondit brusquement Alliaga.

— Ce n'est pas là, mon père, ce que je vous demande; croyez-vous qu'on puisse par des bonnes œuvres ou par des dons pieux racheter un pareil péché, ou bien y a-t-il, *ipso facto*, comme disait le frère Gaspard de Cordova, damnation éternelle, sans rémission... le croyez-vous?

— Non, sire, je ne le crois pas.

— Est-il possible! s'écria le roi avec joie, Dieu n'en serait pas offensé?

— Les hommes le seraient sans doute, répondit Alliaga, mais non pas Dieu.

— Dieu pardonnerait! dit le roi, tout tremblant d'émotion.

— Je vous l'atteste, sire.

— Et si celui qui veut épouser une Maure... était un roi?

— Il n'y aurait aucune différence.

— En vérité!

— Ce serait exactement la même chose aux yeux du ciel.

— Ainsi, vous ne craindriez pas, mon père, de me donner l'absolution d'un pareil péché?

— A l'instant même.

— Et vous en prendriez sur vous toute la responsabilité?

— Sans hésiter! Aux yeux de Dieu, sire, de Dieu seulement!

— C'est là l'important.

— Mais pour ce qui regarde vos sujets, je ne répondrais de rien.

— Cependant, dit le roi, si par cette union une hérétique devenait chrétienne, si elle était baptisée! ce serait là le triomphe de la foi; ce serait une âme sauvée, et Rome elle-même, au lieu de blâme, me devrait des louanges.

— Mais la personne dont vous parlez consentirait-elle, même pour une couronne, à changer de croyance?

— Ce serait à vous, alors, mon père, de la décider.

— A moi, sire?

— Qui pourrait y parvenir si ce n'est vous, Alliaga, dont l'influence et le zèle...

— Jamais! sire, jamais! s'écria Piquillo avec un sentiment de colère qu'il ne pouvait maîtriser.

— Et pourquoi?

— Pourquoi, sire? parce qu'on m'accuserait d'avoir employé à mon élévation et à celle de ma sœur la position que j'occupe près de Votre Majesté et la confiance dont elle m'honore.

— Vains scrupules! dit le roi; nous y reviendrons; nous en parlerons plus tard.

Le roi se remit de nouveau à rêver, et son compagnon en fit autant. Honteux du mouvement de dépit qu'il avait éprouvé d'abord, il chercha avec force et courage à éloigner les idées qui malgré lui revenaient toujours l'assaillir, et lorsque enfin il y fut parvenu, lorsque, maître de son trouble, il lui fut possible d'envisager avec sang-froid l'étrange et inconcevable proposition qu'on venait de lui faire, il commença à comprendre que jamais la fortune ne lui offrirait pour d'Albérique et les siens d'occasion plus honorable et plus belle d'exécuter ses desseins. Ces Maures qu'on voulait abattre se relevaient plus glorieux que jamais. C'était assurer non-seulement leur retour, mais une alliance éternelle entre la race des vainqueurs et celle des vaincus, et ce caprice inouï de l'amour pouvait être justifié jusqu'à un certain point par les raisonnements d'une saine et généreuse politique.

Restait à savoir si la duchesse de Santarem approuverait un pareil projet; mais si pour sauver son père et ses frères, elle n'avait point reculé devant le sacrifice de son honneur et de ses jours, pouvait-elle refuser leur salut qu'on lui offrait de nouveau, non pas cette fois au prix de l'infamie, mais au prix d'un trône? Quels que fussent ses sentiments secrets, elle

ne devait pas hésiter, et quant à Piquillo, tout en sentant gronder encore au fond de son cœur un reste de colère contre ce mariage, il lui semblait qu'il serait moins malheureux de voir Aïxa reine malgré elle, que marquise d'Albayda de son plein gré.

Le roi et son confesseur étaient encore préoccupés de ces idées, quand le carrosse royal entra à Madrid et s'arrêta sous le vestibule du palais de Buen-Retiro.

Dès le lendemain, le duc de Lerma, inquiet d'un si prompt retour, se hâta d'accourir. Le roi s'était renfermé et écrivait... à qui?... à Aïxa sans doute, et dans le salon qui précédait le cabinet de Sa Majesté, salon particulier où personne ne pénétrait, le ministre aperçut un homme assis et plongé dans une profonde rêverie.

— C'était Piquillo.

Celui-ci, au bruit de la porte qui s'ouvrait, leva la tête et vit devant lui le cardinal-duc : c'était ainsi que le ministre se faisait alors appeler.

— Eh bien, seigneur Alliaga, lui dit-il avec un sourire dédaigneux, comprenez-vous maintenant qu'il eût mieux valu pour vous rester dans nos rangs et nous demeurer fidèle? Vous vouliez empêcher cet édit et il a été obtenu, signé et publié. Vous vouliez le faire révoquer, et il a été exécuté, sans bruit, sans révolte, sans la moindre résistance. En voici la nouvelle que je reçois à l'instant. L'archevêque de Valence et le vice roi Cazarera, mon neveu, m'envoient à ce sujet des détails dont je m'empresse de faire part à Sa Majesté.

—Monseigneur, répondit froidement Alliaga, Votre Eminence l'emporte, mais si un pareil triomphe restait

impuni, il n'y aurait plus de justice sur la terre, et grâce au ciel il y en a une.

— Que voulez-vous dire? s'écria le cardinal avec hauteur.

— Que j'ai confiance en ses décrets et que je les attends. Heureux si je puis en être l'organe ou l'instrument!

— Vous! répondit le duc en le regardant avec mépris; vous, me renverser, frère Alliaga! Songez donc que même en tombant je vous écraserais dans ma chute.

— Et moi, monseigneur, même à cette condition-là, j'accepte.

Le roi sortit en ce moment même de son cabinet.

A la vue d'Alliaga, il courut à lui d'un air ouvert et joyeux; mais apercevant le cardinal-duc, il s'arrêta, et sa figure devint sombre et sévère.

Il s'assit, Piquillo resta debout, et le duc, sans attendre l'invitation du roi, prit un fauteuil et resta couvert.

Sa nouvelle dignité lui donnait ce privilége.

Le roi fit un geste de surprise puis se remit et dit froidement :

— C'est juste, monsieur le cardinal, Votre Eminence est dans son droit.

Puis se retournant vers Piquillo d'un air gracieux :

— Asseyez-vous, mon frère, lui dit-il.

— Je viens, sire, dit gravement le ministre, rendre compte à Votre Majesté de l'exécution de ses ordres. Le royaume entier bénit son souverain, et de tous les côtés éclatent des transports d'amour et de reconnaissance.

Le roi pâlit, et interrompant le ministre, lui dit brusquement :

— Bien, bien, j'ai reçu à Valladolid les plaintes des barons de Valence, ils m'ont parlé de leur désespoir et de leur ruine.

— Les plaintes de quelques séditieux n'empêchent point l'ordre et la paix de régner sur tous les points du royaume.

— Je viens d'apprendre, dit froidement Piquillo, que toutes les montagnes de l'Albaracin et les campagnes environnantes sont déjà soulevées et que trente mille Maures viennent de prendre les armes.

— En vérité! dit le roi; et vous l'ignoriez, monsieur le cardinal?

— Je le savais, sire.

— Et vous ne m'en parliez pas!

— Pour ne point inquiéter Votre Majesté; Augustin de Mexia, l'ancien gouverneur d'Anvers, actuellement à Valence, marche contre eux avec toutes les forces que nous avions rassemblées; il a sous ses ordres deux chefs expérimentés : Alvar de Gusman et don Fernand d'Albayda.

— Fernand! s'écria Piquillo avec surprise.

— Il doit aujourd'hui même, d'après mes ordres, sortir de Cuença pour se diriger vers les montagnes, et bientôt les rebelles seront dissipés ou exterminés. L'important était que les ordres de Votre Majesté, que l'édit signé par elle reçût sa pleine et entière exécution. Mon frère Sandoval, le grand inquisiteur, a quitté Madrid dès hier, avant l'arrivée de Sa Majesté. Il parcourt les deux Castilles, l'Estramadure, Murcie et Grenade, et bientôt il n'y aura plus un seul Maure en Espagne. Quant à ceux de Valence, ils voguent en ce moment vers Tanger et Oran, car je puis vous annoncer avec satisfaction que tous ont été embarqués.

— Tous? dit le roi.

— Oui, sire.

— Excepté les familles à qui nous avons donné l'autorisation de demeurer en Espagne?

— Pardon, sire, dit le ministre en regardant Piquillo. J'ignore qui avait pu donner au roi un semblable conseil. Ce ne pouvait être qu'un ennemi de sa gloire. C'était détruire en partie son pieux ouvrage et de plus exposer la majesté royale au mépris des infidèles.

— Qu'est-ce à dire?

— Qu'ils ont tous dédaigné et repoussé votre clémence. Aucun d'eux n'a voulu séparer son sort de celui de ses frères.

Piquillo poussa un cri de surprise et d'admiration.

— Et Albérique? s'écria le roi.

— Il est parti, sire.

— Et la duchesse de Santarem, sa fille?

— Partie avec lui.

Le roi resta anéanti. Puis jetant sur son ministre un regard de colère :

— Vous allez expédier à l'instant, à l'instant même à Valence, un courrier qui voyagera jour et nuit, et qui portera au vice-roi, au marquis de Gazarre, votre neveu, l'ordre de faire partir le meilleur voilier de notre flotte. Il rejoindra, il ramènera sur-le-champ la duchesse de Santarem. Si avant huit jours elle n'est pas de retour en Espagne, le marquis votre neveu n'est plus vice-roi de Valence.

— Mais, sire...

— Vous le ferez arrêter et conduire ici, à Madrid, où il aura à rendre compte de sa conduite.

— Il faut cependant, s'écria le duc avec colère et

en regardant le jeune confesseur, il faut que j'apprenne ici aux serviteurs de Votre Majesté...

— A obéir au roi, répondit respectueusement Alliaga; c'est ce que je ferai toujours, et c'est ce que fera Votre Eminence ?

— Frère Luis a raison, reprit le roi, enchanté de voir humilier son ministre; qu'il soit fait ainsi que je l'ai dit. Vous l'entendez, monsieur le cardinal.

Le roi sortit avec Piquillo, et laissa le duc stupéfait de cette énergie inaccoutumée. Sa Majesté ne l'avait jamais, il est vrai, que quand il s'agissait d'Aïxa.

— Le frère Luis Alliaga aurait-il raison? se dit le ministre avec un peu de crainte.

Dans le doute, il se hâta d'obéir.

Un courrier expédié par lui partit à l'instant pour Valence, et il se rendit le soir au palais pour apprendre au roi que ses ordres étaient exécutés.

Le roi ne le reçut pas.

Le lendemain il se présenta de nouveau; le roi était avec son confesseur et ne recevait personne. Le surlendemain, le frère Luis Alliaga partit pour une mission secrète, dont le roi ne jugea même pas à propos de prévenir son ministre. Dans la journée Escobar et le père Jérôme se rendirent chez le duc d'Uzède, et le duc d'Uzède passa la soirée entière au palais, sans que le cardinal-duc eût été appelé.

Pour le coup, le ministre commença à s'effrayer, et d'autres causes encore ajoutaient à ses inquiétudes.

Depuis l'édit qui bannissait les Maures du royaume, les calomnies contre le duc de Lerma avaient redoublé avec une nouvelle force. Il était prouvé maintenant, disait-on, que c'était pour arriver à ce but que le cardinal-duc et Sandoval s'étaient défaits de la reine;

elle seule s'opposait à leurs desseins; sa mort leur était nécessaire, et ils n'avaient point reculé devant ce crime.

Mille détails, amplifiés par la rumeur publique, venaient à l'appui de ces calomnies, elles étaient passées à l'état de chose jugée et de faits constants. On les regardait comme tels dans les haute classes; mais chacun s'abstenait, par égard pour le ministre ou par prudence pour soi, d'en parler hautement.

Parmi le peuple on avait moins de politesse ou de réserve : on désignait partout le duc et, ce qui était plus hardi encore, le grand inquisiteur lui-même, comme les assassins de la reine. A Burgos et à Oviedo on avait, dans le désordre d'une fête publique, brûlé deux mannequins de paille représentant le duc de Lerma et Sandoval. La dignité de cardinal que la cour de Rome venait d'accorder au ministre n'avait apaisé, ni ces bruits calomnieux, ni l'indignation publique.

A Tolède même, dont Sandoval était archevêque, les soins du corrégidor, des alguazils et des familiers du saint-office ne pouvaient empêcher la circulation de libelles et de peintures infâmes. L'une, entre autres, représentait le duc de Lerma avec un chapeau noir à larges rebords, à genoux et la tête baissée au pied d'une estrade où était étendue la reine avec un poignard dans le sein. Les gouttes de sang qui s'échappaient de sa blessure tombaient sur le chapeau du ministre, qu'elles finissaient par rougir entièrement et dont elles faisaient un chapeau de cardinal.

Il était évident pour le duc que toutes ces calomnies, répandues d'abord en secret et avec adresse par le père Jérôme, Escobar et les révérends pères de la

compagnie de Jésus circulaient maintenant d'elles-mêmes et grandissaient à vue d'œil.

Elles étaient parvenues jusqu'à Rome.

Le pape Paul en avait eu connaissance; il se repentait presque de la nomination qu'il venait de faire, et les cardinaux s'indignaient du nouveau collègue qu'on leur avait donné. Il était impossible, le duc le sentait bien, que ces bruits ne fussent pas arrivés jusqu'à l'oreille du roi. Il n'avait sans doute pas osé en parler à son ministre; mais de là venait la froideur qu'ils lui témoignait depuis plusieurs mois.

Comment provoquer une explication que le roi semblait éviter et dans laquelle le cardinal-duc n'aurait pu apporter d'autres preuves de son innocence que ses protestations et ses serments personnels? A la vérité, dans les circonstance présentes, le roi ne pouvait pas même quand il le voudrait, renverser son ministre lorsque celui-ci n'était que trop bien défendu par la cour de Rome, par le coup audacieux qu'il venait de frapper, et par la complication même des affaires politiques, dont lui seul avait le maniement, le secret et la responsabilité.

Le cardinal-duc était donc devenu nécessaire, indispensable; le royaume, c'était lui.

Mais il n'avait plus, il le sentait bien l'affection et la faveur du maître, et n'ayant jamais joui de la faveur populaire, et s'étant arrangé pour s'en passer, il prévoyait que plus tard, lorsque les affaires qu'il avait embrouillées commenceraient à s'éclaircir, lorsque reviendraient la paix et la tranquillité, enfin on n'aurait plus besoin de lui, ce Piquillo, d'abord méprisé, pourrait devenir un adversaire d'autant plus redoutable qu'il possédait déjà la confiance du souverain. Ennemi

aussi implacable qu'il avait été ami utile, il n'y avait plus à espérer de le regagner. Il ne s'était pas encore réconcilié avec le père Jérôme, il est vrai, mais il devait nécessairement le faire, et appuyé par les révérends pères de la foi, dont le crédit secret était immense, il pouvait former avec le duc d'Uzède une ligue qui finirait par détruire l'ancien favori dans l'esprit du roi.

Cela commençait déjà.

Le cardinal-duc se disait donc qu'il fallait d'abord attaquer ses ennemis séparément, l'un après l'autre, et avant qu'ils eussent le temps de se rallier et de se réunir.

Sandoval n'était point à Madrid. Il lui rendit compte, par écrit, de la situation, l'engagea à hâter son retour, et comme l'expulsion des Maures l'avait mis en goût pour les coups d'Etat, il résolut d'en frapper un second, l'expulsion des jésuites. C'était depuis longtemps son rêve, et le moment paraissait venu de le réaliser.

Trop adroit cependant, pour présenter au roi et lui faire approuver de force une ordonnance qu'après tout il pouvait refuser de signer (et il était certain qu'Uzède et Piquillo lui donneraient ce conseil), le ministre voulut combattre les jésuites, ses ennemis, par leurs propres armes; il résolut de prendre un détour pour aller plus vite, et le chemin de traverse pour arriver plus droit à son but.

Il était plongé dans ses réflexions, quand le duc d'Uzède, son fils, entra dans son cabinet, et lui demanda, avec un air plein d'intérêt, la cause de sa rêverie.

Le ministre leva sur lui le regard le plus affectueux et le plus paternel.

— Mon fils, mon fils bien-aimé, lui dit-il; voici un grand chagrin qui m'arrive.

— Et lequel, monseigneur?

— J'ai besoin des conseils d'un ami, d'un ami judicieux, ferme et éclairé... Voilà ce que je me disais; et le ciel m'a exaucé, puisqu'il vous envoie à moi.

— Parlez, monseigneur.

— Depuis quelques jours vous voyez le roi?

— Tous les soirs.

— Il vous a rendu son ancienne faveur?

— C'est vrai.

— Et j'en suis enchanté. Vous m'aiderez à déjouer des complots qui se trament contre moi.

— Ce n'est pas possible, monseigneur!

— Cela est! On veut me ravir non-seulement le pouvoir, mais l'amitié de mon souverain.

— Ah! s'écria le duc d'Uzède avec chaleur, ce serait indigne!

— Ce qui l'est bien plus, dit le ministre d'un air sombre, c'est que ceux qui cherchent à me renverser me doivent tout.

— C'est infâme! dit le duc d'Uzède; infâme! je ne connais pas d'autre expression.

— Bien plus, ils sont admis dans mon intimité, ils sont comblés de mes bienfaits, ajouta le cardinal en serrant la main de son fils, qu'il sentit tressaillir. Et pour tout vous dire, ils me sont alliés par les nœuds du sang : ils sont de ma propre famille!

Le duc d'Uzède pâlit, et cherchant vainement à cacher son trouble, il balbutia ces mots :

— Ce n'est pas! ce ne peut pas être! Votre Eminence ne peut croire à de pareilles accusations.

— Elles me sont prouvées. Celui qui conspire con-

tre moi est le marquis de Cazarera, votre cousin, mon neveu.

— Et lui aussi! se dit le duc d'Uzède avec surprise et en même temps avec joie, car il avait ainsi la preuve qu'il n'était pas même soupçonné, et que son père avait si peu de défiance qu'il venait lui raconter ses chagrins et lui demander conseil.

Il se hâta donc de se remettre; et laissant tomber ses deux bras d'un air de profonde douleur:

— Votre propre neveu, dit-il, que vous aviez accablé de vos bontés, que vous avez nommé vice-roi de Valence! lui notre plus proche parent!

— Eh! voilà justement ce qui m'arrête et me rend si malheureux, s'écria le cardinal. Je voulais d'abord lui pardonner, assoupir cette affaire, n'en parler à personne; mais cependant l'intérêt de l'Etat, mon devoir, ma sûreté personnelle, m'ordonnent de sévir. Qu'en pensez-vous, mon fils?

— Je pense, s'écria vivement le duc, qui du reste détestait cordialement son cousin, je pense que Votre Eminence ne peut être trop sévère. Conspirer contre le ministre qui gouverne l'Etat est un crime d'Etat.

— Votre avis, mon fils, serait donc d'agir en ce sens?

— Oui, mon père.

— Mais pour de pareils crimes, il y va de la tête.

— La justice avant tout! s'écria le duc d'Uzède, qu'entraînait la fatalité, ou qui voulait par cet excès de rigueur éloigner l'apparence même d'un soupçon.

— Je vous remercie de votre avis, mon fils, répondit froidement le cardinal. Je prononcerai l'arrêt que vous avez dicté vous-même, et le coupable n'en accusera pas la sévérité, car ce coupable, c'est vous!...

— Moi! balbutia le duc d'Uzède terrifié.

— Oui, monsieur, répéta le cardinal d'un air terrible, vous-même, et si, d'après votre avis, la trahison d'un neveu mérite la mort, que mérite donc la trahison d'un fils?

Il lui détailla alors tous les complots tramés entre lui, Jérôme, Escobar et la comtesse d'Altamira, et les bruits infâmes répandus par eux à ce dessein. Le but de toutes ces manœuvres était le renversement, l'exil et peut-être la mise en jugement du premier ministre.

— Suis-je bien informé, monsieur, continua le cardinal, et qu'avez-vous à répondre?

Le duc n'avait ni assez d'esprit ni assez d'audace pour se tirer d'un si mauvais pas; il ne répondit rien et se jeta aux genoux du ministre en s'écriant :

— Grâce! mon père!

— Vous n'avez plus le droit d'invoquer ce nom. Il n'y a ici que le ministre prêt à vous condamner ou à vous laisser vivre, selon les services que vous pourrez lui rendre.

— Parlez, monseigneur, je n'hésiterai pas.

— C'est ce que nous verrons. Il y a aujourd'hui conseil, vous m'y suivrez, et d'après la manière dont vous vous y conduirez, je déciderai le châtiment ou le pardon.

— Qu'exigez-vous de moi?

— Vous le saurez... Venez.

Le cardinal emmena son fils à l'audience de Castille, où de graves intérêts se discutèrent, où d'importantes résolutions furent prises et où le secret le plus profond fut expressément recommandé à tous les membres du conseil.

Mais les révérends pères de la compagnie de Jésus avaient probablement des amis partout, car, dès le lendemain, Escobar était chez la comtesse Altamira, qui ne put se défendre à sa vue d'un léger trouble.

— Savez-vous ce qui se dit, comtesse?

— Non vraiment.

— On prétend que l'expulsion des jésuites a été discutée et décidée hier dans le conseil.

— Je l'ignorais.

— Ce n'est pas possible; le duc d'Uzède y assistait...

— Depuis quelques jours je vois à peine le duc.

— Il a passé hier la soirée avec vous.

— Oui... c'était mon jour de réception et il y avait tant de monde...

— Il n'y avait personne... vous étiez seule!

— Suis-je donc environnée d'espions? dit la comtesse avec dépit, et ne suis-je plus libre de mes actions?

— Ce n'est pas cela que je veux dire, répliqua Escobar d'une voix patelline, mais seulement je voulais vous prier...

— Ou plutôt me commander, s'écria la comtesse avec hauteur, car votre seul but est de me maîtriser, de vous rendre l'arbitre de mes moindres volontés, et de m'inposer les vôtres, croyez-vous donc que je ne m'en sois pas aperçue?

— En vérité, comtesse, je ne vous reconnais plus...

— Et moi, mes pères, je vous connais, et depuis longtemps! Dans nos plus intimes alliances, vous n'avez eu qu'une seule pensée... vos intérêts, et vous avez toujours fait bon marché des nôtres... Trouvez bon que je suive votre exemple, je n'en connais pas de meilleur.

— Qu'est-ce à dire, madame la comtesse?

— Que vos maximes à vous sont : Dieu pour tous et chacun pour soi! maxime que j'adopterai désormais. Je n'en veux pas d'autres. J'ignore ce qui se passe et ne veux point le savoir. Quoi qu'il puisse arriver, je n'entends ni me compromettre ni me mêler désormais de rien, persuadée qu'avec votre adresse et votre esprit ordinaires vous sortirez victorieux de tous les mauvais pas; je resterai neutre, mon père, et tout ce que peut me permettre le souvenir de notre ancienne amitié, c'est de faire des vœux pour vous.

Elle accompagna ces derniers mots d'une profonde révérence, et se retira.

— Ouais! dit le bon père, nos amis nous abandonnent, nos alliés se retirent de la congrégation. L'édifice est-il donc déjà si ébranlé que l'on craigne d'être enseveli sous ses ruines? Voyons cela.

Il se rendit chez le duc d'Uzède, qui eut d'abord l'envie, non pas de soutenir le combat, mais de s'y soustraire en défendant sa porte. Puis il réfléchit qu'une explication était inévitable, et que tôt ou tard elle aurait toujours lieu; autant la subir sur-le-champ. Il accueillit donc Escobar d'un air empressé et affectueux.

— Vous voilà, mon bon père! s'écria-t-il, il me tardait de vous voir!

— On dit, monsieur le duc, que de sinistres événements se préparent!

— Ah!...vous les connaissez déjà?

— Oui, l'on s'est occupé de nous hier... au conseil.

— Voilà justement, dit Uzède avec embarras, ce dont je voulais que vous fussiez prévenu.

— Vous vous êtes peu hâté, monseigneur, car nous étions déjà instruits.

— Que voulez-vous! mon père, dit d'Uzède déconcerté dès la première attaque... Que voulez-vous!... les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours assez vite. Eh bien oui, je ne peux vous cacher qu'hier dans le conseil... et au moment où l'on s'y attendait le moins, le cardinal-duc a allégué contre vous des choses si odieuses... des faits si absurdes... que j'en ai été indigné.

— Je le sais...

— Ah! vous le savez, mon père! s'écria le duc avec joie.

— Oui, votre indignation a été si forte que votre langue en est demeurée glacée, et que vous n'avez pu trouver un mot pour nous défendre.

— Je m'en serais bien gardé!... dit vivement Uzède, moi que l'on soupçonne déjà d'être votre ami et votre allié secret. Le ministre lui-même en est tellement persuadé, que ses yeux ne quittaient pas les miens... le moindre mot, le moindre geste en votre faveur, lui eût révélé notre intimité et aurait redoublé sa colère contre vous; c'était donc vous servir que de garder le silence.

— Je vous remercie, monsieur le duc, d'avoir eu la prudence et le courage de vous taire, dit Escobar avec son sourire bonhomme et narquois; mais quand on a été aux voix sur le rapport que le ministre proposait de faire à Sa Majesté...

— Je m'y suis opposé.

— Comment cela?

— C'était au scrutin secret, et j'ai déposé une boule noire dans l'urne.

— Personne ne vous a vu!

— C'est pour cela!... mais il y avait une boule noire... je vous l'atteste, on a dû vous le dire...

— Oui... une seule, et trois de nos amis, dans le nombre, prétendent chacun l'y avoir mise : vous êtes le quatrième...

— C'est moi, mon père, moi seul, je vous le jure!

— Je n'en doute point, monseigneur, dès que Votre Excellence l'atteste; mais quand le duc de Lerma vous a désigné à haute voix pour faire ce rapport...

— J'ai accepté, c'est vrai, dit le duc en pâlissant.

— Et même avec empressement, monseigneur.

— Je ne dis pas non. C'était nécessaire, indispensable.

— Pourquoi? continua le bon père d'une voix douce et en tenant fixé sur le duc son regard fin et pénétrant.

Pourquoi, pourquoi... balbutia d'Uzède avec embarras, parce que c'était le seul et dernier service qu'il me fût permis de vous rendre; j'ajouterai même que dans les circonstances actuelles c'en était un immense.

— En quoi, monseigneur?

— Mais, d'après la presque unanimité des avis, il était impossible que ce rapport n'eût pas lieu. Tout autre que moi en eût été chargé; plusieurs conseillers avaient même demandé à le faire, et s'il avait été confié à quelqu'un qui ne vous fût pas aussi dévoué que je le suis, quelqu'un qui fût véritablement et franchement votre ennemi, vous n'aviez plus d'espoir.

— Je comprends, dit Escobar : vous vous en êtes chargé dans notre intérêt.

— Certainement!

— Et pour le faire en notre faveur?

— Non pas; c'est impossible.

— Alors autant valait le laisser faire à quelqu'un qui fût franchement notre ennemi.

— Quelle différence! s'écria d'Uzède tout à fait déconcerté; en vérité, je ne conçois pas comment, vous, mon père, qui avez tant de tact et de finesse, vous ne voyiez pas l'avantage qu'il y a à avoir pour ennemi quelqu'un qui nous veut du bien, qui est disposé à adoucir, à atténuer les faits, à les présenter de manière à les rendre, sinon favorables, au moins hostiles, avec bienveillance et affection.

— Je comprends! je comprends! dit vivement Escobar : votre intention est de nous laisser faire ce rapport.

— Comment dit Uzède étonné.

— Nous nous en chargerons, le père Jérôme et moi; nous ne nous écarterons en rien de votre idée; ce sera un rapport éminemment hostile, qui engagera le roi à nous conserver.

— Je ne le puis! je ne le puis! s'écria d'Uzède; songez donc à ce qui en arriverait auprès du cardinal-duc.

— Ce serait nous sauver!

— Mais ce serait me perdre, moi! le ministre connaît nos intelligences secrètes et les projets formés pour le renverser; j'ignore qui a pu l'en instruire, mais il sait tout!

— Tout!... ce n'est pas possible, dit Escobar à demi-voix, il y a des choses qui se sont passées entre Dieu et nous seulement!... et il ne peut connaître ce qui a rapport à la reine.

— Grâce au ciel! dit d'Uzède en frissonnant; mais

ce qu'il sait constitue un crime d'Etat. C'est bien assez pour nous faire mettre en jugement, pour nous faire condamner.

— Vous, son fils! allons donc!

— Moi-même.

— Il reculerait devant une pareille idée, et personne au monde, pas même son plus grand ennemi, n'oserait lui donner un pareil conseil.

— On le lui a donné.

— Et qui donc a été assez cruel ou assez absurde?

— Moi-même.

— Vous, monseigneur! s'écria Escobar en le regardant d'un air qui semblait dire : Vous dépassez toutes mes prévisions et je ne croyais pas que vous enssiez pu aller jusque là.

— Eh oui! répondit d'Uzède avec impatience. Je croyais quand il m'a consulté sur de prétendus conspirateurs, qu'il s'agissait du vice-roi de Valence, du marquis de Cazarena, mon cousin, que je ne puis souffrir, et je l'ai conseillé en conscience, conseil qu'il a juré de suivre si je continuais de vous protéger et de m'entendre avec vous. Il y va donc de ma tête, et, s'il faut vous le dire, mon père, j'y tiens plus qu'à la vôtre.

— Et Votre Excellence a raison, reprit Escobar en s'inclinant. Par saint Jacques! elle est bien plus précieuse, elle a bien une autre valeur, et je n'ai plus rien à dire dès que c'est vous et la comtesse d'Altamira qui rompez les premiers notre alliance, dès que chacun de nous est dégagé de son amitié et de ses serments, et reste libre d'agir à sa manière.

— Eh! certainement, s'écria d'Uzède avec joie et d'un air affectueux; défendez-vous de votre mieux...

— Et pour le faire en notre faveur?

— Non pas; c'est impossible.

— Alors autant valait le laisser faire à quelqu'un qui fût franchement notre ennemi.

— Quelle différence! s'écria d'Uzède tout à fait déconcerté; en vérité, je ne conçois pas comment, vous, mon père, qui avez tant de tact et de finesse, vous ne voyiez pas l'avantage qu'il y a à avoir pour ennemi quelqu'un qui nous veut du bien, qui est disposé à adoucir, à atténuer les faits, à les présenter de manière à les rendre, sinon favorables, au moins hostiles, avec bienveillance et affection.

— Je comprends! je comprends! dit vivement Escobar : votre intention est de nous laisser faire ce rapport.

— Comment dit Uzède étonné.

— Nous nous en chargerons, le père Jérôme et moi; nous ne nous écarterons en rien de votre idée; ce sera un rapport éminemment hostile, qui engagera le roi à nous conserver.

— Je ne le puis! je ne le puis! s'écria d'Uzède; songez donc à ce qui en arriverait auprès du cardinal-duc.

— Ce serait nous sauver!

— Mais ce serait me perdre, moi! le ministre connaît nos intelligences secrètes et les projets formés pour le renverser; j'ignore qui a pu l'en instruire, mais il sait tout!

— Tout!... ce n'est pas possible, dit Escobar à demi-voix, il y a des choses qui se sont passées entre Dieu et nous seulement!... et il ne peut connaître ce qui a rapport à la reine.

— Grâce au ciel! dit d'Uzède en frissonnant; mais

ce qu'il sait constitue un crime d'Etat. C'est bien assez pour nous faire mettre en jugement, pour nous faire condamner.

— Vous, son fils! allons donc!

— Moi-même.

— Il reculerait devant une pareille idée, et personne au monde, pas même son plus grand ennemi, n'oserait lui donner un pareil conseil.

— On le lui a donné.

— Et qui donc a été assez cruel ou assez absurde?

— Moi-même.

— Vous, monseigneur! s'écria Escobar en le regardant d'un air qui semblait dire : Vous dépassez toutes mes prévisions et je ne croyais pas que vous enssiez pu aller jusque là.

— Eh oui! répondit d'Uzède avec impatience. Je croyais quand il m'a consulté sur de prétendus conspirateurs, qu'il s'agissait du vice-roi de Valence, du marquis de Cazarena, mon cousin, que je ne puis souffrir, et je l'ai conseillé en conscience, conseil qu'il a juré de suivre si je continuais de vous protéger et de m'entendre avec vous. Il y va donc de ma tête, et, s'il faut vous le dire, mon père, j'y tiens plus qu'à la vôtre.

— Et Votre Excellence a raison, reprit Escobar en s'inclinant. Par saint Jacques! elle est bien plus précieuse, elle a bien une autre valeur, et je n'ai plus rien à dire dès que c'est vous et la comtesse d'Altamira qui rompez les premiers notre alliance, dès que chacun de nous est dégagé de son amitié et de ses serments, et reste libre d'agir à sa manière.

— Eh! certainement, s'écria d'Uzède avec joie et d'un air affectueux; défendez-vous de votre mieux...

j'en serai enchanté! Tirez-vous de là si vous pouvez... je ne m'y oppose pas, au contraire! si je peux vous y aider sans me compromettre... vous me trouverez toujours...

— Trop de bontés, monseigneur, trop de bontés! répéta Escobar en s'inclinant. Nous ne vous en demandons pas tant... comme disait madame la comtesse, que je viens de quitter : chacun pour soi et Dieu pour tous!

Le révérend père salua de nouveau et quitta le duc étonné et ravi d'en être quitte à si bon marché.

Il entra dans son cabinet pour faire son rapport pendant que le bon moine courait chez le cardinal-duc. Il ne fut pas reçu.

Il eut beau insister, répéter qu'il venait rendre au ministre un signalé service, le duc de Lerma se dit sans doute en lui-même : *Timeo Danaos et dona ferentes*, car il refusa obstinément de l'entendre, non plus que Jérôme, et sa porte fut rigoureusement défendue à tous les pères de la compagnie de Jésus. Il connaissait leur adresse, et résolu à frapper un grand coup, décidé à prononcer à tout prix leur expulsion, il ne voulait point s'exposer à se laisser désarmer ou séduire par leurs promesses insidieuses, leurs protestations de dévouement ou leurs offres de service.

Repoussés de ce côté, les bons pères ne savaient plus à quel saint se vouer. Ils n'auraient osé s'adresser à frère Luis Alliaga, leur ancien élève. D'ailleurs Alliaga n'était plus à Madrid, il était parti pour l'Andalousie avec une mission de Sa Majesté. Enfin Jérôme ne pouvait avoir audience du roi et parvenir jusqu'à lui que par le duc d'Uzède ou la comtesse d'Altamira, et tous deux étaient devenus ses ennemis. La position

était critique et le danger était pressant; la société de Jésus se voyait perdue et n'avait plus d'espoir, mais elle avait Escobar, et celui-ci, dont le génie grandissait avec les périls, jura de sauver son ordre si on le laissait faire.

Le père Jérôme lui donna carte blanche et de plus sa bénédiction. Escobar partit.

Escobar et Alliaga.

Le roi n'avait voulu s'en rapporter à personne qu'à Luis Alliaga du soin de ramener à Madrid la duchesse de Santarem. Craignant le mauvais vouloir ou le fanatisme de Ribeira et de tous ceux qui étaient placés sous ses ordres, il avait donné les pouvoirs les plus étendus à son confesseur, qui était homme à s'en servir.

Dès que le vaisseau envoyé par le vice-roi aurait ramené à Valence Aïxa et les siens, ceux-ci devaient être remis à Alliaga et confiés à sa garde exclusive. C'était alors qu'il devait faire part à sa sœur des projets du roi, les appuyer de tout son pouvoir et les lui montrer comme les seuls moyens de rappeler un jour de l'exil leur nation.

Mais quelque grande qu'eût été la diligence du vice-roi, quelque rapide qu'eût été la marche du bâtiment envoyé par lui, Aïxa et son père avaient plusieurs jours d'avance, peut-être même étaient-ils déjà débarqués en Afrique, et à supposer qu'il ne survînt aucun contre-temps, aucun vent contraire, dix ou douze jours devaient au moins s'écouler avant leur retour.

Frère Luis Alliaga voyageait donc dans un carrosse aux armes du roi; il était seul, mais deux postillons conduisaient quatre mules vigoureuses, richement harnachées. Des cavaliers armés précédaient ou suivaient sa voiture, et d'autres se tenaient constamment aux deux portières du carrosse.

— Est-ce bien moi?... est-ce le pauvre Piquillo? se disait-il en voyant cette pompe royale et en traversant en si brillant équipage les plaines que naguère encore il avait traversées à pied, fugitif et se cachant sous des haillons pour échapper aux poursuites des alguazils et aux embûches de Juan-Baptista.

Comme en peu de temps son sort avait changé! A quelle haute et bizarre fortune il avait été poussé comme malgré lui par les événements et par ses ennemis eux-mêmes! Et cependant en jetant un regard autour de lui, en descendant au fond de son cœur, Luis Alliaga était-il plus heureux que Piquillo? non : ce qu'il avait gagné ne valait pas ce qu'il avait perdu. Ses richesses et ses dignités acquises ne remplaçaient point ses espérances et ses illusions anéanties.

La première fois qu'il avait parcouru les riches campagnes de Valence, il était sans ressources et à la recherche d'une famille plus qu'incertaine; on le repoussait, on le méprisait, mais il aimait, il se croyait aimé; l'avenir était à lui, rien ne lui semblait impossible. Aujourd'hui il était arrivé au plus haut point où puissent s'élever les désirs des hommes : la faveur du maître, la fortune, la puissance, et aucun de ses désirs à lui n'était comblé; il lui était défendu d'aimer et forcé de renfermer en lui-même jusqu'aux sentiments les plus doux et les plus naturels, cet homme si envié, qui déjà pouvait tout, ne pouvait parler

à personne de son amour ni de son malheur...

Toutes ces idées se succédaient rapidement dans son cœur au roulement rapide de la voiture qui l'emportait à travers ces plaines jadis si animées, si peuplées, si riantes, et déjà mornes et désertes.

On n'apercevait plus le laboureur au travail, on n'entendait plus les chants joyeux de l'ouvrier. Partout la solitude et le silence. Seulement, de loin en loin, une charrue abandonnée au milieu d'un sillon inachevé attestait que le maître avait été brusquement arraché à son labeur et à l'espoir de sa récolte à jamais perdue.

Tout à coup, autour d'un grand arbre qui étendait au loin ses rameaux, Alliaga vit une cinquantaine d'hommes réunis, les premiers qu'il eût aperçus depuis quelques heures. Il baissa les glaces du carrosse et regarda : c'étaient des alguazils mêlés à quelques familiers du saint-office.

— Ah! se dit Alliaga en lui-même, voilà, d'ici à longtemps, les seuls produits de cette terre.

Les alguazils et les familiers du saint-office se rangèrent respectueusement en apercevant le carrosse aux armes du roi et le cortége de Luis Alliaga. Celui-ci vit alors derrière les hommes vêtus de noir une trentaine de malheureux, pâles, amaigris, presque sans vêtements et enchaînés deux à deux.

— Qu'est-ce, monsieur l'alguazil? demanda Piquillo au chef de la troupe.

— Des Maures que nous dirigeons sur Valence, des Maures de l'Aragon et des deux Castilles qui sont en retard. Mais, que voulez-vous, mon révérend, on ne peut pas tout faire à la fois. Il y en avait tant de ces hérétiques! on en trouve de tous les côtés, et il

faudra encore bien des mois avant que l'ordonnance de Sa Majesté soit entièrement exécutée.

— Mais l'ordonnance du roi ne porte pas qu'ils seront, ainsi que des malfaiteurs, traînés et enchaînés deux à deux.

— C'est vrai, mon révérend, mais c'est plus commode.

— Pour eux?

— Non, pour nous; ils sont ainsi plus faciles à garder.

— Le roi n'entend pas non plus qu'ils soient presque nus. On les a donc dépouillés de leurs vêtements?

— Pour voir, mon révérend, s'ils ne cachaient pas sur eux de l'or ou des bijoux; mais c'est une horreur! ces Maures, qu'on disait si riches n'ont rien, pas un maravédis!

— C'est tout simple, l'édit ne leur a-t-il pas défendu sous peine de mort, de rien emporter avec eux?

— Oui, monseigneur, mais ces mécréants sont si obstinés, si endurcis, qu'ils ont caché ou enfoui tous leurs trésors; on n'a trouvé presque rien, et ça sera perdu pour tout le monde.

— Ah! dit Piquillo en lui-même, le duc de Lerma et Sandoval n'avaient pas pensé à cela.

Il fit ouvrir la portière de la voiture et descendit. Le premier prisonnier qu'il aperçut était un beau jeune homme, à la taille élevée, à l'air fier et hautain. Quoique garrotté et à moitié nu, ce n'était pas l'humiliation, mais la colère et le désir de la vengeance qui respiraient sur son front.

Ses traits, du reste, n'étaient pas inconnus à Alliaga; il se rappela l'avoir vu au Val-Parayso, chez Delascar d'Albérique, et son cœur s'en émut, comme s'il re-

trouvait quelqu'un de sa maison et de sa famille.

— N'es-tu pas, lui dit-il avec bonté, Alhamar-Abou-hadjad, un des serviteurs favoris d'Yézid?

Le Maure tressaillit.

— Ne crains rien frère, lui dit Piquillo en lui serrant la main, et compte sur moi.

A ce nom de frère, le Maure regarda le moine avec étonnement, qui redoubla encore lorsque sur un geste de frey Alliaga on s'empressa de défaire les cordes qui le tenaient garrotté.

Le confesseur du roi s'avança alors vers les pauvres gens qui étaient assis à terre sous le grand arbre.

— C'est bien, dit Alliaga au chef de la troupe, vous les avez fait asseoir à l'ombre pour les faire reposer.

— Oui, monseigneur, et puis parce que nous allions pendre un des leurs.

— Et pourquoi cela? demanda vivement Piquillo.

— Parce que c'est une meilleure pratique que les autres. Il avait caché dans son *albarda** une quarantaine de ducats dont nous nous sommes emparés.

— Et vous allez le pendre pour cela?

— Sans doute... ce ne sera pas le premier **.

Piquillo poussa un cri d'indignation et s'avança vers le patient, à qui on avait déjà lié les mains derrière le dos! mais un tremblement subit le saisit lorsqu'il eut jeté les yeux sur lui.

— Est-il possible!... Est-ce bien là Gongarello?

A ce nom, à cette voix, le pauvre barbier, déjà à moitié mort de terreur, resta immobile de surprise.

* Un coussinet semblable à ceux destinés au transport des outres renfermant les vins d'Espagne.

** Watson, t. III, page 174.

Piquillo s'adressant au chef des alguazils, lui dit d'un ton d'autorité : — Déliez cet homme.

— Mais, monseigneur... le texte de l'édit le condamne à la peine de mort, pour les quarante ducats qu'il voulait nous dérober.

— Vous allez les lui rendre... l'édit permet à ces pauvre gens d'emporter avec eux ce qui leur est nécessaire pour les besoins de la route.

— Mais, monseigneur... j'ai des ordres exprès.

— De qui?

— De Son Eminence le cardinal-duc et du grand inquisiteur.

— Et moi, j'ai des ordres du roi... du roi lui-même! Lisez plutôt.

Piquillo tira de sa poche un parchemin scellé du sceau royal et signé de la main de Philippe III; il portait ces mots :

« Vous aurez pour agréable de vous conformer à ce que vous ordonnera, de ma part, le digne frère Luis Alliaga, notre révéré confesseur. Car tel est notre bon plaisir. »

» MOI LE ROI. »

— C'est différent, dit l'alguazil avec respect; qu'ordonnez-vous?

— Que ces malheureux soient tous déliés et marchent en liberté.

Puis, s'adressant à un des cavaliers de sa suite :

— Prenez dans la poche à droite de la voiture un sac de doublons.

Le cavalier obéit, et Piquillo se mit à distribuer ces pièces d'or aux pauvres prisonniers, sans oublier

Alhamar-Abouhadjad, à qui il donna double part.

— Mais, monseigneur, s'écria le chef des alguazils, le texte de l'édit défend aux Maures d'emporter de l'or.

— Qui leur appartienne!... mais celui-ci n'est pas à eux, il est au roi. Forcé, dans l'intérêt de la religion, de sanctionner le décret de bannissement, il a voulu du moins en adoucir la rigueur, et c'est pour cela qu'il m'envoie. Quel est votre nom, monsieur l'alguazil?

— Cardenio de la Tromba.

— Seigneur Cardenio de la Tromba, je vous confie ces braves gens; vous les conduirez à petites journées et avec tous les égards possibles jusqu'à Valence, où je serai avant vous. Si cependant, ce qui est possible, je n'étais pas encore arrivé, ils logeront dans le palais de Delascar d'Albérique, où ils attendront mon retour. Tel est l'ordre du roi. Si d'ici là on s'avisait de les dépouiller ou de les maltraiter encore, c'est à vous que je m'en prendrais.

L'alguazil s'inclina avec respect, et les Maures, étendant vers Piquillo leurs mains qu'on venait de délier, laissèrent éclater les transports de leur joie et de leur reconnaissance, pendant qu'Alhamar Abouhadjad répétait avec émotion : « Oui, frère, frère toujours! Adieu, monseigneur, nous nous retrouverons. » Quant à Gongarello, il n'était pas encore revenu de sa stupeur. En entendant la voix de Piquillo, il avait cru que c'était un nouveau compagnon d'infortune qui leur arrivait, et que son ancien ami venait, prisonnier comme eux, partager leur exil et leur misère; mais quand il entendit le jeune moine parler en maître et commander au nom du roi, quand il vit avec quelle obéissance, avec quel respect ses ordres étaient exécutés, quand il se vit de nouveau

préservé de la mort par la bienheureuse intercession de Piquillo, il le regarda décidément comme son bon ange et se jeta à ses pieds.

— Relève-toi, lui dit Piquillo, et suis-moi; je t'emmène.

— Comment, monseigneur, dit l'alguazil étonné, ce prisonnier qui a été remis à ma garde, vous l'emmenez! Et en quelle qualité?

— En qualité de barbier. Il m'en faut un, et pourvu qu'il soit rendu à Valence, peu vous importe qu'il y arrive à pied ou en voiture. Il y sera, je vous en réponds.

— Mais cependant, monsieur... dit l'alguazil en insistant.

— Tel est l'ordre du roi, monsieur, répliqua gravement Piquillo.

A cet argument, il n'y avait pas de réponse, et l'alguazil s'inclina de nouveau en signe d'obéissance.

Luis Alliaga remonta en voiture, fit placer à côté de lui le barbier, salua d'un geste et d'un sourire affectueux les Maures, qui se remirent en marche, et l'escorte du jeune moine partit au grand galop. Gongarello, encore étourdi de tout ce qui venait de se passer, regardait d'un air effaré son compagnon de voyage.

— Où suis-je? demanda-t-il.

— Près d'un ami.

— Oui, vous avez toujours été mon sauveur.

— N'as-tu pas été le mien? oublies-tu l'hospitalité que j'ai reçue à Alcala dans la boutique du barbier?

— Et ce beau carrosse?

— Et ta carriole! nous sommes quittes!

— Ah! dit le barbier, en contemplant la riche

voiture aux coussins moelleux, aux larges galons et aux crépines d'or, c'est moi qui vous dois du retour, sans compter la vie par-dessus le marché. Tout cela est donc à vous?

— Non, c'est au roi.

Et la surprise du barbier redoubla quand il apprit qu'il était monté dans le carrosse du roi; il n'en fut pas plus fier et voulut se jeter aux pieds d'Alliaga, qui le releva, le serra contre son cœur, et pour la première fois peut-être la royale voiture vit de franches poignées de mains et de loyales étreintes.

Le soir même on arriva à une riche hôtellerie. Au nom seul de frère Luis Alliaga, confesseur de Sa Majesté, maîtres et valets accouraient, s'empressaient et se prosternaient avec une humilité et un respect qui ne se trouvent qu'en Espagne, et qui jetaient Gongarello dans de nouveaux étonnements. Lui-même, sans pouvoir s'en défendre, se sentait gagner peu à peu par ce respect général; il avait oublié Piquillo le bohémien, page et serviteur du bandit Juan-Baptista; il ne voyait plus que le haut dignitaire de l'Eglise, le confident du prince, le possesseur de tous les secrets d'Etat et presque confesseur de la monarchie espagnole.

Aussi quand Alliaga lui fit signe de se placer à côté de lui à table, il osait à peine s'asseoir sur l'extrême bord de son fauteuil, il déployait sa serviette en silence. Alliaga le regarda en souriant et dit à son convive :

— Par saint Jacques, je crois que tu n'oses pas avoir faim.

— C'est vrai.

— Il ne faut pas que ma grandeur t'ôte l'appétit. Allons, mange et bois.

— A votre santé, monseigneur!

Le barbier eut bientôt retrouvé son appétit de simple particulier et resta à table bien longtemps encore après qu'Alliaga l'eut quittée. Celui-ci écrivit le soir même au roi ce qui s'était passé dans la journée, lui demanda la permission de garder près de lui à son service l'honnête barbier, et il finissait ainsi :

« Pour que la mesure désastreuse adoptée par le duc de Lerma et son frère Sandoval puisse au moins rapporter quelque chose à l'Etat, ordonnez, sire, que le décret de confiscation soit aboli, et que les Maures aient le droit d'emporter librement leurs richesses, à la seule condition d'en abandonner au fisc une portion que Votre Majesté déterminera. Cette mesure vaudra aux exilés un abri contre la misère, à Votre Majesté des bénédictions, et aux coffres de l'Etat des sommes immenses perdues sans cela pour tout le monde. De plus, et si Votre Majesté ne se hâte d'y porter remède, les meilleures terres du royaume deviendront stériles. J'ai déjà vu des campagnes désertes et les travaux des champs abandonnés. Les Maures se livraient seuls à l'agriculture, où ils excellaient; les Espagnols n'y entendent rien et n'y ont aucun goût, ils méprisent même la profession de laboureur; il faut donc la relever à leurs yeux; comme, et avant tout, ils sont avides de gloire et de titres, je propose à Votre Majesté des lettres de noblesse à ceux de vos sujets qui se livreraient à la culture des terres et s'y distingueraient.»

Quelques jours après, au grand étonnement de l'Espagne, et surtout du duc de Lerma, on vit paraître

deux édits que le roi avait rendus de lui-même, sans consulter son ministre. Il les avait seulement envoyés au conseil de Castille, qui s'était hâté de les enregistrer.

Par l'un, il était permis aux Maures d'emporter avec eux leurs trésors et même le prix de leurs biens vendus, à la condition d'en abandonner la moitié à l'Etat.

L'autre édit accordait des lettres de noblesse à tout Espagnol qui se distinguerait dans la profession de laboureur.

A la lecture de ces deux ordonnances, le duc de Lerma fut d'autant plus atterré, qu'elles obtinrent l'approbation générale; ne doutant point que lui seul ne les eût proposées, chacun lui en fit compliment. Ses flatteurs, qu'il n'osa démentir, célébrèrent ses louanges, l'élevèrent aux nues. Ses ennemis eux-mêmes convinrent que si le ministre avait toujours signalé son administration par de pareils actes, il aurait fallu le regarder comme le soutien et la gloire de la monarchie.

Heureux du bien qu'il avait fait en secret et dont personne ne lui savait gré, Alliaga continua sa route, protégeant par sa présence, consolant par ses paroles les pauvres exilés qu'il rencontrait et qui de tous les points du royaume étaient dirigés sur les côtes de l'Andalousie.

Chaque injustice, chaque abus qu'il découvrait (et la récolte était abondante), étaient sur-le-champ signalés par lui au roi; bien souvent celui-ci n'avait ni la force ni le pouvoir d'y remédier; il commençait cependant à comprendre comment un roi bon, mais faible, peut faire autant de mal qu'un roi méchant. Il

s'effrayait des malédictions et de la haine que le duc de Lerma avait amassées sur sa tête. Il voyait clairement l'abîme où on l'avait entraîné; mais indécis et incertain, son bon naturel luttait contre sa faiblesse; il ne se sentait pas l'audace de reculer. Tout son courage en ce moment consistait à s'arrêter, à ne pas aller plus avant, et pour prendre un parti, il attendait le retour de Piquillo.

Celui-ci, continuant sa route, arriva à Carrascosa, vers l'extrémité de la serra de l'Albarracin, qu'il voulait traverser le lendemain pour se rendre à Cuença et de là à Valence.

Le village où il s'était arrêté avait été la veille encombré de troupes qui avaient fait main basse sur toutes les provisions, et pour offrir à souper au révérend frère Luis Alliaga, confesseur du roi, l'hôtelier qui avait l'honneur de le recevoir fut obligé de mettre à contribution toutes les maisons environnantes.

Enfin, et tant bien que mal, il était parvenu à composer un repas fort modeste, auquel Piquillo et le barbier se disposaient à faire honneur, quand une dispute se fit entendre dans la chambre voisine.

— Qu'est-ce? demanda Piquillo.

L'hôtelier, son bonnet à la main et multipliant les révérences, vint supplier monseigneur de ne pas s'inquiéter de ce bruit : c'était un pauvre moine fatigué et affamé, auquel il ne pouvait donner à souper et qui exprimait avec énergie sa mauvaise humeur.

— Qu'il entre! qu'il entre! s'écria Piquillo. Dites-lui que je le prie de vouloir bien partager ce que nous avons.

— Par saint Dominique, il ne se fera pas prier.

Entrez, entrez, mon frère, dit-il en faisant quelques pas vers la porte principale, monseigneur daigne vous admettre à sa table.

Un moine entra et salua profondément, puis levant la tête, il rejeta en arrière son capuchon et s'écria :

— Piquillo!

— Frère Escobar!

Escobar, car c'était lui-même, contempla d'un œil étonné et envieux tout le faste qui environnait Alliaga : les gens de l'hôtellerie presque prosternés devant lui, les domestiques à la livrée du roi qui s'empressaient de le servir, le fauteuil d'honneur où son ancien élève trônait vis-à-vis d'un excellent potage qu'on venait de lui présenter.

— C'est pourtant ma place qu'il occupe là, se disait-il, et c'est à moi qu'il la doit.

Alliaga à la vue d'Escobar, se leva et lui dit :

— L'invitation que j'avais offerte au voyageur inconnu serait peut-être peu agréable au frère Escobar, et je vais ordonner que l'on porte dans sa chambre la moitié de ce repas.

— Pourquoi donc? répondit le révérend père en s'approchant, je serais désolé de déranger Votre Seigneurie. Et il ajouta à voix basse : On se déteste et on soupe ensemble. Cela n'engage à rien.

— Je ne déteste personne, dit froidement Alliaga.

— C'est juste, répondit Escobar en souriant, c'est vous qui recevez... vous devez faire les honneurs. C'est l'usage.

— Ce ne sont point de vaines formules, mais les maximes mêmes de l'Evangile, que vous connaissez mieux que moi.

— Oui, certes, car ces maximes-là, dit Escobar

avec amertume, c'est moi qui vous les ai enseignées.

— Et c'est moi qui les mets en action, répondit Alliaga; puis d'un air affable il ajouta : Un couvert au frère Escobar.

Celui-ci se hâta de s'asseoir en face de Piquillo, et les deux ennemis soupèrent ensemble, s'observant mutuellement et se regardant avec quelque inquiétude, Escobar parce qu'il ne connaissait pas assez les intentions d'Alliaga, et celui-ci parce qu'il connaissait trop bien celles de son convive.

Dès qu'on eut servi les confitures et les fruits, et que les domestiques se furent retirés, le révérend père jésuite commença le premier l'attaque.

— Eh bien, mon frère, dit-il à demi-voix et après avoir quelque temps contemplé Alliaga avec un silence admiratif, que vous ai-je prédit autrefois? N'avais-je pas raison quand je prétendais que de nos jours le froc du moine était le seul moyen possible d'arriver aux dignités, aux richesses... à la puissance! Quel chemin n'avez-vous pas fait en si peu de temps!... Et pourtant vous refusiez de me croire, vous repoussiez mes salutaires avis, bien plus, vous m'avez accablé d'outrages et de haine, moi la cause première d'une fortune aussi inouïe!... car sans moi, monseigneur, permettez-moi de vous le dire avec franchise, vous ne seriez rien.

Piquillo, qui jusque-là avait tenu ses yeux baissés, les leva en ce moment sur le moine, et celui-ci y vit tant de désespoir et de regrets qu'il s'arrêta interdit.

Toutes les douleurs de Piquillo venaient de se réveiller; sa poitrine oppressée, ses joues pâles, ses lèvres tremblantes de colère, ses yeux où l'indignation brillait au milieu des larmes, tout démontrait évidem-

ment à Escobar qu'il venait de s'égarer et de faire fausse route. Il était trop habile pour s'y méprendre, mais pas assez pour deviner ce qui se passait dans le cœur de Piquillo, et quand même celui-ci lui eût avoué la vérité, le révérend père n'eût pu la comprendre.

— Oui, je vous dois toutes mes souffrances, toutes mes douleurs! s'écria le jeune homme, c'est de vous que viendra peut-être mon malheur éternel!... Ne me le rappelez pas, ou malgré moi, vous ranimerez cette haine dont vous parliez tout à l'heure et que je m'efforce d'éteindre ; effaçons ces souvenirs, chassons toutes ces pensées...

Il s'arrêta un instant, comme faisant un effort sur lui-même, et malgré lui un sourd gémissement s'échappa de son sein.

Hélas! il est des douleurs qu'on rappelle en essayant de les bannir!

Il resta quelque temps la tête cachée dans ses mains; puis, honteux de son émotion et du trouble qu'il venait de laisser paraître aux yeux d'un ennemi, il reprit soudain tout son empire sur ses sens, et, avec un calme dont Escobar lui-même fut étonné, il lui dit froidement :

— Parlons d'autre chose, mon frère. Vous venez de Madrid?

— Oui, monseigneur.

— Quelles nouvelles?

— C'est à vous que j'en demanderai, vous qui connaissez tous les secrets du roi.

— Cela n'est pas, mon frère; mais si cela était...

— Eh bien? demanda vivement Escobar.

— Eh bien! je les garderais fidèlement, et alors...

— C'est juste! cela reviendrait au même.

— Mais vous, mon frère, comment se fait-il que vous ayez quitté le couvent et l'université d'Alcala, où votre présence est si nécessaire, et que vous vous trouviez ainsi dans ce misérable village au pied de la sierra de l'Albarracin? Si toutefois, ajouta-t-il en se reprenant, il n'y a pas d'indiscrétion à ma demande.

— Aucune, répondit Escobar, qui depuis quelques instants semblait sous la préoccupation d'une idée qui venait de surgir en lui, aucune, mon frère. J'étais parti, je vous l'avouerai franchement, dans une intention que votre rencontre vient de modifier. Je me rendais incognito près du grand inquisiteur Sandoval y Royas, qui dans ce moment, dit-on, parcourt, ainsi que vous, l'Andalousie.

— C'est vrai.

— Je tenais à le voir pour lui rendre un important service, que j'aime mieux vous rendre à vous.

Alliaga s'inclina silencieux.

— Et pour lui révéler un secret qui sera mieux entre vos mains.

Alliaga s'inclina de nouveau sans répondre.

— J'y aurai du moins plus d'intérêt, je crois.

— C'est différent, dit Alliaga. Parlez, mon frère, je vous écoute.

— Le cardinal-duc vous a fait arriver au poste où vous êtes, et peut, s'il est possible, vous pousser plus haut encore; votre fortune dépend de la sienne.

Alliaga garda le silence.

— S'il s'élève, vous vous élevez; s'il est renversé, vous tombez. Donc, si je m'y connais (et je crois m'y connaître), vous devez lui être tout dévoué, n'est-il pas vrai?

Alliaga ne répondit pas.

— Or, je puis dans son intérêt, c'est-à-dire dans le vôtre, vous donner, si vous le voulez, un moyen éclatant et infaillible de confondre ses ennemis, de faire taire tous les bruits calomnieux et d'affermir à jamais son pouvoir. Ce service éminent et qu'il payerait de tous ses trésors, je puis le lui rendre d'un seul mot.

— Vous?

— Moi!

— Ce n'est sans doute pas dans l'intérêt seulement du ministre, et vous y avez probablement le vôtre?

— Je croyais être assez connu du seigneur Alliaga pour qu'il me fît l'honneur de m'épargner une semblable question. J'irai donc droit au but et sans périphrase. Le cardinal-duc, non content d'avoir exilé les Maures, veut encore expulser du royaume tous les membres de la compagnie de Jésus.

— En vérité?

— Ce qui est une seconde faute.

— Ou plutôt une expiation de la première. C'est du moins mon opinion.

— Ce n'est pas la mienne, et si le ministre consent à renoncer à ce projet, s'il permet et autorise notre établissement en Espagne; s'il nous donne surtout des garanties, et c'est là ce que je viens vous demander, je vous rends possesseur d'un secret qui le sauve et consolide à tout jamais sa puissance. Qu'en dites-vous?

En prononçant ces mots, Escobar, les yeux attachés sur Piquillo, semblait plonger dans le fond de son âme pour y chercher le point essentiel, c'est-à-dire sa pensée, car pour lui les paroles n'étaient rien si ce

n'est, comme l'a dit plus tard un homme d'Etat de son école, un simple accessoire propre à déguiser le principal.

— Dans ce que vous me proposez, répondit froidement Alliaga, il n'y a qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que je ne tiens pas du tout à maintenir le duc de Lerma au pouvoir.

Escobar ne put retenir un geste de surprise, et Alliaga continua :

— Au contraire, je veux le renverser.

— Dites-vous vrai?

— Je le lui ai dit à lui-même! C'est mon seul but, mon seul désir.

Et il ajouta avec force et après un instant de silence :

— Oui, je le renverserai.

— Soit, dit Escobar sans s'émouvoir, et si je puis vous seconder...

— Vous! s'écria Alliaga étonné.

— Moi-même! Je venais pour le sauver; je suis prêt à le perdre. Les deux moyens sont également dans mes intérêts, mais le second est dans mes goûts, je le préfère : ainsi donc, dit-il gaiement en rapprochant son fauteuil de celui d'Alliaga, entendons-nous.

— C'est impossible.

— Qui s'y oppose?

— Le passé.

— Est-ce que vous y croyez? C'est tout au plus si je crois au présent.

— A présent comme autrefois, comme toujours, il y aura haine entre nous.

— Qu'importe! je ne vous parle pas d'amitié,

mais d'alliance. Il s'agit de renverser le duc de Lerma.

— Et si je veux le renverser à moi seul! s'écria Alliaga avec force.

— En vérité, dit Escobar, dont l'étonnement redoublait.

— Oui, j'en ai fait le serment, et pour l'exécuter, je ne veux ni secours ni allié. Je suffirai seul à la tâche que j'ai entreprise. Je ne puis donc accepter vos offres, seigneur Escobar, et je vous laisse le maître de perdre à votre choix ou de sauver le duc de Lerma.

— Ainsi, seigneur Alliaga, votre dernier mot est donc...

— Que tout m'est indifférent, pourvu que je ne me rencontre ni dans le même camp ni sous les mêmes drapeaux que vous.

Il salua de la main le révérend père, appela Gongarello et se retira dans son appartement, laissant Escobar stupéfait du résultat de la conversation.

Elle lui semblait d'autant plus inexplicable, qu'Alliaga lui avait dit la vérité; or, c'était la dernière chose qu'Escobar se fût avisé de soupçonner, et persuadé que le confesseur du roi avait été encore plus fin, plus adroit, et plus impénétrable que lui :

— Maudit homme, se dit-il, qu'on ne peut ni désarmer, ni tromper, ni comprendre!

Et il ajouta avec un soupir mêlé d'orgueil et de rage :

— On voit bien qu'il a étudié chez nous.

L'Albarracin.

Désolé d'avoir perdu toute une soirée à combattre un ennemi qu'il n'avait pu vaincre, frère Escobar se leva de bon matin, quitta l'hôtellerie, sans faire ses adieux au confesseur du roi, et se hâta de continuer sa route, décidé plus que jamais à poursuivre son premier projet.

Il avait quelque confiance dans le grand inquisiteur Sandoval, qui n'avait pas étudié chez Loyola et dont il espérait tirer meilleur parti que de Piquillo.

Le pieux recteur de l'université d'Alcala aurait bien voulu, pour arriver plus vite, prendre la voie du muletier. Les muletiers ne manquaient pas, mais ce qu'il était impossible de trouver, c'étaient des mules, attendu que dans le pays elles avaient été toutes enlevées par les ordres de don Augustin de Mexia, commandant de l'armée du roi. On en avait eu besoin pour transporter dans la montagne les approvisionnements et surtout les munitions de guerre.

Escobar, en homme de résolution, prit sur-le-champ son parti, celui d'aller à pied, persuadé qu'il trouverait des moyens de transport de l'autre côté de l'Albarracin, à Cuença, qui était une ville de fabrique, une ville de ressources.

Il se mit donc à gravir intrépidement la montagne, qui dans cet endroit n'est pas très-escarpée, car c'est le point où la chaîne commence à s'abaisser et à descendre dans la plaine.

Complétement absorbé par les projets qu'il médi-

tait, il suivait un sentier qui s'était offert à lui, à sa gauche, lorsqu'il fut arrêté au milieu de sa marche et de ses réflexions par la voix d'un fantassin espagnol qui lui criait :

— Holà! mon révérend, Votre Seigneurie veut-elle ajouter un martyr de plus à notre glorieuse légende?

— Qu'est-ce, mon frère, dit Escobar en levant la tête, et que voulez-vous dire?

— Que le sentier que vous prenez conduit droit à l'ennemi, à qui votre présence ferait grande joie, car ils aiment surtout les robes de moines.

— En vérité!

— Ils en ont brûlé, dit-on, une douzaine avant-hier.

— Si ce n'est que la robe, mon frère...

— Avec les religieux qui étaient dedans, ajouta le soldat en riant militairement.

Escobar fit le signe de la croix et redescendit vivement le sentier.

— Quelle route faut-il prendre pour aller à Cuença?

— Celle qui est devant vous, et ne vous en écartez pas.

Le bon père n'avait garde de manquer à ce conseil. Il doubla le pas, et au bout d'une demi-heure de marche il entendit un si grand bruit, des cris, des vociférations et surtout des jurements si énergiques, qu'il crut être tombé dans une embuscade de morts ou de réprouvés. Il venait de rencontrer un détachement espagnol commandé par Diégo Faxardo, un des lieutenants d'Augustin Mexia.

Le détachement, composé de sept à huit cents hommes bien armés, avait fait une halte.

— Oui, Gonzalès, j'ai été ce matin à la chasse dans la montagne, s'écriait un jeune soldat, et et j'en ai

abattu cinq, dont deux femmes et trois enfants. Cela compte tout de même, le grand inquisiteur Sandoval nous l'a dit.

— C'est possible, Léonardo, répondait un de ses camarades, mais tu as tant de péchés arriérés à expier, sans compter le courant!

— Qu'importe? tant qu'il y aura des Maures, il y aura toujours des absolutions à gagner.

— Et ils sont beaucoup, à ce qu'on dit.

— Sans armes, sans munitions, et presque sans chefs, excepté ce Yézid d'Albérique, qui se bat bien.

— Et dont la tête vaut vingt mille ducats!

— Ce serait bon à prendre.

— Dieu et Notre-Dame-del-Pilar nous en feront la grâce. En attendant, il peut nous arriver de bonnes aubaines, témoin la nuit dernière.

— Que vous est-il arrivé?

— J'étais de l'expédition du capitaine Diego Faxardo, et imagine-toi, Léonardo, un feu de joie magnifique... c'était la Saint-Jean... Et nous avons brûlé en son honneur...

— Un cierge?

— Non, tout un village, celui de Barredo.

— Et je n'étais pas là!

— Nous avions tué et fait prisonniers les Maures qui avaient essayé de se défendre.

— Ceux que je viens de voir...

— Tu l'as dit. Pendant ce temps, leurs femmes s'étaient toutes réfugiées dans une vieille tour.

— Et je n'étais pas là! répéta le jeune soldat.

— Des femmes superbes, que nous avons faites également prisonnières.

— Sans condition?...

— Au contraire, à condition!...

— C'était très-mal, mes frères, s'écria Escobar, qui, arrivé depuis quelques instants, venait d'entendre cette conversation.

— Vous avez raison, mon père, répondit Gonzalès en s'inclinant avec respect, car la robe de moine ne perdait jamais son privilége sur le soldat espagnol. C'est un péché; notre aumônier, le frère Geronimo, nous l'a bien dit, un péché mortel, de contracter alliance avec les filles des Philistins et des Madianites; aussi, c'est le ciel qui vous envoie, mon père, pour m'en donner l'absolution.

— Moi! s'écria Escobar, vous absoudre d'un tel crime!

— Nous l'avons expié, mon père, reprit vivement le soldat; sans cela, je n'implorerais pas la clémence divine. Mais rassurez-vous, ce matin même le péché a été expié, il n'en reste plus de trace.

— Que voulez-vous dire?

— Que les filles et femmes des Philistins...

Escobar poussa un cri d'horreur et recula d'un pas.

— Eh bien?

— Toutes massacrées! au nom de la foi!

— Qu'est-ce? dit Gonzalès, en le regardant de travers et en portant la main à son épée, est ce que vous ne seriez pas un véritable moine?

— Si, mon frère, si vraiment! répondit vivement e prieur.

Et tout tremblant, il étendit la main vers le soldat, qui s'inclinait devant lui, lorsque par bonheur on entendit un roulement de tambours.

Chacun courut prendre son rang.

— C'était don Augustin de Mexia qui arrivait, monté sur un beau cheval andalou; le général était entouré de plusieurs officiers et suivi de trois ou quatre cents hommes qui escortaient un convoi considérable

— Le moine se retira à l'écart près d'un arbre, et don Diégo Faxardo s'avança vers son général.

Augustin de Mexia était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille moyenne, d'une physionomie grave et sévère. Officier expérimenté, il faisait la guerre depuis trente ans, et s'était distingué surtout dans les Pays-Bas. Espagnol de la vieille roche, il parlait peu, se battait bien, commandait encore mieux, ne donnait rien au hasard et savait attendre pour réussir plus vite.

Son lieutenant, don Diégo Faxardo, lui ressemblait peu; la bravoure, la jactance et l'orgueil espagnols brillaient en lui au plus haut degré. Quelques duels heureux avaient tellement exalté chez lui la fatuité de sa valeur, que rien, c'était là sa conviction, ne devait lui résister, et qu'avec son épée il pouvait arrêter toute une armée.

— Seigneur Faxardo, lui dit gravement don Augustin, vous allez, avec les huit cents hommes que vous commandez et les quatre cents que je vous amène, remonter la montagne jusqu'à la hauteur de Huelamo de Ocana.

— Et tomber sur les rebelles?

— Non; vous tournerez sur votre droite, pour vous établir entre un des plateaux de l'Albarracin et Teruel.

—Et de là disperser toute cette canaille mauresque.

— Non; avec les munitions et l'artillerie que je vous amène, vous attendrez.

— Attendre! monseigneur... nous, des Espagnols! attendre quand l'ennemi est là!

— Vous attendrez, reprit gravement le général, que don Fernand d'Albayda, à qui j'ai ordonné le même mouvement sur l'autre versant de la montagne, soit à peu près au même point en se dirigeant par Culla et Benasal.

— Votre Seigneurie, en les traitant avec tant de cérémonies, fait bien de l'honneur à de misérables révoltés, indignes du nom de soldats.

Don Augustin, sans écouter l'observation de son lieutenant, continua avec la même gravité :

— Don Fernand leur fermera ainsi la retraite du côté de la mer, le brigadier Gomara du côté de l'Aragon; tandis que moi, avec le principal corps d'armée rassemblé à Hueté, j'attaquerai.

— Et moi, général?

— Vous, Diégo, vous n'aurez qu'à attendre les rebelles, que nous pousserons vers vous. Retranché dans de fortes positions, avec l'artillerie que je vous confie, il vous sera facile de les exterminer.

— Trop facile, monseigneur, et si Votre Excellence voulait me permettre de lui soumettre une autre idée, beaucoup plus expéditive...

— Parlez.

— Ce serait de balayer, moi-même, toute la montagne, avec quelques centaines de fantassins. J'ose dire que les Mauresques, qui me connaissent, ne tiendront nulle part devant moi. Je ne demanderais même à la rigueur, contre de tels ennemis, que quelques alguazils et un corrégidor avec sa baguette, car ils ne méritent point que l'épée d'un gentilhomme sorte pour eux du fourreau.

— Vous ne savez pas, comme moi, ce que c'est que la guerre des montagnes, et vous ne connaissez pas le nombre des rebelles.

— Il est vrai, monseigneur, poursuivit fièrement don Diégo, que je n'ai pas l'habitude de compter mes ennemis; mais je sais ce que nous valons; je sais que c'est un affront pour des soldats espagnols, de les envoyer combattre sérieusement des laboureurs, des ouvriers, des fabricants de draps ou d'étoffes; et, pour ma part, je déclare à Votre Excellence qu'avec de tels adversaires, je n'emploierai que le plat de mon épée.

— Comme vous l'entendrez, seigneur Diégo, pourvu que mes ordres soient exécutés.

Don Augustin de Mexia s'éloigna au galop, suivi de ses officiers, et le jeune capitaine, rouge encore d'indignation et d'orgueil, mais forcé d'obéir, ordonna à ses soldats de se préparer à gravir la montagne.

On avait formé les rangs et l'on se disposait à partir; quelques fantassins qui formaient l'avant-garde étaient déjà engagés dans une espèce de défilé; un jeune muletier, embusqué derrière un rocher, s'élança sur le soldat Gonzalès, celui auquel Escobar n'avait pas eu le temps de donner l'absolution, et il était écrit sans doute qu'il ne la recevrait pas, car le poignard du muletier le frappa mortellement et le fit rouler sanglant sur la poussière.

Les compagnons du blessé se saisirent du meurtrier, qu'ils traînèrent devant leur commandant.

— Qui es-tu? demanda celui-ci au prisonnier, qui portait la tête haute et fière.

— On me nomme Aben-Habaki. J'étais ouvrier chez le noble Delascar d'Albérique; n'ayant plus ni ouvrage ni patrie, j'ai été retrouver à la montagne

notre chef Yézid, son fils, et je me suis fait soldat.

— Tu veux dire brigand.

— Les brigands, ce sont ceux qui prennent, et les Espagnols m'ont tout enlevé. Il me restait ma femme, qui s'était réfugiée au village de Barredo, avec d'autres de ses compagnes. J'y suis arrivé ce matin sous ce déguisement pour la voir, pour l'embrasser. Le village avait été brûlé, toutes nos femmes massacrées. C'étaient des soldats espagnols qui avaient commis ce crime pour plaire au Dieu des chrétiens et mériter ses bénédictions. Ils étaient là plusieurs qui s'en vantaient, entre autres ce Gonzalès, que je reconnais bien. Je l'ai suivi de loin, et tout à l'heure, qu'Allah en soit loué! il est tombé sous mon poignard. Je n'ai qu'un regret.

— Et lequel?

— De n'avoir pu frapper que lui. Le Dieu d'Ismaël me devait mieux que cela. N'importe! d'autres s'en chargeront.

Le sort du pauvre Habaki ne pouvait être douteux. On ne l'immola point par le fer, il n'aurait pas eu le temps de souffrir, mais il fut décidé qu'on le brûlerait à petit feu.

Et pendant les apprêts de son supplice :

—Puissions-nous traiter ainsi tous les siens! s'écria Diégo Faxardo. Mais, par malheur, ils sont cachés dans la montagne et il ne nous est pas permis de les poursuivre; il nous faut les attendre. Mais si, chemin faisant, et sans désobéir au général, nous pouvions les rencontrer et les joindre...

— Que donneriez-vous pour cela? s'écria vivement le Maure en levant la tête, qu'il avait tenu baissée jusque-là.

—Et il regardait attentivement Diégo et ses soldats, qu'il avait l'air de compter.

— Ce que je te donnerais? répondit le capitaine, pas grand'chose! ta vie par exemple!

Le Maure fit un mouvement de joie.

—Entendons-nous! à condition que tu me conduiras dans l'endroit de la montagne où sont cachés tes frères?

— J'y consens.

— A condition que tu nous les livreras tous!

— Oui, tous! s'écria vivement Habaki, à l'instant même.

— Vous l'entendez, dit en riant le capitaine Diégo; vous voyez de quoi les Maures sont capables : pour sauver ses jours, il ferait pendre tous ses frères, le lâche!

Aben-Habaki lui lança un regard d'indignation qui semblait dire : Tu te trompes, je ne suis pas un lâche. Mais ce regard, il se hâta de le réprimer et dit en regardant le soleil, qui dardait ses rayons sur la montagne :

—Que voulez-vous, seigneur cavalier, c'est si beau à voir le soleil!

— Bien! bien! poursuivit le capitaine à ses soldats éteignez ce brasier qui déjà commençait à flamboyer. Liez le prisonnier qui marchera à côté de moi, Toi, Léonardo, charge ton escopette, et à la première tentative de fuite ou de trahison, feu sur ce misérable.

— C'est ce que je demande, répondit Habaki, et maintenant suivez.

—Soldats, à vos rangs! en avant! cria le capitaine.

Et les douze cents hommes, les bagages, les munitions et l'artillerie commencèrent à gravir la montagne lentement et en bon ordre.

Don Augustin de Mexia.

L'adroit prieur de la compagnie de Jésus avait obtenu tout ce qu'il désirait, le maintien de son ordre, et de plus la protection du duc de Lerma, l'alliance de la sainte inquisition, enfin la ruine probable des anciens amis qui l'avaient abandonné ou trahi. Mais en vainqueur modeste et prudent qui songe bien plus à profiter de ses succès qu'à s'en vanter, il se dirigea droit vers Alcala de Hénarès, s'empressa d'aller confier ces bonnes nouvelles au père Jérôme, et en attendit pieusement auprès de lui les effets.

Quant au grand inquisiteur, certain désormais d'imposer silence à toutes les calomnies, assuré de pouvoir se justifier, ainsi que son frère, aux yeux de l'Espagne et de la cour de Rome, il se hâta de terminer les affaires qui le retenaient dans le royaume de Valence, et choisit le chemin le plus court pour retourner à Madrid.

Il n'eut garde d'oublier la précieuse déclaration signée du père Jérôme et d'Escobar; il la prit avec lui, et la relut plus d'une fois en voyage. Sa seule préoccupation était de trouver un moyen de ménager l'honneur de sa famille, et d'arriver à un jugement équitable, lequel permît de condamner la comtesse d'Altamira et d'acquitter le duc d'Uzède.

Piquillo, que nous avons laissé à Carascosa, au pied de d'Albarracin voulait, le jour même du départ d'Escobar, se remettre également en route; mais il

reçut le matin même des dépêches du roi, auxquelles il fallut répondre.

Pendant qu'il écrivait, Gongarello vint d'un air effrayé lui annoncer une partie des nouvelles qui se répandaient dans le pays : le pillage, la prise et les massacres de Barredo; les troupes qui se rassemblaient autour de d'Albarracin, dernier rempart des Maures, et les mesures prises par le redoutable Augustin de Mexia; il avait, en effet, promis au duc de Lerma de finir cette guerre en peu de jours par l'extermination totale des rebelles; et tout faisait craindre qu'il ne tînt parole.

Gongarello connaissait les montagnes de l'Albarracin, il y avait passé une partie de sa jeunesse, et, excepté quelques endroits escarpés propres aux embuscades ou quelques grottes pouvant servir de retraite, il n'y avait guère moyen, comme dans les Alpujarras, d'y résister longtemps à une armée nombreuse et disciplinée.

Piquillo frémit en pensant à Yézid, qui, avec des soldats sans expérience et presque sans armes, avait à lutter contre ces vieilles bandes espagnoles guerroyant depuis vingt ans en Italie en France et dans les Pays-Bas. L'issue de la lutte ne pouvait, par malheur, être longue, ni douteuse, et le pauvre moine, ne voyant aucun espoir de faire triompher les Maures ses frères, dont il regardait la cause comme perdue, cherchait seulement à obtenir pour eux un pardon, une amnistie, ou du moins les conditions les plus favorables. Il écrivait dans ce sens au roi, mais sans se dissimuler que Sa Majesté, abandonnée à elle-même, et en présence de l'opposition du duc de Lerma, ne se trouverait pas sans doute le courage de faire grâce. Il avisa

donc à d'autres moyens plus efficaces lorsqu'un grand bruit se fit entendre en dehors de l'hôtellerie.

C'était le reste des habitants de Barredo, une soixantaine de prisonniers maures que la colonne du capitaine Diégo avait arrachés la veille à leur village embrasé; ils étaient escortés par quelques soldats espagnols, et presque toute la population de Carascosa les poursuivait avec des huées, des malédictions et des pierres.

Ces malheureux étaient dans un état déplorable, couverts de boue et de sang, accablés de fatigue et pouvant à peine se traîner.

— Où les conduisez-vous? demanda Piquillo au sergent qui commandait le détachement.

— A Hueté, où nous devons être rendus ce soir, répondit le sergent Molina Chinchon, un des derniers débris de l'ancienne infanterie espagnole.

— Ils ne pourront jamais marcher jusque-là.

— C'est l'ordre de don Augustin de Mexia, et avec lui, qu'on le puisse ou non, il faut marcher; il n'a jamais pardonné en sa vie une désobéissance ou une faute contre la discipline.

— Accordez-leur du moins de s'arrêter quelques instants dans cette hôtellerie; il y a au fond de la cour, une vaste grange où le seigneur hôtelier leur permettra de se reposer et de se rafraîchir.

— Volontiers, s'écria le maître de la posada, Mosquito, qui, connaissant déjà l'humeur généreuse de frey Alliaga, voyait en perspective une occasion de forte dépense, attendu que les prisonniers tombaient tous d'inanition.

— Mais l'ordre de mon général? répondit Molina Chinchon.

— Mais celui de Son Excellence frey Luis Alliaga, confesseur du roi! répliqua l'hôtelier.

— Et si mon général le sait...

— Il ne le saura pas!

— Il me donnera les arrêts ou la prison.

— Son Excellence vous donnera sa bénédiction, et moi un bon dîner et une bouteille de vin de Benicarlo.

— En vérité! dit le sergent, qui se mourait de soif.

— Et une dernière considération.

— Laquelle?

— Vous ferez, sergent, un acte d'humanité.

— Ça ne m'effraye pas... au contraire!... cela seul me détermine, répondit le vieux soldat.

Mais il était aisé de voir que la bouteille de Benicarlo aurait suffi.

Les prisonniers furent conduits dans la grange, au grand désappointement de la population de Carascosa, que l'on privait ainsi du plaisir de les maltraiter, et le peuple espagnol tient à ses plaisirs.

On se hâta, par l'ordre de Piquillo, de satisfaire à leurs premiers besoins, et le sergent, oubliant un instant les rigueurs de la discipline, s'attabla joyeusement dans la cuisine, à côté du seigneur Mosquito, qui voulut absolument tenir compagnie à son hôte.

La bouteille de Benicarlo n'était pas à moitié sablée, qu'un bruit de chevaux et de cavaliers se fit entendre, et le verre plein jusqu'au bord manqua de s'échapper de la main tremblante du sergent : il venait de reconnaître don Augustin de Mexia et son escorte.

Depuis le matin l'actif général avait successivement visité tous ses postes, distribué ses ordres et surveillé

par lui-même la marche des différents corps qui, à plusieurs lieues de distance et dans diverses directions, gravissait la chaîne de l'Albarracin, pour cerner et entourer la faible armée commandée par Yézid.

Le sergent Chinchon expliqua à voix basse a l'hôte'ier comme quoi il était perdu, et l'hôtelier monta rapidement un petit escalier qui conduisait à l'appartement de frey Alliaga, auquel il raconta la chose.

Celui-ci répondit :

— Priez Sa Seigneurie don Augustin de Mexia, de vouloir bien me faire l'honneur de dîner avec moi, et veillez, seigneur Mosquito, à ce que ce repas soit digne de lui et de vous.

L'hôtelier enchanté de cette mission et surtout du nouveau dîner qu'on aurait à lui payer, se hâta de transmettre au général l'invitation du confesseur de Sa Majesté.

La journée était déjà avancée. Don Mexia, après avoir donné ses derniers ordres aux cavaliers de son escorte, qui partirent sur-le-champ pour les exécuter, se dirigea vers l'appartement de frey Alliaga.

Celui-ci reçut de son mieux l'austère et fier hidalgo, et pour le flatter autant que pour détourner son attention du sergent et des prisonniers, il mit la conversation sur son plan de campagne.

Dur, froid et poli comme l'acier de son épée, le général expliqua gravement, sur la carte, la manière dont il comptait exterminer les rebelles, les marches et contre-marches qu'il avait méditées et les positions qu'il avait fait prendre, le tout au point de vue stratégique, les hommes, bien entendu, n'étant comptés pour rien.

En l'écoutant, Alliaga sentait une sueur froide dé-

couler de son front. Il lui semblait impossible que Yézid ni aucun des siens pussent se soustraire au sort qui les menaçait. C'était leur arrêt qu'il venait d'entendre.

C'est dans ce moment que l'hôtelier, le bonnet à la main et la serviette sous le bras, vint avertir Leurs Excellences que le banquet était servi et qu'on les attendait dans la salle du festin.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, les pauvres prisonniers maures avaient pu du moins se reposer et reprendre des forces. Grâce au ciel, le général n'avait encore aperçu ni eux ni le sergent, qui n'avait eu garde de se montrer. Par malheur l'appartement d'apparat, le plus beau de la maison, celui où était servi le dîner, avait trois fenêtres qui donnaient sur la rue, et l'on entendait les vociférations du peuple réclamant les victimes qu'on lui avait enlevées.

— Qu'est-ce cela? demanda tranquillement Mexia, qui, au milieu de ces cris confus, ne distinguait rien.

— Une querelle sans doute, répondit Alliaga; quelques muletiers ou portefaix de la ville qui se battent entre eux.

— Très-bien, répondit le général en s'asseyant vis-à-vis du jeune moine.

Et il se mit à dîner sans faire plus d'attention au tapage effroyable qui avait lieu dans la rue que si le plus profond silence eût régné autour de lui.

Cet admirable sang-froid rassura un instant Alliaga.

Mais bientôt les orateurs du dehors ne se contentèrent pas de crier : les gestes s'en mêlèrent et devinrent plus expressifs. Des carreaux de la salle furent brisés, et un caillou tomba même sur la table du festin.

Le général leva la tête et dit froidement à Mosquito:

— Faites-moi venir un alguazil.

— Mais, monseigneur... balbutia l'hôtelier interdit, et qui, d'une main tremblante, lui présentait en ce moment une assiette.

— Je vous ai demandé un alguazil.

— J'entends bien... monseigneur... il y en a deux en bas... qui sont venus pour me parler.

— Montez-en deux.

— Ce ne sera pas assez...

Le général ne daigna même pas lui répondre; il lui lança un regard qui disait si nettement : Obéissez! que l'hôtelier ne trouva plus une seule objection et s'empressa de sortir.

Don Augustin, avec le même flegme, la même gravité espagnole, continua son dîner, s'interrompant seulement de temps en temps pour boire à la santé de son convive.

La porte s'ouvrit de nouveau et parurent deux alguazils. L'un n'était pas un étranger pour Alliaga, qui cherchait à se rappeler où cette physionomie avait frappé sa vue; mais le barbier Gongarello, qui se tenait debout derrière son patron, l'avait déjà reconnu et pour cause : c'était l'alguazil qui, quelques jours auparavant, le conduisait lui-même prisonnier et avait voulu le pendre. Il murmura son nom à l'oreille de Piquillo.

—Ah! Cardenio de la Tromba! s'écria le confesseur du roi, c'est vous que je revois? est-ce que déjà vous êtes de retour de Valence?

— Non, monseigneur, les prisonniers que vous m'aviez commandé d'y conduire m'en ont épargné la peine.

— Comment cela?

— Vous m'aviez ordonné de défaire les liens qui les tenaient garrottés; on ne parlait, tout le long de la route que des rebelles rassemblés dans l'Albarracin, sous les ordres d'Yézid d'Albérique...

— En vérité? dit le général.

— Et quand nous nous sommes rapprochés de la montagne, mes prisonniers ont tenté de s'évader; nous n'étions que douze alguazils armés d'escopettes...

— Et vous n'avez pas fait feu! s'écria don Mexia.

— Si vraiment, monseigneur, et, excepté les douze que nous avons tués, tous les autres ont été rejoindre Yézid.

— Il n'y a pas grand mal, continua le général, nous les retrouverons avec lui, et aucun n'échappera cette fois, je vous le jure. En attendant, monsieur l'alguazil, ayez pour agréable de faire éloigner la foule qui est devant cette maison et dont le bruit pourrait incommoder le révérend frey Alliaga, confesseur de Sa Majesté.

— Nous avons déjà essayé, monseigneur, et nous n'avons pas pu : ils veulent absolument...

— Quoi?... Que veulent-ils?

— Qu'on leur livre les prisonniers.

— Lesquels, monsieur l'alguazil?

— Ceux que conduisait le sergent Molina Chinchon.

Don Mexia haussa les épaules et répondit :

— Ils doivent à l'heure qu'il est, être arrivés à Hueté. Qu'on aille les y chercher si on veut, mais je doute qu'on les y trouve.

— Et nous aussi, se dirent Gongarello et l'hôtelier.

— Car l'ordre du duc de Lerma, continua don Mexia est de les faire passer par les armes à leur arrivée.

Alliaga ne put retenir un cri d'effroi, et sa seconde pensée fut un remercîment à la Providence, qui lui avait inspiré l'idée de retenir ces malheureux.

— Passés par les armes! répéta-t-il.

— Tels sont les ordres du ministre et du roi, répondit Mexia toujours avec le même calme et sans interrompre son repas.

Puis s'adressant aux alguazils :

— Annoncez cela, messieurs, aux bourgeois de cette ville; cela leur suffira, je pense.

— Non, monseigneur, ils n'en croiront rien.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que ces prisonniers sont encore ici, dans cette hôtellerie, enfermés dans la grange qui est au fond de la cour.

— Le sergent qui les conduisait a donc été tué? dit gravement le général.

— Non, Excellence, répondit timidement l'hôtelier, il vient de dîner avec moi.

— Faites monter le sergent... à l'instant même.

— Il est inutile de l'interroger, seigneur don Augustin, s'écria Alliaga, c'est moi qui suis seul coupable; c'est moi qui l'ai engagé à accorder quelques heures de repos à ces malheureux qui n'avaient plus la force de continuer leur route.

—Votre Excellence a fait son devoir comme ministre du Seigneur; Molina Chinchon n'a pas fait le sien comme sergent. Il ira demain, pour quinze jours, au cachot, et en attendant, dit-il à l'alguazil, ordonnez-lui de ma part de se remettre en route avec ses prisonniers.

— Mais le peuple va les massacrer! s'écria Alliaga.

— Cela regarde le sergent, qui en répond et qui

doit les conduire ce soir à Hueté. Il a de la tête et du cœur, et en viendra à son honneur, j'en suis certain.

— Et s'il y réussit, ces malheureux n'arriveront que pour être passés par les armes?

— Nous autres militaires, nous obéissons et ne raisonnons pas.

— Egorger des prisonniers sans défense... un tel ordre...

— Est fâcheux, mais non déraisonnable. Ces ennemis-là, du moins, comme ceux que Votre Seigneurie a délivrés l'autre jour, n'iront pas rejoindre Yézid et les révoltés que nous sommes chargés de combattre.

— Seigneur Mexia, s'écria Alliaga, vous ne prendrez pas sur vous une telle responsabilité, vous suspendrez l'exécution de cet ordre jusqu'à ce que j'en aie écrit à Sa Majesté. Je vous le demande, je vous en prie.

— Je suis désolé d'être obligé de refuser à Votre Seigneurie.

— Eh bien, au nom du roi, je vous le défends.

— Et de quel droit? s'écria le fier Castillan.

— Du droit que Sa Majesté m'a donné elle-même, Lisez plutôt!

Il lui remit l'ordre, écrit de la main de Philippe III, qui prescrivait à tous ceux qui le liraient d'obéir à frey Luis Alliaga.

Don Augustin de Mexia fronça le sourcil, se mordit les lèvres et répondit :

— J'ignore si l'autorité conférée au confesseur de Sa Majesté ne doit pas être limitée aux choses de l'Eglise et peut s'étendre jusque sur les officiers et soldats du roi, mais ce que je sais, c'est que les instructions que j'ai reçues sont signées, non-seulement

du ministre, mais encore de mon souverain lui-même. Et dans le cas où me place ce conflit de pouvoirs et d'ordres contradictoires, je dois obéir d'abord à ceux qui m'ont été directement adressés.

En ce moment les cris redoublèrent; les flambeaux brillèrent dans la rue et dans la cour de l'hôtellerie, dont le peuple venait de franchir les murs. Son intention évidente était de mettre le feu à la grange où les Maures étaient renfermés.

Saint-Loyola et Saint-Dominique.

Voici par quels moyens Escobar, après l'inutile tentative qu'il avait faite sur l'esprit de Piquillo, était parvenu à conclure une sorte de traité d'alliance entre sa compagnie et la sainte inquisition.

Pendant les dernières scènes que nous avons décrites, à la suite de son entrevue avec le jeune confesseur du roi, Escobar s'était d'abord tenu à l'écart, peu à peu il s'était éloigné du détachement de soldats qu'il avait rencontré en route, et descendait rapidement la montagne, pendant que les troupes du capitaine Diégo suivaient au contraire un mouvement ascentionnel.

Bientôt il les eut perdues de vue, à sa grande satisfaction.

Escobar plaçait trop haut l'esprit, l'adresse, la puissance du raisonnement et de l'argumentation pour estimer la forme matérielle et brutale; les questions qui se décidaent par l'épée lui semblaient indignes d'une nature intelligente, telle que la notre.

Les animaux féroces ne savent qu'égorger; l'homme seul sait tromper! C'était là, selon lui, la preuve de sa supériorité morale et sa véritable mission.

Le révérend père arriva le soir même à Cuença et s'informa du grand inquisiteur. Il n'était point à Valence, comme il le croyait, et le voyage qu'il avait à faire se trouvait abrégé. Sandoval s'était rendu au Val-Parayso, dans l'habitation du Maure.

Les propositions que Delascar d'Albérique avait faites au ministre pour empêcher la publication de l'édit; les régiments et la flotte qu'il avait promis d'entretenir; les douze millions de réaux qu'il s'engageait à verser immédiatement dans les coffres de l'Etat et deux autres millions dans la caisse du duc de Lerma, tout cela annonçait des richesses immenses, qu'il fallait bien se garder de laisser sortir du royaume.

Le bruit courait que Delascar était parti avec ses trésors. Il n'en était rien.

Le vice-roi de Valence, le marquis de Cazarena, avait eu l'ordre de visiter soigneusement la tartane qui emportait la famille d'Albérique et n'avait rien trouvé.

Toute cette fortune était donc restée cachée dans quelqu'une des habitations du Maure. Les soupçons s'étaient dirigés tout naturellement sur le magnifique domaine du Val-Parayso, demeure favorite du vieux négociant.

C'est dans cette idée que Sandoval s'y était transporté. Mais toutes ses recherches avaient été vaines. Il avait bien trouvé une habitation royale, des tableaux des grands maîtres, des statues, des vases de bronze ou de marbre, des trésors comme objets d'art, mais de l'or ou de l'argent monnayé, il n'y en avait aucune trace.

D'Albérique et son fils connaissaient seuls le souterrain des rois maures, et la reine, fidèle à son serment, avait emporté avec elle ce secret dans la tombe. Ces trésors allaient donc être perdus.

Il en était à peu près de même dans toute l'Espagne.

Les Maures, avant de partir, avaient enfoui leurs richesses, aimant mieux, au risque de ne jamais les retrouver, les laisser au sein de la terre qu'aux mains de leurs persécuteurs.

Quelques-uns avaient trouvé moyen, par des banquiers juifs, de faire passer une partie de leur fortune en pays étranger. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre avaient eux-mêmes reçu une masse, énorme d'argent et de lettres de change, et malgré les menaces du duc de Lerma qui parlait de saisir leurs malles, le privilége et le droit d'ambassade furent respectés *.

L'expulsion des Maures n'avait donc pas produit, sous le rapport financier, les résultats qu'on en avait espérés. Il n'y avait de positif et de réel jusqu'alors que l'odieux d'une pareille mesure et la réprobation universelle qu'elle avait causée.

Le grand inquisiteur, désappointé et furieux, venait en outre de recevoir de terribles nouvelles. Le cri général qui s'élevait contre lui et contre le duc de Lerma, au sujet de l'empoisonnement de la reine, prenait chaque jour de nouvelles forces; au bruit de pareilles clameurs, il n'y avait pas moyen de fermer plus longtemps l'oreille. D'ailleurs, les lettres qu'il

* Lettres du chevalier Cottington au premier lord de la trésorerie.

recevait de toutes parts, et de la cour de Rome et du duc de Lerma lui-même, ne lui permettaient plus d'ignorer le crime dont la voix publique les accusait tous deux. On leur disait, on leur écrivait :

— Justifiez-vous. Prouvez votre innocence.

Mais comment se justifier?... Comment donner des preuves authentiques et évidentes? Où les trouver? A qui les demander? Le grand inquisiteur et le ministre ne savaient quel parti prendre, et cependant ils comprenaient tous les deux la nécessité d'une grande manifestation et d'un appel à la nation espagnole; sans cela, ils étaient perdus, et malgré le roi, qu'ils tenaient en tutelle, malgré leur autorité toujours croissante, l'opinion publique, plus puissante qu'eux encore, finirait par les renverser.

Le grand inquisiteur était dans cette disposition d'esprit et en proie à toutes ces inquiétudes, lorsqu'il reçut au Val-Parayso un billet ainsi conçu :

« Si Votre Excellence veut connaître un secret qui intéresse au plus haut point la sûreté de l'Etat, celle du grand inquisiteur et celle du cardinal-duc, elle est suppliée de vouloir bien accorder quelques instants d'audience à l'ami dévoué qui a tracé ce billet, et qui attend avec impatience la réponse. »

— Un ami dévoué! s'écria Sandoval; qu'il entre! qu'il entre!

La porte du cabinet s'ouvrit, et le grand inquisiteur vit paraître devant lui le prieur de la compagnie de Jésus.

— Vous ici, frère Escobar, vous!

— Moi-même, monseigneur.

— Ce billet n'est donc pas de votre main? dit Sandoval avec ironie, car il me parlait d'un ami dévoué.

— C'est comme tel que je viens.

— Ou plutôt comme suppliant, car je sais ce qui vous amène... mais il n'est plus temps.

Sandoval, prenant alors un parchemin jeté sur une table au milieu de beaucoup d'autres papiers, ajouta en souriant, autant qu'un inquisiteur peut sourire :

— Vous voyez que je m'occupais de vous, seigneur Escobar, et je ne suis pas le seul. Il a été question dernièrement au conseil du roi des révérends pères de la compagnie de Jésus.

— Je le sais, monseigneur.

— Notre bien-aimé neveu, le duc d'Uzède, a été chargé de faire un rapport sur votre congrégation, sur sa morale et sur ses principes; ce rapport est fait et très-bien fait.

— Monseigneur le duc d'Uzède a tant d'esprit!

— Il n'en manque pas.

— Il a de qui tenir.

— Ce rapport est clair, précis, véridique, en un mot foudroyant pour vous. Il conclut à l'expulsion immédiate de votre ordre en vous permettant de vous retirer où vous le jugerez convenable.

— Monseigneur le duc d'Uzède est bien bon.

— Ces conclusions ont été adoptées par le duc de Lerma, qui m'a envoyé ce rapport signé de lui; il va l'être par moi et envoyé à Sa Majesté, dont le consentement et la signature sont probables.

— C'est-à-dire certains! le roi signera sans lire!

— C'est assez son ordinaire, et dans quelques minutes, continua Sandoval (en préparant un cachet

et de la cire devant une bougie qui brûlait tout allumée sur son bureau de travail), dans quelques minutes cette dépêche sera partie.

— Non, monseigneur, dit froidement Escobar, elle ne partira pas.

— Le grand inquisiteur le regarda d'un air étonné, comme doutant de ce qu'il venait d'entendre. Puis, il s'écria fronçant le sourcil :

— Qu'est-ce à dire, seigneur Escobar?

— Que Votre Excellence est comme le duc d'Uzède son neveu : elle a trop d'esprit, pour renvoyer du royaume des gens qui peuvent seuls, dans ce moment, sauver son honneur et celui du duc de Lerma, prouver votre innocence à tous deux et affermir à jamais votre pouvoir.

— Parlez, s'écria vivement Sandoval, dont les yeux brillaient de joie, parlez, mon père.

— Cela m'est impossible, tant que j'aurai là devant les yeux cet objet qui me trouble et me fait perdre la suite de mes idées.

Il montrait du doigt le parchemin.

— Je comprends bien, dit l'inquisiteur d'un air défiant; mais il me faut avant tout les preuves authentiques, des preuves que je puisse publier, imprimer et répandre dans toute l'Espagne.

— C'est bien ainsi que je l'entends : la preuve évidente que ni vous ni le duc de Lerma n'êtes auteurs ni complices de l'empoisonnement de la reine.

— C'est la vérité, je l'atteste.

— Je le sais, monseigneur.

— Mais comment le prouverez-vous?

— D'un seul mot.

— Et lequel?

— En nommant les vrais coupables; en racontant, en attestant, en signant, s'il le faut, la relation exacte et véridique des faits tels qu'ils se sont passés dans les plus petits détails et dans leur moindre circonstance.

— Je vous écoute. Parlez, mon père.

— Je vous ai dit, monseigneur, ce qui jetait du trouble et de l'obscurité dans mes idées.

Le grand inquisiteur prit le rapport et l'approcha de la bougie. Le feu y prit, et pendant que la flamme consumait :

— Je commence à y voir plus clair, dit Escobar d'une voix pateline; cela dissipe déjà bien des nuages entre nous, non pas qu'on ne puisse aisément faire au roi un second rapport.

— Oui certes, répéta froidement Sandoval, et sans beaucoup de peine.

— Cette peine, répondit Escobar d'un air affectueux, j'ai voulu même vous l'éviter.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que ce second rapport je l'ai fait moi-même, et le voici.

Il présenta au grand inquisiteur un papier ployé en quatre, que celui-ci ouvrit et parcourut avec impatience.

C'était bien réellement un rapport au roi, dans lequel les vertus, les talents et la piété de la compagnie de Jésus étaient exaltés outre mesure. On y parlait surtout, avec éloge, des services que, dans l'université d'Alcala, elle rendait à la jeunesse.

On y démontrait enfin l'utilité, la nécessité même de l'existence des bons pères, et la sainte inquisition elle-même concluait à leur maintien, *ad æternum*, dans le royaume d'Espagne.

— J'entends, j'entends, dit Sandoval avec un mouvement d'humeur. Puis, se reprenant, il ajouta d'un air fort gracieux : Il est possible que je ne repousse pas, que même j'approuve... et que je signe ce rapport; mais ce n'est pas dans ce moment, c'est plus tard, c'est quand j'aurai apprécié l'importance des faits que vous avez à m'apprendre; car, jusqu'à présent, je ne puis avoir confiance en vous qu'à moitié.

— Soit, monseigneur, je ne puis mieux faire que d'imiter Votre Excellence, et je ne vous découvrirai alors que la moitié de notre secret.

—Pourquoi pas tout entier?

— Cela dépendra de vous... Je puis d'abord vous raconter les faits, plus tard vous dire les noms et enfin vous donner les preuves.

L'inquisiteur, frémissant d'impatience et de curiosité, fit signe à frère Escobar de s'asseoir, s'approcha de lui et écouta d'une oreille attentive le récit du bon père.

— Votre Excellence se rappelle-t-elle le jour où mourut l'aumônier de la reine?

— Qu'importe?

— C'est bien essentiel, je vais vous dire pourquoi.

Le lendemain, qui était un dimanche, la reine n'entendit point la messe dans son oratoire; elle se rendit à la chapelle du roi, et c'est ce jour-là que le crime fut commis. Voici comment :

L'inquisiteur rapprocha encore plus son fauteuil et quoique les deux moines fussent seuls dans le cabinet, Escobar, par un mouvement involontaire, continua à voix basse :

— La reine, en sortant de la messe, traversa les jardins pour se rendre à ses appartements; elle était

entourée d'une suite nombreuse, et le duc de Lerma marchait à côté d'elle. On était au milieu du jour et il faisait une chaleur insupportable. Sa Majesté se plaignit d'une soif ardente, et le duc de Lerma, en courtisan empressé, ou plutôt en galant cavalier, s'élança dans les appartements de la reine, qui étaient proches et qui donnaient sur les jardins.

Il entra dans une salle basse où sommeillait une jeune fille, une dame d'honneur de la reine. A côté d'elle, sur une table de marbre, était placé dans une assiette d'argent un verre d'orangeade glacée.

Cette circonstance, en apparence peu importante, demande quelques explications préliminaires, essentielles et très-importantes.

Le grand inquisiteur redoubla d'attention.

— Cette jeune demoiselle d'honneur, que je ne nommerai pas à Votre Excellence, mais qu'elle devinera sans peine, déplaisait à plusieurs personnes influentes de la cour, par la raison toute naturelle qu'elle plaisait trop à un très-grand personnage. Comme elle gênait par là des desseins ambitieux ou autres, on avait résolu de s'en défaire; et l'on venait de mettre cette idée à exécution.

Oui, monseigneur, poursuivit Escobar, quelques instants auparavant une main adroite et inconnue de tous, excepté de moi, venait de jeter quelques gouttes de poison dans le verre d'orangeade glacée placé près de la jeune fille endormie.

On ne doutait point qu'elle ne le bût à son réveil. C'était probable, c'était certain. Le hasard en décida autrement et déjoua toutes les combinaisons.

La jeune fille, réveillée en sursaut par l'entrée du duc de Lerma, s'écria vivement :

faire écrit en entier de sa main; je suis également prêt à le signer.

— En vérité! s'écria l'inquisiteur avec joie.

— A l'instant même et sur ce bureau... mais pardon, j'empêche Votre Excellence de mettre la cire et d'apposer le sceau du saint-office à ce papier qu'elle vient de signer. Faites, monseigneur, ajouta-t-il en se reculant d'un pas, d'un air humble et doucereux, que je ne vous dérange point. Rien ne presse, j'écrirai après vous.

Le grand inquisiteur tendit alors le parchemin signé, scellé et en bonne forme à Escobar, qui, à son tour, se hâta de parapher son nom à côté de celui du père Jérôme, au bas de la terrible déclaration qui justifiait pleinement le duc de Lerma et son frère l'inquisiteur, mais qui perdait, sans rémission le duc d'Uzède et la comtesse d'Altamira.

— Personne, excepté moi, n'a connaissance de ces faits?

— Non, Excellence.

— Je suis le premier à qui vous en ayez parlé?

— Je voulais, n'ayant pu pénétrer jusqu'au duc de Lerma et craignant de ne pas être admis devant vous, je voulais d'abord confier ce secret à un des vôtres, à votre âme damnée, à celui qui vous doit tout.

— Qui donc?

— Frey Alliaga, confesseur du roi.

— Malheureux! qu'alliez-vous faire?

— Ce qui m'en a empêché, c'est qu'il m'a déclaré qu'il vous détestait vous et le duc de Lerma et qu'il avait juré de vous renverser.

— Il vous a dit cela?

— Je n'en ai pas cru un mot... mais c'est égal...

— Il vous a dit vrai.

— Ce n'est pas possible.

— Il vous a dit la vérité, l'exacte vérité.

— Alors il m'a bien trompé! s'écria Escobar avec naïveté et pourtant d'un air un peu humilié. C'est un homme bien dangereux et bien adroit.

— A qui le dites-vous! On ne peut jamais connaître au juste les desseins qu'il médite ou les motifs qui le font agir.

— Le moyen, en effet, de savoir sur quoi compter s'il pousse la dissimulation jusqu'à dire parfois ce qu'il pense!

— Il s'était d'abord et de lui-même montré tout dévoué à nos intérêts, poursuivit le grand inquisiteur; il nous a même rendu d'immenses services, l'ingrat! et maintenant il a juré notre perte.

— La nôtre aussi, répondit Escobar en levant les yeux au ciel avec une sainte indignation.

— C'est notre ennemi commun, ennemi d'autant plus redoutable que c'est nous qui l'avons placé auprès du roi.

— La main qui l'a élevé ne peut-elle pas le renverser?

— Nous y tâcherons du moins, dit Sandoval avec un soupir.

— Et si nous pouvons vous aider, répondit Escobar, comptez sur notre zèle et sur notre loyauté.

— J'y compte, mon père.

— Et vous faites bien, Excellence, car nous lui portons une haine implacable et vivace.

— Tels sont aussi nos sentiments.

— Qu'ils nous réunissent alors en une sainte ligue contre l'ennemi commun.

— C'est notre intérêt et le ciel qui le veulent.

— La volonté de Dieu soit faite!

Saint Dominique et Loyola se touchèrent dans la main, et la ruine de Piquillo fut jurée.

Don Augustin de Mexia.

Revenons à l'hôtellerie où nous avons laissé Piquillo et le général don Augustin de Mexia, au moment où la populace se précipitait dans la cour, poussant des cris de mort, armée de torches et menaçant d'incendier la grange où les prisonniers maures avaient été enfermés.

Au seul mot d'incendie, l'hôtelier sortit tout tremblant non pour les prisonniers, mais pour la récolte que renfermaient ses greniers; et pendant qu'il déployait toute son éloquence pour calmer et désarmer la foule, composée en grande partie de ses voisins et de ses amis, don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, et aperçut le malheureux sergent et ses huit hommes rangés en bataille devant la grange.

— Sergent, lui cria-t-il, emmenez vos prisonniers, et s'il vous en manque un seul, vous en répondez sur votre tête. En avant, marche!

Après cet ordre, donné avec la même tranquillité que s'il avait assisté à une revue, le général referma sa fenêtre, et revenant se rasseoir :

— Mille pardons, mon révérend, d'avoir quitté la table. Je prie Votre Seigneurie de vouloir bien oublier la contrariété que, malgré moi, je lui ai causée.

—Une contrariété! s'écria Alliaga indigné; n'oubliez pas, monsieur le général, que le sang de ces malheureux retombera sur votre tête.

— Soit, mon révérend, c'est le sort de la guerre, répondit tranquillement don Augustin.

— Et si, vous ou les vôtres, vous vous trouviez jamais dans une position pareille...

— Je mourrais en soldat, sans me plaindre et sans demander grâce. Puis il ajouta, du même ton : Permettez-moi d'offrir à Votre Seigneurie de ce vin d'Alicante.

— Merci, monsieur le général, répondit sèchement Alliaga.

Don Augustin tenait à la main le verre qu'il venait de remplir, quand le maître de la posada entra vivement dans l'appartement, pâle, hors de lui et respirant à peine.

— Eh bien, qu'est-ce? qu'avez-vous, seigneur hôtelier? demanda tranquillement le général. Ils ont mis le feu à votre grange, je m'y attendais!

— Ce ne serait rien, par saint Jacques! c'est bien autre chose! les Maures! les Maures! qui descendent de la montagne, et qui viennent d'entrer dans la ville, pillant et massacrant tout ce qu'ils rencontrent.

— Les Maures! répondit don Augustin de Mexia en haussant les épaules; quelle folie!

Et il porta à ses lèvres le verre qu'il tenait à la main.

— Je vous répète, monsieur le général, qu'ils sont descendus de la montagne.

— Et par où? demanda don Mexia avec impatience.

— Par Huelamo de Ocana.

— Impossible!... c'est justement par là que s'est avancée ce matin la colonne de Diégo Faxardo, forte

de douze cents hommes de nos meilleurs soldats et six pièces d'artillerie; c'est plus qu'il n'en faut pour arrêter l'armée tout entière des rebelles.

— Il paraît qu'ils n'ont rien arrêté, car les Maures sont entrés dans la ville, et tous les bourgeois s'enfuient... Tenez, tenez!... entendez vous?

Plusieurs décharges de mousqueterie retentirent dans les rues éloignées.

— Raison de plus pour que ce ne soient pas eux, dit le général en souriant; car ils n'ont ni poudre ni munitions. Mais voyons cependant ce que c'est.

Les cris devinrent plus nombreux, plus effrayants, et l'on distingua parfaitement ceux de : Allah! Allah! mort aux chrétiens! mort à l'Espagne!

— Est-ce que, par hasard, vous auriez raison? dit froidement don Augustin.

Il acheva son verre de vin sans que le cristal vacillât dans sa main, se leva de table d'un pas ferme, prit son épée et se préparait à descendre dans la rue.

—Ne sortez pas! ne sortez pas, mon général! s'écria un homme qui s'élança dans l'appartement. Ses habits étaient en désordre, son sang coulait par plusieurs blessures.

— Vous, Diégo, dit le général avec le même flegme qu'un instant auparavant. Qu'est-ce que cela signifie?

— Ne sortez pas! moi et quelques officiers nous nous ferons tuer avant qu'on arrive jusqu'à vous. Le sergent et ses huit hommes sont échelonnés sur l'escalier et vous donneront le temps de fuir.

— Moi, fuir! répondit don Mexia avec un sourire hautain; vous n'avez pas votre tête, Diégo, remettez-vous. Qu'est-il arrivé? pourquoi avez-vous abandonné vos soldats?

— Mes soldats? s'écria Diégo, à moitié fou de rage et de douleur, tués! anéantis!

— Mais votre artillerie, vos munitions?

— Au pouvoir des rebelles.

— C'est impossible!

—C'est ce que je me dis : c'est impossible! s'écria-t-il en portant à son front sa main, qu'il retira toute sanglante, et cependant ce sang, c'est bien le mien. Ah! trahison! trahison! sans cela le capitaine Diégo, fût-il seul contre eux tous, n'eût jamais été vaincu. Oui, continua-t-il avec égarement, ce prisonnier, ce Maure, à qui j'avais fait grâce de la vie, à condition qu'il nous livrerait Yézid et tous les siens...

—Eh bien? dit don Augustin avec un peu d'émotion.

— Eh bien! imaginez-vous, après deux heures de marche, une gorge étroite, escarpée, un site effrayant, terrible, des rocs nus, décharnés, se dressant de toutes parts, comme des squelettes gigantesques. « A moi, mes frères, à moi! s'est écrié le traître; au prix de mes jours, je vous livre nos ennemis, prenez-les! » A l'instant, je l'ai frappé, et son corps déchiré par nos balles a été dispersé en lambeaux. Mais l'étroit sentier par lequel nous venions d'entrer avait été soudain comblé par d'énormes blocs de pierre roulés d'en haut. Plus d'issue, mon général, poursuivit Diégo avec désespoir; partout des montagnes à pic, et ces montagnes couronnées par des milliers d'ennemis qui nous écrasaient sous des quartiers de rochers. «Vive Allah! mort aux chrétiens! » criaient-ils. Que pouvaient faire la valeur, l'ordre, la discipline? Impossible de combattre, impossible d'avancer, impossible même de reculer. Nous étions une vingtaine... une vingtaine seulement, qui, nous attachant aux ronces, aux racines

des arbres, aux pointes d'un rocher moins escarpé que les autres, avons pu sortir de ce gouffre d'enfer. Mais ils se sont aussitôt attachés à notre poursuite, et depuis deux heures nous descendons la montagne en fuyant... Fuir devant eux!... la moitié de mes compagnons est tombée ou de fatigue ou de ses blessures. De vingt, nous n'étions plus que dix en arrivant à cette hôtellerie, où j'ai vu votre drapeau, et comme ils sont maîtres du village...

— C'est ce que nous allons voir, interrompit don Mexia, qui pendant ce terrible récit avait conservé le même sang-froid qu'autrefois Philippe II en apprenant la destruction totale de la fameuse *armada*. Vous pouvez vous abuser encore.

Les hurlements de joie et de victoire qui retentirent dans la rue lui prouvèrent que Diégo ne se trompait pas.

— Allah! allah! mort aux chrétiens!

Ce cri dominait tous les autres. En quelques instants, la porte de l'hôtellerie fut enfoncée, et les Maures se précipitèrent sur l'escalier principal, défendu par le sergent, ses soldats et les officiers compagnons de Diégo.

— Messieurs, s'écria don Augustin en se rapprochant d'Alliaga, défendons le révérend, car sa robe de moine va l'exposer le premier à la fureur des hérétiques.

— Ne pensez qu'à vous, général, lui répondit froidement Alliaga; je suis prêt à mourir.

— Et nous donc! répliqua en souriant Mexia; n'y sommes-nous pas toujours prêts? Je vous le disais encore tout à l'heure, c'est le sort de la guerre, c'est notre état, mon révérend! Mais vous, c'est autre chose, vous pourriez pâlir, vous en avez le droit, et

vous n'en usez pas, dit-il en posant sa main sur le cœur d'Alliaga. Il est aussi calme que le mien. Ah! continua-t-il sans changer de ton ni de visage, nos pauvres soldats n'ont pu résister longtemps. La porte est brisée; voici l'ennemi. Diégo, vous êtes blessé, appuyez-vous sur moi; il faut mourir debout et le front levé.

Les deux Espagnols tirèrent leur épée. Mais Alliaga se précipita devant eux au moment où, comme un flot débordé, les Maures s'élançaient dans la chambre.

— Feu sur le moine! crièrent-ils en voyant Piquillo, qui de ses bras étendus protégeait ses deux compagnons.

Son capuchon était rejeté sur ses épaules; sa tête était nue, et il s'offrait le premier, sans défense et sans armes, aux coups des meurtriers.

Déjà un Maure avait armé une espingole et le couchait en joue, lorsqu'un jeune homme, d'une haute stature et qui semblait le chef de la troupe, écarta rapidement l'arme fatale, dont le coup partit et alla briser une des croisées.

—Arrêtez! s'écria le Maure d'une voix foudroyante, que personne ne touche à cet homme, et qu'on le respecte comme Yézid lui-même!

— Oui... oui... s'écrièrent plusieurs voix dans la foule, c'est lui, c'est notre sauveur! c'est frey Alliaga!

Et malgré le sang et la poussière qui couvraient ses traits, Piquillo crut reconnaître dans celui qui avait parlé le premier Alhamar-Abouhadjad, le fidèle serviteur de Yézid, celui que dernièrement il avait rencontré avec Gongarello au pouvoir de l'alguazil Cardenio de la Tromba.

Alhamar fit un signe de la main; tous ses compagnons sortirent de la chambre. Il n'y resta que Diégo Faxardo, qui, affaibli par ses blessures, venait de perdre connaissance, et le général, qui s'empressait de le secourir; tous les deux étaient à une extrémité de l'appartement; à l'autre, Alliaga et Alhamar se tenaient debout et parlaient à voix basse.

— La dernière fois que je t'ai vu, disait Alhamar, tu nous as appelés *frères*, et tes frères sont venus te secourir; je t'avais bien dit que nous nous retrouverions.

— Merci, frère, répondit Alliaga en lui serrant la main.

— Que puis-je encore pour toi?

— Epargnez ces deux Espagnols, qui voulaient me défendre.

— Quel que soit leur nom ou leur rang, ils ne risquent rien, ils sont sauvés.

— C'est bien, dit Alliaga; maintenant cours délivrer nos frères du village de Barredo qui sont enfermés dans la grange de l'hôtellerie.

— J'y cours.

— Un mot encore : quoique victorieux, ne restez pas longtemps dans Carascosa; des détachements nombreux sont postés aux environs, et au premier bruit de cette expédition, ils vont accourir.

— Ne crains rien : nous ne sommes descendus dans la plaine que pour y enlever des provisions et des vivres qui nous manquent; nous avons saisi plusieurs troupeaux que nous emmenons, et, d'après l'ordre d'Yézid, nous remontons cette nuit même auprès de lui à la montagne.

— A la bonne heure; mais il faut absolument que

je voie Yézid, que je lui parle. Comment faire?...

— Il ne peut nous quitter ni venir te joindre.

— Mais moi, je puis l'aller trouver.

— Tu oserais venir à la montagne?

— Sans doute; mais non pas aujourd'hui ni avec vous.

— Eh bien! demain, à la nuit tombante.

— Soit. J'irai seul.

— Je t'attendrai aux trois roches blanches. Mais qui pourra te conduire jusque-là?

— Gongarello, qui élevé dans ce pa ys, connaît la montagne et tous ses sentiers.

— A demain donc, frère.

— A demain.

— Toute cette conversation avait eu lieu rapidement à voix basse et à l'autre bout de la salle. Abouhadjad, entendant les cris des siens qui l'appelaient, avait redescendu l'escalier et s'était élancé dans la cour.

Alliaga se rapprocha alors du général et l'aida dans les soins qu'il donnait au capitaine Diégo.

Celui-ci revint enfin à lui; il se rappela alors sa jactance du matin, sa défaite de la journée et tout ce qui venait de se passer; son premier mouvement, mouvement de honte et de confusion, fut de cacher sa tête entre ses mains.

— Allons, allons, lui dit gravement le général, courage et patience; tout peut se réparer. Rien ne vous empêche de vous faire tuer à la première occasion, et cette occasion-là arrivera plus tôt que vous ne croyez.

En parlant ainsi, don Augustin de Mexia se promenait dans la salle de l'hôtellerie. Il regardait de

temps en temps sa montre et avait l'air de calculer.

— A quoi pensez-vous, général? lui demanda Alliaga.

— Je pense que si mes instructions de ce matin ont été exactement suivies, six cents homme de cavalerie, commandés par Gomès de Sylva, doivent passer ce soir par Carascosa pour aller prendre position à Hueté. Dieu aidant, ils ne peuvent tarder et nous allons rire, poursuivit-il gravement. Pas un seul de cette canaille ne nous échappera!

— Dites-vous vrai? s'écria le capitaine Diégo en se levant vivement.

Sa figure pâle se colora un moment, et ses yeux brillèrent d'un éclair de joie et de vengeance.

Mais il était dit que ce jour-là serait un jour de malheur pour le pauvre capitaine et que toutes ses prévisions seraient déjouées.

On entendit dans la cour de l'hôtellerie un son de cor, répété successivement quelques instants après sur divers points de la ville. C'était Alhamar-Abouhadjad qui rappelait et ralliait tout son monde; emmenant avec lui tout son butin, de nombreux troupeaux et les prisonniers de Barredo, il regagna en bon ordre les gorges de l'Albarracin. On entendit pendant quelque temps le son lointain du cor, répété par les échos de la montagne, puis le plus profond silence succéda aux clameurs et une vaste solitude aux scènes de pillage et de dévastation.

— Tout se taisait depuis longtemps; don Augustin de Mexia ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour et appela.

Une seule voix, une voix faible, lui répondit; c'était celle du sergent Molina Chinchon.

— Que voulez-vous, mon général?

— Où est Mosquito l'hôtelier?

— Sauvé... ou caché; je le soupçonne d'être dans la grange, sous des bottes de paille.

— Appelle alors l'alguazil Cardenio de la Tromba.

— Tué, mon général, ainsi que son camarade.

— Et les soldats que tu commandais?

— Tous massacrés, général.

— Et toi?

— Blessé à leur tête!

— Dangereusement?

— J'espère que non.

— Tu en reviendras?

— Je vous le jure, mon général.

— Tant mieux! hâte-toi de te guérir.

— Je me dépêcherai.

— Et tu te rendras alors, pour quinze jours, aux arrêts.

— Oui, mon général.

Un galop de chevaux se fit entendre, au loin, du côté de la plaine.

— Ce sont eux, dit don Mexia, c'est Gomès de Sylva... mais trop tard.

— Et pourquoi donc? s'écria vivement Diégo, on peut encore les poursuivre.

— Non pas, non pas! répondit le prudent général; je n'irai pas me hasarder la nuit dans la montagne, qu'ils connaissent mieux que nous.

Et regardant d'un air sévère :

— C'est assez des désastres de cette journée, il faut nous reposer cette nuit.

Un quart d'heure après, Gomès de Sylva traversait Carascosa avec son détachement, Don Augustin

se mit à leur tête avec Diégo Faxardo, qui se soutenait à peine sur son cheval. Pendant toute la route, le général n'ouvrit pas la bouche sur ce qui s'était passé. Mais arrivé à Hueté, il se contenta de dire aux officiers qui l'entouraient :

— A demain le combat, messieurs.

Puis se tournant vers Diégo :

— A demain votre revanche, capitaine.

Le camp des Maures.

Le lendemain dans la journée, frey Alliaga quitta l'hôtellerie; mais à peine à une lieue de là il s'arrêta comme indisposé, se coucha de bonne heure, et quand tout le monde fut endormi dans la misérable posada où il avait cherché asile, il se leva et se dirigea vers la montagne, accompagné de Gongarello, qui devait le conduire, et qui, par un mouvement involontaire, se tenait toujours derrière lui.

Gongarello était dévoué, mais il avait peur, et de plus braves que lui auraient pu être intimidés la nuit dans ces montagnes sauvages et surtout dans le sentier escarpé qu'il leur fallait suivre, et qui était dangereux, même du jour. Il serpentait péniblement sur les flancs d'une montagne à pic, et à mesure qu'on s'élevait, on apercevait à sa gauche un précipice qu'on osait à peine regarder, car sa hauteur pouvait donner le vertige aux meilleures têtes.

Plus on approchait du sommet de l'Albarracin, plus l'air devenait vif et le vent impétueux. Il mugissait sourdement dans les fissures des rochers ou tourbil-

lonnait en rafales dans l'étroit espace que parcouraient nos voyageurs. Parfois, et pour ne pas être renversés, ils étaient obligés de se retenir à des pointes de rocs ou aux liéges et aux sapins, qui, à cette élévation, commencent déjà à être rares; sans compter que les choucas et les oiseaux de proie, que réveillait cette marche nocturne, ajoutaient par leurs cris sauvages à l'horreur de ce lieu formidable.

Enfin ils arrivèrent à un petit plateau couronné par trois cimes de rochers dont les blanches aiguilles brillaient à la lueur des étoiles. Gongarello tressaillit en entendant le bruit des armes et en voyant plusieurs hommes, couchés à plat ventre le long du rocher, se lever brusquement à leur approche.

C'étaient Alhamar-Abouhadjad et ses compagnons.

— Venez, frère, dirent-ils à Alliaga; notre chef vous attend.

Et ils commencèrent à descendre de l'autre côté de la montagne, par un sentier non moins escarpé, jusqu'à l'entrée d'une caverne masquée par des rochers.

C'était la route à suivre pour arriver au camp, et à moins de connaître parfaitement ce passage, il était impossible de le soupçonner. Depuis cet endroit, le chemin était large et facile, et tout en marchant, Alliaga interrogea Abouhadjad sur les événements de la journée.

— Allah nous favorise, s'écria celui-ci. Ce matin, avant le lever du soleil, Yézid, qui est toujours le premier sur pied et qui nous anime de ses discours et de son courage, Yézid s'est mis en marche; nous pensions tous qu'il allait descendre sur Culla et Benazal pour attaquer le corps d'armée de Fernand d'Albayda.

Nous avons aperçu son camp de loin dans la plaine, au lever du soleil.

—Et il a donné le signal? s'écria Alliaga avce crainte.

— Non, il s'est arrêté. Il a contemplé un instant les tentes de Fernand. J'étais alors, comme toujours, près de mon maître Yézid, et j'ai vu couler une larme le long de sa joue.

Et nous aussi nous étions émus! car de la plate-forme où nous étions, du côté de l'Albarracin qui donne sur la mer, nous voyions se dérouler à nos pieds les plaines de Valence.

— Campagnes que nous avons cultivées, s'est écrié Yézid, séjour de notre enfance, sol de la patrie, nous ne porterons point dans ton sein la dévastation et le pillage.

En jetant un dernier regard, un regard de protection et d'amour sur cette terre arrosée de nos sueurs, nous avons pris parmi les rochers la route qui tourne du côté de l'Aragon. Là était le second corps d'armée commandé par le brigadier Gomara, qui, parti depuis quelques jours de Checa, devait se lier, par sa gauche avec les troupes de don Fernand, et par sa droite à l'armée principale, commandée par don Augustin de Mexia, lequel devait, ce matin, se mettre en marche de Hueté pour faire sa jonction avec don Gomara.

— Je le sais, je le sais, dit Alliaga avec impatience. Eh bien?

— Eh bien, don Gomara et ses troupes ne nous supposant pas l'audace de les attaquer, dormaient, je crois dans leurs quartiers, qnand les cris d'Allah et le feu de la mousqueterie les ont réveillés. Ils ne nous croyaient ni armes ni munitions, mais les soldats de Diégo nous en avaient fourni la veille; ils

ne nous croyaient ni courage ni connaissances militaires, mais nous sommes du sang des Abencerrages et nous étions commandés par Yézid!

Pendant que nous les attaquions l'épée à la main et de près, ces Espagnols, nos maîtres et nos bourreaux, les couleuvrines et les fauconneaux que nous avions traînés avec nous, et que nous avions établis en batterie de l'autre côté de leur camp, tonnaient au-dessus de leur tête et les foudroyaient. C'était la justice céleste, elle venait d'en haut.

Ils ont voulu nous les reprendre, ces canons qui leur appartenaient, et quatre fois ils sont montés à l'assaut en gravissant les rochers; mais nous étions là, continua Abouhadjad avec l'exaltation de la vengeance et du triomphe; quatre fois nous les avons précipités de ces remparts de granit que le ciel nous a donnés et qu'il a élevés pour nous!

Ah! poursuivit le Maure avec un éclat de rire, si vous les aviez vus rouler jusqu'au fond du ravin où ils n'arrivaient que par fragments! si vous aviez vu leur chef Gomara, après deux heures de résistance acharnée, repoussé de rocher en rocher, attaqué corps à corps par Yézid!... Yézid lui-même, le fils des Abencerrages, le sang des rois maures, Yézid, mon maître et mon roi, qui, aux yeux de tous et sur ce rocher élevé, l'a frappé de son épée, pendant que les échos de la montagne répétaient : Allah! Allah! Gloire aux Abencerrages!

Ah! c'est un beau jour que celui-là, s'écria le Maure transporté de joie, et je peux mourir maintenant! J'ai vu couler assez de sang espagnol.

— Et don Augustin de Mexia? demanda Alliaga avec inquiétude.

— Leur général en chef, ce guerrier si vaillant, si habile, si expérimenté, à ce qu'ils disent tous... nous avons entendu le son de ses tambours, les fanfares de sa cavalerie... nous avons vu de loin gravir ses colonnes, pendant que Yézid, ralliant nos soldats, les rangeait sur une esplanade qui dominait la montagne, notre artillerie sur les flancs, six mille hommes en bataille et douze cents arquebusiers retranchés derrière les rochers; nous l'attendions, ce grand capitaine, et comme les Maures, nos ancêtres, nous l'avons, par nos cris, défié au combat; il ne l'a pas accepté.

— En vérité!

— Il a contemplé longtemps notre position, et au lieu de nous attaquer, il a tourné du côté de Checa, nous laissant maîtres de tout ce versant de la montagne et de la grande route de Valence à Madrid.

— Quoi! il s'est éloigné!

— Oui! s'écria fièrement Abouhadjad, ses soldats étaient plus nombreux du double, et il a fui devant nous.

Alliaga n'en croyait rien, et la retraite du général espagnol lui inspirait de vives inquiétudes. Augustin de Mexia n'était pas homme à battre en retraite sans motif, et Alliaga avait raison.

En apprenant le nouvel échec que venait d'éprouver un de ses lieutenants, en voyant la forte position occupée par les rebelles, le vieux général avait compris qu'on ne l'enlèverait pas de front sans des pertes considérables; que peut-être même le succès de l'attaque pourrait être douteux, et fidèle à sa maxime : Attendre pour arriver plus vite, il avait préféré quelques jours de marches pénibles pour tourner la montagne et prendre ses ennemis à revers,

pendant qu'il donnait à Fernand d'Albayda l'ordre de les aborder de son côté et de les mettre ainsi entre deux feux.

Ces manœuvres devaient nécessairement donner aux Maures quelques jours de repos, et la confiance d'Abouhadjad et de ses compagnons redoublait la terreur d'Alliaga.

En discourant ainsi, ils approchaient du camp des Maures, où régnait la plus active surveillance, car sur le chemin de nombreuses sentinelles se montraient de distance en distance et criaient :

— Qui vive?

— Ami! répondait l'escorte d'Alliaga.

Ils traversèrent le camp, arrivèrent à une tente où malgré l'heure avancée de la nuit, brillait encore de la lumière, et quelques instants après, les deux frères étaient dans les bras l'un de l'autre.

— C'est toi que je revois! s'écriait Yézid en le pressant sur son cœur.

Alliaga, ému jusqu'aux larmes, lui rendait ses caresses et jetant un regard triste et douloureux sur les traits pâles et souffrants de son frère, sur les objets qui l'environnaient, sur cette tente en lambeaux qui lui servait d'abri, sur la natte de paille qui formait sa couche :

— Ah! s'écria Yézid en devinant sa pensée, je ne suis plus ici dans le Val-Parayso, dans le paradis terrestre. Mais mon sort est encore digne d'envie, mon frère, je combats pour la religion et la liberté. Si la récompense n'est pas sur cette terre, elle ne me manquera pas pour cela, dit-il en levant les yeux au ciel. Dieu me réunira enfin à tous ceux que j'aime! Et voyant la douleur de Piquillo : Il commence déjà, s'écria-

t-il, puisqu'il me permet de voir et d'embrasser mon frère bien-aimé! Qui t'amène Piquillo?

— Tes dangers.

— C'est pour cela que tu t'exposes? Quoi! tu ne m'apportes pas des nouvelles d'Aïxa et de mon père?

— Je vais en chercher; je vais, par l'ordre du roi, qui les rappelle de l'exil, les prendre à Valence et les ramener à Madrid. Mais parlons de toi, de toi d'abord. Delascar d'Albérique, notre père, m'avait confié, avant son départ, des valeurs pour plus de deux millions de réaux. Elles devaient être remises au duc de Lerma comme le prix d'une promesse à laquelle il a manqué. Je te les apporte, je te les rends.

— Merci pour mes compagnons, qui en auront grand besoin.

Alliaga continua :

— J'ai appris tes exploits et tes triomphes, j'en ai été presque témoin et j'en suis fier. Mais, pour être retardée, ta perte n'en est pas moins certaine. Augustin de Mexia n'est pas homme à abandonner sa proie. Il a juré de vous exterminer.

— Soit! Son serment pourra lui coûter cher à tenir.

— Et des deux côtés ce sera du sang inutilement versé. Car j'ai la certitude que, sous peu, notre roi Philippe aura changé de conseillers; que bientôt le duc de Lerma sera renversé; que l'édit contre les Maures sera révoqué; que toi et mon père vous pourrez rentrer dans vos biens, et nos frères dans leur patrie.

— Que me dis-tu là! s'écria Yézid stupéfait, et sur quel espoir peux-tu fonder de pareilles chimères?

Alliaga lui raconta alors la passion ardente, délirante du roi pour leur sœur Aïxa. Il lui expliqua le message dont il était chargé.

Sa Majesté Philippe III, roi d'Espagne, voulait épouser secrètement, mais en légitime mariage, Aïxa d'Albérique, la fille et la sœur du Maure.

Yézid pouvait à peine croire ce qu'il entendait.

— Le roi exige seulement qu'elle reçoive le baptême, continua Alliaga.

— Y consentira-t elle? demanda Yézid après un instant de silence.

— Ce que j'ai fait pour sauver tes jours et les siens, répondit frey Alliaga avec un douloureux soupir, Aïxa refusera-t-elle de le faire pour délivrer une nation entière, pour racheter tous ses frères de l'exil, de la misère ou de la mort?

— Oui, c'est possible. Mais épouser le roi, qu'elle n'aime point! dit Yézid d'un air rêveur; crois-tu qu'elle consente à ce sacrifice?

— Qui l'en empêcherait? s'écria vivement Alliaga, qui devint pâle et tremblant. Connais-tu quelques motifs qui pourraient s'y opposer? Dernièrement n'était-elle pas décidée, tu l'as vu toi-même, à donner ses jours, et plus encore... son honneur même pour que ce fatal édit ne fût pas signé. Eh bien! ne vaut-il pas mieux être la femme que la maîtresse d'un roi?

— Oui, répondit Yézid, le malheur est préférable à la honte, et quels que soient les sentiments d'Aïxa...

— Les connais-tu?

— Non, mais je suis persuadé maintenant, comme toi, qu'elle acceptera.

— N'est-il pas vrai! s'écria Piquillo avec joie; et alors crois-tu que le roi puisse rien refuser à celle qu'il aime? penses-tu qu'il veuille la placer sur le trône et laisser ses frères dans l'exil? Non, non, je te l'ai dit, dans quelques jours tout sera changé. Le vaisseau

que le roi a fait envoyer à la poursuite d'Aïxa l'aura ramenée à Valence, et moi, je la reconduirai à Madrid, où l'attend son royal époux. A notre arrivée, le duc de Lerma proposera lui-même la révocation de l'édit qui nous a proscrits ; il le signera, ou l'ancien favori sera renversé et brisé.

— Tu dis vrai! répondit Yézid.

—Ainsi donc, frère, continua Alliaga avec chaleur, tâche seulement de gagner du temps, c'est tout ce que je demande. Evite des combats dont la chance peut être douteuse et dont le résultat serait à coup sûr inutile. Je crains les forces et l'adversaire redoutable qui te menacent; mais quand tu aurais la certitude de l'accabler, préfère la guerre des montagnes. Laisse-toi poursuivre de rocher en rocher. Cherche plutôt à l'épuiser qu'à le combattre; à le fuir qu'à le vaincre. Me le promets-tu?

— Oui, frère, je reconnais la prudence de tes conseils; je les suivrai, si je le peux.

— Et moi je te promets de vous venir en aide le plus tôt possible, et sitôt mon retour à Madrid, d'employer tout mon crédit auprès du roi pour qu'Augustin de Mexia suspende ses opérations et qu'une trêve soit signée entre vous. Le reste nous regarde, Aïxa et moi. Voilà, frère, ce que j'avais à te dire.

— Merci, merci, notre sauveur. Mais voudrais-tu déjà me quitter?

— Pour te servir et ne pas perdre un moment.

—Attends du moins le jour. Tu n'as rien à craindre, nous sommes maîtres de la route de Valence, et je te conduirai moi-même jusqu'à nos derniers postes.

Les deux frères passèrent quelques heures dans les doux épanchements de la plus vive et de la plus

tendre amitié. Yézid ne parlait pas de la reine, pas plus que Piquillo d'Aïxa. Mais tous deux avaient aimé tous deux aimaient encore! sans s'être jamais rien avoué, chacun d'eux comprenait que son frère était malheureux, et la souffrance de l'un ajoutait à l'amitié de l'autre.

Enfin le jour commença à paraître et les deux frères se disposèrent à partir. Il sembla à Yézid qu'une certaine rumeur, un mouvement inusité régnait dans le camp. On courait, on s'interrogeait.

— C'est lui... tu en es sûr... tu l'as vu?

— Regarde toi-même. Le voilà qui se dirige vers la tente du général.

—En effet un groupe de soldats entourait un jeune Maure pâle, exténué, auquel on faisait fête, et dont chacun cherchait à serrer la main. Il s'avançait ou plutôt il se traînait à la rencontre de Yézid et d'Alliaga, qui tous deux poussèrent à l'instant le même cri :

— Pedralvi!

C'était lui qui avait voulu s'élancer dans leurs bras et qui venait de tomber sans connaissance à leurs pieds.

On le transporta dans la tente d'Yézid; les soins qu'on lui prodigua le rappelèrent à la vie, lui rendirent ses forces, et il lui fut enfin possible de répondre aux questions dont l'accablaient les deux frères.

— Aïxa, mon père...

— Que sont-ils devenus?

— Tu étais embarqué avec eux.

— Tu ne devais pas les quitter.

— Tu me l'avais juré.

— Et Dieu sait, s'écria Pedralvi en levant les yeux au ciel, si j'ai tenu mes serments. Je viens vous

rendre compte de ma mission, mon maître, dit-il à Yézid d'un air sombre, et vous jugerez si votre serviteur a pu mieux faire.

Vous n'étiez pas là quand votre père, et la senora Aïxa, et ses femmes, et Juanita, ma financée à moi, et tous ceux de votre maison ont mis le pied sur votre vaisseau qui devait nous emporter loin de l'Espagne, c'était une scène de désolation et de douleur que je ne puis vous rendre, et que bientôt devaient suivre d'autres scènes plus terribles encore.

Nos compagnons ne pouvaient détacher leurs yeux du rivage de l'Andalousie et leur envoyaient encore un dernier adieu. Mais quand ils eurent perdu de vue cette terre chérie, quand il ne fut plus possible de l'apercevoir, femmes et enfants se mirent à pleurer et moi aussi, mon maître, car je venais de quitter ma patrie et je vous y laissais.

Le premier jour, le seigneur Albérique et Aïxa ne voulurent point sortir de leur cabine. Je veillai à ce que rien ne manquât, pour qu'ils ne s'aperçussent pas encore de l'exil et qu'ils pussent se croire dans leur habitation de Valence ou du Val-Parayso. J'examinai notre vaisseau, le *San-Lucar*, qui était lourd et pesant; il marchait mal, et même il était en assez mauvais état.

On n'avait pu trouver mieux, et Giampiétri, le capitaine avec qui vous aviez traité et que je connaissais de longue main, était un brave et honnête homme. Je ne fus pas aussi satisfait de son équipage. Il était nombreux, car il avait pris une vingtaine de matelots; c'était plus qu'il ne fallait pour faire manœuvrer un bâtiment de petite dimension tel que le nôtre.

Je lui en fis l'observation.

Il me répondit qu'il n'avait d'abord demandé que

dix hommes d'équipage et qu'il s'en était présenté vingt pour le même prix, que c'était un nommé Géronimo, un contre-maître, qui les avait engagés et qui en répondait.

— A la bonne heure, lui dis-je, mais leur mine ne me plaît guère, et on les prendrait plutôt pour des bandits de la sierra que pour des gens de mer.

Je remarquai en outre qu'il étaient sans expérience, fort gauches à la manœuvre et surtout paresseux et ivrognes; dès le premier jour, plusieurs d'entre eux s'étaient grisés.

— Déjà!... leur avait dit brusquement un de leurs compagnons. Il n'est pas temps encore.

Cette voix m'avait fait tressaillir, et j'ignorais pourquoi. Elle ne m'était pas inconnue; il me semblait l'avoir déjà entendue plusieurs fois et dans des circonstances importantes; mais celui qui parlait ainsi m'était totalement étranger; ses traits assez beaux, mais durs et ignobles, n'avaient jamais frappé mes yeux.

Je l'avais vu causer plusieurs fois dans la journée avec un Maltais nommé Marco, un ouvrier du port sur lequel je ne pouvais avoir le moindre doute, car celui-là était généralement connu ponr un mauvais sujet.

— Quel est cet homme qui te parlait tout à l'heure? demandai-je au Maltais.

— C'est Géronimo, le contre-maître, celui qui m'a engagé et qui répond de moi

— Et qui me répondra de lui?

— Moi, répliqua le Maltais d'un air insolent qui ne me plut pas, et j'eus envie de le jeter à la mer; mais cela aurait fait quelque bruit et dérangé peut-être

la senora Aïxa; j'attendis donc patiemment. Toute la nuit, cependant, je fus sur pied et je surveillai.

Le lendemain, la senora Aïxa consentit à prendre l'air sur le pont. Elle y était depuis quelques instants, appuyée sur le bras de Juanita et lui parlant de vous, messeigneurs, de son frère Yézid et de son frère Piquillo, quand tout à coup je vis la senora tressaillir, pâlir et rentrer vivement dans son appartement. Je me permis de la suivre et de lui demander ce qu'elle avait.

— Une terreur panique, répondit-elle, et dont j'ai honte. Pendant que j'étais sur le pont, j'ai vu passer rapidement à quelques pas de moi un matelot qui allait à la manœuvre.

— Je n'ai vu qu'un nommé Géronimo, lui dis-je.

— C'était lui sans doute, continua-t-elle, et j'ai cru rencontrer quelque ressemblance entre ses traits et ceux d'un bandit au pouvoir duquel je me suis trouvée pendant quelques instants.

— Qui donc? lui demandai-je.

— Un ennemi mortel de Piquillo, un nommé Juan-Baptista Balseiro.

A cet endroit du récit, Alliaga sentit une sueur froide couler de son front.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

AVIS A MM. LES ABONNÉS.

DIMANCHE PROCHAIN PARAITRA,

avec la 10e liv. de la 55e série, le 2me volume de :

LE BATARD DE MAULÉON

Par A. DUMAS

(livraisons 4, 5 et 6 de la DISTRIBUTION GRATUITE).

Muséum Littéraire.

DOUZIÈME ANNÉE.

Publication hebdomadaire des romans les plus nouveaux des meilleurs écrivains français, tels que : Eugène Sue, Frédéric Soulié, George Sand, Alexandre Dumas, Paul de Musset, Alfred de Vigny, Eugène Scribe, Honoré de Balzac, Emmanuel Gonzalès, Charles de Bernard, Elie Berthet, Luchet, etc., etc.

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Par ALEXANDRE DUMAS, vol. 1 à 3.

LA 55e SÉRIE CONTIENT :

EUGÈNE SCRIBE. — Piquillo Alliaga, vol. 6 et 7.
P. FÉVAL. — Le Fils du Diable, 4me vol.
EUG. SUE. — Martin l'enfant trouvé, 2e vol.
C. DE BERNARD. — Le gentilhomme campagnard, v. 1, 2 et 3.
DE BALZAC. — Une instruction criminelle, 1 vol.
MÉRY. — Une conspiration au Louvre, 1 vol.

DISTRIBUTION GRATUITE DE LA 55e SÉRIE :

A. DUMAS. — Le Bâtard de Mauléon, liv. 4, 5 et 6. (2me vol.)
Mémoires d'un Médecin, liv. 4, 5, 6, 7, 8 et 9 (2e et 3e v.)